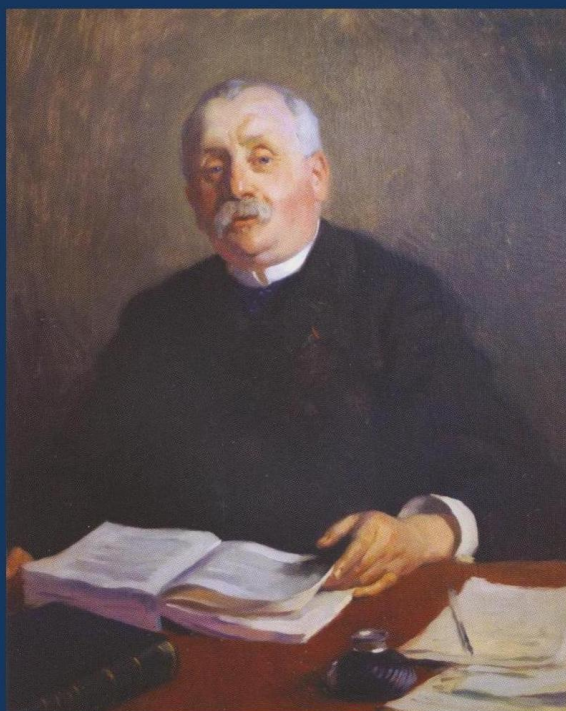


# *Hippolyte Bernheim*

1840-1919

Professeur de la Faculté de médecine de Nancy



Textes rassemblés par Bernard Legras

*Préface d'Hélène Sicard-Lenattier*

*Couverture :*

Portrait de Bernheim par Victor Prouvé<sup>1</sup>

Musée de la faculté<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Victor Prouvé (1858-1943) fait ses études à Nancy, puis ensuite à l'École des Beaux-Arts de Paris. Son activité va s'adresser à de multiples formes d'expression, peinture où il est connu aussi bien comme portraitiste que comme paysagiste, sculpture, gravure, reliure. Il collabore avec de nombreux artistes de l'École de Nancy. Il sera d'ailleurs le second président de cette école, en 1904, à la mort de Gallé. Plusieurs de ses œuvres sont visibles dans les musées de Nancy ou encore sur des monuments. Directeur de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, il a fait l'objet de plusieurs expositions dont une, en 2008, au musée des Beaux-Arts.

<sup>2</sup> Voir en annexe la présentation du musée de la faculté (devenu en 2018 le musée de la Santé de Lorraine).

# Hippolyte Bernheim

*1840-1919*

*Professeur de la Faculté  
de médecine de Nancy*

Textes rassemblés par Bernard Legras

*Je dédie cet ouvrage à tous les professeurs  
de cette Faculté de médecine de Nancy  
qui ont contribué à son rayonnement*

## *Remerciements*

Toute ma gratitude à Hélène Sicard-Lenattier, historienne nancéienne, membre de l'Académie Lorraine des Sciences, qui a bien voulu préfacer cet ouvrage.

Tous mes remerciements aux auteurs des textes de l'ouvrage.

Parmi eux, je remercie notamment le professeur Alexandre Klein qui a accepté que je fasse figurer son texte publié sous l'égide de *la Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée Lorrain* dans sa revue *Le Pays Lorrain*. Merci au conseil d'administration qui a donné son accord pour la reproduction gracieuse des articles de messieurs Klein et Laxenaire<sup>3</sup>.

Un grand merci enfin au professeur Serge Nicolas, spécialiste de l'histoire de la psychologie, pour sa contribution très importante.

---

<sup>3</sup> Les autres revues trop anciennes ont disparu.



*Bernheim par Ernest Bussière<sup>4</sup>*  
*Musée de la faculté*

---

<sup>4</sup> En 2016, le musée de la faculté a fait l'acquisition de ce bas-relief en bronze. Le sculpteur Ernest Bussière (1863-1913) est né à Ars-sur-Moselle. Après le décès précoce de son père, sa mère décide de venir à Nancy. Bussière y témoigne très précocement de capacités artistiques hors du commun. Il suit les cours de modelage de Charles Pêtre (1828-1907), et réalise dès l'âge de quinze ans une médaille de sa mère. Il réussit à se faire admettre à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris dont il suit les enseignements pendant huit ans. Il est le contemporain de Mathias Schiff, de Victor Prouvé et surtout d'Emile Friant : ils ont le même âge et leurs dons sont incontestables. La réputation de Bussière sera moindre que celle de Friant, mais cependant plusieurs succès aux salons de Paris lui permettent d'envisager son retour en Lorraine (1889). Il participe à l'éclosion et au développement de l'École de Nancy et ses réalisations sont nombreuses en Lorraine, en particulier dans le domaine de la céramique et de la statuaire.

Ce que l'Histoire de la Médecine retiendra à propos de l'École neuropsychiatrique de Nancy, à la fin du XIXème siècle, c'est qu'elle aura reposé sur un tiercé composé, dans l'ordre, par Ambroise Liébeault, Hippolyte Bernheim et Emile Coué.

Jean Schmitt, *Les médecins célèbres de Nancy*



*Photo de Bernheim avec la dédicace pour Freud (1889)*

*« Dans l'intention de perfectionner ma technique hypnotique, je me rendis en été 1889 à Nancy où je passai plusieurs semaines... Je fus témoin des expériences étonnantes de Bernheim sur ses patients hospitaliers, et j'en ramenai les impressions les plus prégnantes de la possibilité de processus psychiques puissants... »*

*Freud (Freud par lui-même - 1925)<sup>5</sup>*

---

<sup>5</sup> Freud a traduit en allemand le livre de Bernheim *De la suggestion et de ses applications thérapeutiques* en 1888.

## SOMMAIRE

|                                                                                      |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Préface d'Hélène Sicard-Lenattier .....                                              | 11 |
| Avant-propos .....                                                                   | 15 |
| <b>DEUX DISCOURS DE BERNHEIM</b>                                                     |    |
| Leçon d'ouverture de Bernheim .....                                                  | 19 |
| Discours de Bernheim à son jubilé .....                                              | 31 |
| <b>TEXTES SUR BERNHEIM ET SON ŒUVRE PAR SIX PROFESSEURS DE<br/>MEDECINE DE NANCY</b> |    |
| Biographie de Bernheim .....                                                         | 45 |
| <i>Professeur Pierre LOUYOT</i>                                                      |    |
| Le Professeur Hippolyte Bernheim : « père de la médecine<br>psychosomatique » .....  | 49 |
| <i>Professeur Jean SCHMITT</i>                                                       |    |
| Eloge funèbre .....                                                                  | 53 |
| <i>Professeur Paul SIMON</i>                                                         |    |
| L'œuvre de Bernheim : Sommeil hypnotique et suggestion .....                         | 63 |
| <i>Professeur Pierre KISSEL</i>                                                      |    |
| Naissance de l'École de Nancy : Liébeault et Bernheim .....                          | 75 |
| <i>Professeur Dominique BARRUCAND</i>                                                |    |
| Bernheim et l'École neuropsychiatrique de Nancy .....                                | 87 |
| <i>Professeur Michel LAXENAIRE</i>                                                   |    |

**AUTRES TEXTES SUR BERNHEIM ET SON ŒUVRE**

|                |     |
|----------------|-----|
| Bernheim ..... | 109 |
|----------------|-----|

*Docteur Christophe BORMANS*

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| Autre éloge nécrologique ..... | 117 |
|--------------------------------|-----|

*Docteur Henri AIMÉ*

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Nouveau regard sur l'École hypnologique de Nancy ..... | 119 |
|--------------------------------------------------------|-----|

*Professeur Alexandre KLEIN*

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| De l'hypnose à la suggestion : Bernheim et le mythe de « l'École » de Nancy ..... | 141 |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Professeur Serge NICOLAS*

**ANNEXES**

|                          |     |
|--------------------------|-----|
| Œuvres de Bernheim ..... | 165 |
|--------------------------|-----|

|                                        |     |
|----------------------------------------|-----|
| Le musée de la santé de Lorraine ..... | 167 |
|----------------------------------------|-----|

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Les ouvrages historiques de l'auteur ..... | 172 |
|--------------------------------------------|-----|

## Préface d'Hélène Sicard-Lenattier<sup>6</sup>

La guerre de 1870 et ses conséquences causèrent un grave traumatisme dans la France entière particulièrement ressenti dans l'Est. Après le traité de Francfort, le 10 mai 1871, Nancy devenait, à une vingtaine de kilomètres de la nouvelle frontière, la première grande ville de la région et en quelque sorte la figure de proue de la France face à l'Allemagne. Elle vécut en très peu de temps d'importants bouleversements, occupation militaire, difficultés financières, accueil des optants de toutes origines sociales, à intégrer rapidement. Le transfert de la faculté de Médecine et de Pharmacie de Strasbourg, désiré par Nancy et soutenu par le gouvernement, fut entériné le 19 mai 1872 malgré quelques réticences des élites strasbourgeoises, jugeant que Nancy offrait moins d'opportunités que d'autres grandes cités françaises. D'éminents professeurs constituèrent l'ossature de toutes les disciplines médicales tandis que d'autres augmentaient les effectifs des facultés de Sciences, de Lettres et de Droit. Ils amenaient leurs traditions, leurs méthodes et leur expérience, enrichissant profondément la vie intellectuelle de leur ville d'accueil. Nancy a pu s'enorgueillir rapidement de la qualité de leur enseignement et de leurs applications. Pour accompagner l'intense activité médicale dans ses nombreuses et complètes spécialités, de nouveaux locaux furent construits dont l'Hôpital Central à partir de 1877 muni de tous les attributs de la modernité qui l'ont rendu opérationnel jusqu'à nos jours.

Nancy devint une des premières universités françaises ; rappelons que la France ne comptait à cette époque que trois facultés de Médecine et de Pharmacie, Paris, Montpellier et Nancy. Le doyen Stolz en terminant son discours, lors de la première rentrée solennelle après la fin de l'occupation allemande en octobre 1873, résuma l'état d'esprit qui animait l'ensemble de ses collègues : *Les Allemands*

---

<sup>6</sup> Nancéienne, Docteur en histoire, Membre de l'Académie Lorraine des Sciences, auteure de plusieurs ouvrages dont : *Les Alsaciens-Lorrains à Nancy : Une ardente histoire, 1870-1914*, 2002 ; *La Grosse Catherine : Vie et destin d'une servante alsacienne à Nancy, 1870-1950*, 2007 ; *Théâtre de la passion de Nancy - 100 ans d'enthousiasme et de foi*, 2008 ; *Emile Gallé*, 2017.

*avaient cru qu'en chassant devant eux cette grande faculté de Strasbourg, ils la renverseraient à jamais. Eh bien ! La voilà debout, vivante, active et féconde, toute prête pour de nouvelles conquêtes scientifiques.* Le ton était donné et il est de fait qu'une nouvelle ère de progrès et d'épanouissement s'ouvrait à Nancy grâce à l'apport industriel, commercial, intellectuel et social des nouveaux venus.

Hippolyte Bernheim, dévoilé dans ce livre, fut l'une de ces personnalités d'exception. L'auteur, Bernard Legras, souligne d'emblée dans son avant-propos : *ce fut une chance immense dans le malheur de la capitulation de la France de recevoir en 1872 ce jeune Agrégé strasbourgeois qui est devenu une des gloires de la Faculté de médecine de la capitale de la Lorraine.* Dans cet ouvrage, il a procédé à un choix judicieux de textes écrits par des professeurs de médecine de Nancy permettant ainsi de faire revivre Bernheim par touches successives dans toute ses dimensions de médecin, de professeur, de praticien hospitalier et de grand scientifique.

Les deux premiers chapitres sont les discours de Bernheim, l'un lors de sa leçon d'ouverture en 1873, et l'autre à son jubilé en 1911. Près de quarante années séparent ces deux interventions, années de particulière fécondité. D'un côté, il donne sans se départir d'une certaine modestie ses conseils pour une pratique clinique basée sur l'observation active, l'application des méthodes scientifiques et l'expérience acquise par une longue pratique. Regardant en arrière lors de son jubilé, il retient que la clinique a été la passion dominante de sa vie de professeur. Il raconte simplement sa rencontre avec le docteur Liébeault et ses développements, l'incompréhension de l'entourage, le combat pour faire prévaloir ses travaux et ses résultats. Et de conclure, *la conception de la suggestion a fait ma philosophie, sans amertume !* L'avenir, ajoute-il, est prometteur pour les futurs médecins alors que *tant de miracles scientifiques s'accomplissent de nos jours*, malgré les nombreux problèmes posés par la profonde transformation des sciences médicales.

Les articles des six professeurs Pierre Louyot, Jean Schmitt, Paul Simon, Pierre Kissel, Dominique Barrucand et Michel Laxenaire, présentent la biographie et l'œuvre scientifique de Bernheim dans toute son ampleur. Il en ressort un portrait vivant, très humain, petite taille, mains habiles de chirurgien, accent gardé de ses origines

alsaciennes mais aussi professeur assuré, voulant enseigner et convaincre, observateur passionné au lit de ses malades menant au diagnostic rigoureux. Ils présentent l'originalité des travaux du maître, précisant l'orientation de ses recherches sur l'hypnose et la suggestion qui s'imposèrent difficilement étant donné leur nouveauté et leur spécificité. Le lecteur trouvera matière suffisante pour aborder ce sujet avec intérêt et satisfaire sa curiosité. En fin, Alexandre Klein élargit autour de Bernheim le rôle de quelques personnalités demeurées dans l'ombre du Maître, *et fait sortir de l'oubli les autres artisans de cet épisode majeur de l'histoire des sciences et de l'histoire de Nancy.*

Il faut savoir gré au Professeur Bernard Legras d'avoir rappelé de façon si originale et authentique le souvenir d'Hippolyte Bernheim qui contribua par son éminente personnalité à la fécondité de la période de 1871 à 1914, qui fut incontestablement la Belle Epoque de Nancy.



## Avant-propos

L'anniversaire des 150 ans de la Faculté de médecine de Nancy a eu lieu en novembre 2022. Un colloque a été organisé par l'*Association des amis du musée de la Santé de Lorraine*<sup>7</sup> sous la direction de son président, le Professeur Labrude. A cette occasion, j'ai présenté une communication sur *les enseignants à l'origine de la Faculté* en m'attardant singulièrement sur ceux qui venaient de Strasbourg<sup>8</sup>. Pour cette réalisation, je me suis replongé dans la vie de ces grandes personnalités et, en particulier, celle d'Hippolyte Bernheim.

Cette circonstance m'a conduit à me replonger dans les différents textes consacrés au Professeur Bernheim que j'avais disposés sur mon site internet des professeurs, créé en 2004<sup>9</sup>. Plusieurs textes importants sur Bernheim et l'École de Nancy ont été écrits par des professeurs de médecine de Nancy que j'ai eu le privilège de connaître : les professeurs Barrucand, Kissel, Laxenaire, Louyot et Schmitt (Jean)<sup>10</sup>.

J'ai groupé ces divers documents en y joignant deux discours significatifs que Bernheim a prononcés au début de sa carrière (leçon d'ouverture) et à la fin (jubilé).

Nonobstant, l'idée « d'École » prête à discussion comme l'exposent deux textes critiques figurant dans la dernière partie de l'ouvrage : celui du professeur Klein, *Nouveau regard sur l'École hypnologique de*

---

<sup>7</sup> Anciennement musée de la Faculté de médecine de Nancy. Voir l'historique en annexe.

<sup>8</sup> A la suite, j'ai publié en 2022 un petit ouvrage : « *Les enseignants de la Faculté de médecine de Nancy à l'origine (1872) - L'apport des Strasbourgeois* ».

<sup>9</sup> Site [www.professeurs-medecine-nancy](http://www.professeurs-medecine-nancy)

<sup>10</sup> Ils font partie de cette génération (en partie disparue) qui s'est intéressée particulièrement à l'histoire, en compagnie du doyen Grignon et des professeurs de médecine Larcen, Grilliat, Percebois, Floquet, ainsi que du docteur Vadot et du professeur de pharmacie Labrude..

*Nancy, et celui du professeur parisien Nicolas, De l'hypnose à la suggestion - Bernheim et le mythe de « l'École » de Nancy.*

Quoi qu'il en soit, il est évident que, pour Nancy, dans le malheur de la capitulation de la France, ce fut une chance immense de recevoir en 1872 Hippolyte Bernheim, ce jeune enseignant Strasbourgeois, devenu l'une des gloires de la Faculté de médecine de la capitale de la Lorraine.

Je me permets de citer en conclusion le Professeur Laxenaire, dont le texte figure plus loin :

*« Avec quelques regrets et beaucoup d'admiration, on peut affirmer aujourd'hui que Bernheim et son École ont porté très haut le renom de Nancy et que son souvenir reste vivant et même encore très fécond dans les domaines de la recherche psychiatrique et de la psychothérapie. »*

## **DEUX DISCOURS DE BERNHEIM**



## Leçon d'ouverture de Bernheim



### *Leçons de clinique médicale - 1873*<sup>11</sup>

Une voix plus autorisée que la mienne devait parler dans cette chaire. Aussi n'est-ce pas sans une profonde émotion et pénétré de l'importance de la mission qui m'est confiée que j'aborde cet enseignement clinique ; enseignement le plus difficile de tous car si, dans les arts ou dans les sciences exactes, on peut, par les qualités innées ou par la puissance du travail, s'élever, jeune encore, au rang des maîtres, dans une science comme la nôtre, il faut de longues années d'observation personnelle pour acquérir l'autorité magistrale. A celle qui me manque, je suppléerai par mon dévouement et mon désir ardent d'être utile à chacun de vous ; votre indulgente et bienveillante attention facilitera ma tâche.

La clinique, d'ailleurs, est pour nous tous un enseignement mutuel. Le maître n'est pour vous qu'un collaborateur plus ancien, partant plus expérimenté ; il se trompe moins que vous, parce qu'il a, plus souvent que vous, pu rectifier ses erreurs ; mais il se trompe encore, et ses erreurs sont pour vous et pour lui une source d'instruction. Donc, n'acceptez pas sa parole comme parole d'Évangile ; il vous appartient de la contrôler ; croire aveuglément, serait abdiquer votre raison ; il faut penser par votre cerveau et non par le cerveau des autres.

Mais avant de raisonner, il faut observer. Car la clinique ne raisonne pas dans le vide sur des abstractions idéales, elle raisonne sur des faits d'observation, elle appuie ses jugements sur des phénomènes

---

<sup>11</sup> *Annales Médicales de l'Est*, 1874, 175-185.

matériels, visibles, palpables, sensibles, mais qu'il faut savoir toucher, voir et sentir. Pour le savoir, il faut l'avoir appris : les phénomènes ne se révèlent pas spontanément aux sens ; il faut que nos sens les cherchent et soient exercés à les chercher.

Lorsque l'élève studieux arrive à la clinique, il a étudié la pathologie dans les cours et dans les livres ; le tableau des maladies est clair et net dans son esprit. Et cependant, quelle déception ! quelle désillusion ! En vain cherche-t-il aux lits des malades, les maladies dont l'idée abstraite existe dans son cerveau ; nulle ne répond à l'image idéale qu'il s'en était faite ; aucune physionomie morbide ne se détache franchement à ses yeux ; tout est nuage et confusion, tout est trouble à ses sens éblouis. Semblable à l'idole du Psalmiste, il a des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, des mains qui ne sentent pas. Ne faiblissez pas, vous qui débutez, sous cette impression première que nous avons tous subie. Le nuage s'éclaircira au bout d'un certain temps ; le malade deviendra transparent pour vous, lorsque vous aurez fait l'éducation de vos sens et l'apprentissage pratique des divers procédés de la clinique.

La pathologie vous a familiarisés avec l'idée abstraite de maladie. Mais la maladie est une abstraction qui n'existe pas ; il n'y a que des individus malades, il n'y a que des organismes souffrants. Il est atteint de pneumonie veut dire : il a son poumon affecté d'une certaine manière ; il a pris une fièvre typhoïde veut dire : il a cet ensemble de symptômes et de lésions évoluant d'une certaine manière et que l'on désigne d'une façon abstraite, c'est-à-dire en le détachant, par un procédé de l'esprit, de l'individu qui le présente, du nom de fièvre typhoïde.

La maladie se révèle donc au clinicien par des modifications dans les organes et dans les fonctions. Pour reconnaître qu'un individu est malade et comment il est malade, le clinicien interroge les diverses fonctions et les divers organes. L'altération des organes, *lésion organique*, peut être manifeste à l'un ou à l'autre de nos sens : la vue (inspection) découvre les anomalies, dépressions, intumescences, changements de forme et de coloration, de la surface du corps ; l'œil armé de l'ophtalmoscope, du laryngoscope, de l'otoscope, du speculum, inspecte les cavités et les organes accessibles ; le toucher, la

palpation, la mensuration, donnent des renseignements sur l'état des organes que la main peut atteindre plus ou moins directement ; le plessimètre fait résonner les organes profonds et tire de la qualité du son produit des inductions relatives à leur structure ; le microscope et l'analyse chimique, analysant la composition intime et la structure morphologique des produits excrétés ou qu'on peut retirer du corps, indiquent des altérations que nos sens seuls eussent été impuissants à voir.

Lorsque la lésion organique est cachée dans le corps, inaccessible à nos sens, ou lorsqu'elle consiste dans des modifications que nos sens ne peuvent percevoir, elle se révèle indirectement par leurs conséquences, c'est-à-dire par *l'altération de la fonction* qui lui est subordonnée.

Les altérations fonctionnelles, comme les altérations organiques, peuvent se manifester à nos sens : nous voyons (inspection) la respiration s'accélérer, le cœur battre plus souvent, l'estomac rejeter ce qu'on y ingère ; nous sentons la température modifiée de la peau, les battements irréguliers du cœur, le pouls modifié dans ses qualités, les vibrations vocales du thorax, le gargouillement intestinal, le ballottement du fœtus, le flot d'un liquide nous entendons les altérations de la voix, les battements du cœur, le murmure respiratoire ; des bruits anormaux dans le thorax, dans l'abdomen, dans les vaisseaux, accusent à l'oreille des modifications fonctionnelles des organes où se passent ces bruits (auscultation) ; nous percevons par le sens olfactif les odeurs diverses de l'haleine, des sueurs, des produits mortifiés, etc. Enfin les instruments viennent en aide à nos sens pour l'étude des fonctions, comme pour celle des organes. Le laryngoscope montre que les cordes vocales sont paralysées ou se contractent mal ; les instruments d'optique mesurent les anomalies de réfraction et d'accommodation de l'œil ; l'électricité montre les modifications de la sensibilité, de la motilité, de la contractilité des muscles ; le thermomètre mesure les anomalies de la température, le sphymographe donne des notions sur l'état de la circulation artérielle, etc.

C'est donc par l'application de nos sens aidés des instruments de perfectionnement que nous découvrons et les modifications de structure, et les modifications fonctionnelles du corps. De là les

procédés du diagnostic : inspection (ophtalmoscopie, laryngoscopie, otoscopie, emploi du speculum), application de la main, toucher, palpation, cathétérisme, mensuration, thermométrie, cytométrie, sphymographie, etc., percussion, auscultation, électrisation, analyse chimique, etc. Que l'on vienne dire, maintenant, que la médecine clinique est un art ; que le médecin est un artiste qui devine la maladie par je ne sais quel flair médical ! Non ! mille fois non ! La médecine clinique n'est pas un art, mais une science ; le diagnostic ne se fait pas par une sorte d'intuition divinatoire donnée par la Providence à certains cerveaux privilégiés ; il se fait par des méthodes scientifiques plus ou moins exactes, d'où découlent des inductions plus ou moins précises relatives à la maladie. On ne naît pas médecin, on le devient. Sans doute, on naît avec un jugement plus ou moins parfait, avec des sens plus ou moins aptes à certaines recherches, et, suivant ses aptitudes spéciales, on acquiert plus ou moins rapidement certaines qualités qui font le médecin. Mais les dons naturels, le jugement le plus parfait, ne suppléent pas à la connaissance des méthodes scientifiques. Vous ne devinez pas qu'il y a de l'eau dans le péricarde, si vous ne savez ausculter et percuter ; qu'il y a un polype dans l'utérus, si vous ne savez pratiquer le toucher ; vous ne devinez pas que tel tronc moteur est paralysé, si vous n'analysez pas la contractilité des muscles animés par ce nerf.

Nous n'avons pas épuisé tous les procédés du diagnostic. Il est des troubles que le médecin ne perçoit pas à l'aide de ses sens, que le malade seul perçoit ; ce sont les phénomènes dits subjectifs, tels sont : la douleur, les fourmillements, les mouches volantes, les vertiges, etc. C'est par l'interrogation du malade que le médecin découvre ces symptômes ; l'interrogation, le plus difficile, le plus important peut-être de tous les procédés de la clinique ! Sur elle seule repose souvent le diagnostic précis, car par elle le clinicien met en relief les symptômes qui n'existent plus, mais qui ont existé à un moment donné ; par elle, il reconstruit toute l'évolution antérieure des phénomènes morbides.

*L'évolution* ! ce mot implique l'idée de la maladie, car une altération organique ne suffit pas pour constituer une maladie ; il faut qu'il y ait *évolution organique*. Il faut que *l'altération continue à se faire*, que le procès vital actif existe qui modifie l'organisme dans des limites

incompatibles avec le fonctionnement physiologique. La cicatrice faite, l'ankylose établie, constituent les traces, le reliquat d'une maladie terminée. C'est par l'interrogatoire que le clinicien établit la succession chronologique des divers troubles de l'organisme dont l'évolution constitue le drame morbide.

A l'aide des méthodes précédentes, vous avez appris à faire l'étude analytique du malade ; vous reconnaissez tous les symptômes qui existent ou ont existé. Maintenant votre éducation est faite ; l'organisme souffrant n'est plus une énigme pour vous ; vous avez en main tous les éléments à l'aide desquels vous devez résoudre ou du moins chercher à résoudre les divers problèmes que la clinique vous pose.

Il s'agit d'établir dans votre esprit par quel lien sont reliés tous ces phénomènes que vous avez observés ; il s'agit, pour que vous ayez une conception nette de la maladie, de subordonner et d'associer en leur agencement naturel, les divers éléments du mécanisme pathologique dont l'organisme est le siège. Car, vous l'avez appris en physiologie, les organes et les fonctions du corps sont solidaires et associés dans un but commun qui constitue l'organisme un et indivisible. La division en organes et fonctions est artificielle et nécessitée pour les besoins de la description ; mais nulle fonction ne saurait exister sans les autres fonctions, nul organe sans les autres organes. Un exemple fera concevoir facilement cette vérité. Je prends une fonction quelconque, la sécrétion rénale par exemple : son intégrité suppose l'intégrité de l'organe sécréteur, l'intégrité du sang qui fournit les matériaux à élaborer ; ceci suppose l'hématopoïèse normale, c'est-à-dire un fonctionnement parfait des organes respiratoires et digestifs ; de plus, comme la sécrétion est sous la dépendance du système nerveux, ainsi que toutes les fonctions précédentes, digestives, respiratoires, cardiaques, on voit, et l'on développerait facilement cette thèse, que tous les organes et toutes les fonctions interviennent dans l'acte sécrétoire des reins.

De cette solidarité physiologique des organes et des fonctions du corps résulte leur solidarité pathologique.

Chaque lésion organique ou fonctionnelle devient le point de départ d'une chaîne de lésions secondaires ou successives ; un rein altéré

laisse transsuder l'albumine du sang ; le sérum appauvri d'albumine transsudée traverse les tissus, fait de l'œdème et des hydropisies ; le sang nourrit mal les organes ; ceux-ci se dénourrissent et se stéatósent ; altéré dans sa constitution par des produits de régression que le rein n'élimine plus, le sang devient toxique et empoisonne les centres nerveux. Ce n'est pas tout : le rein s'atrophiant, le cours du sang est entravé dans le double système capillaire de la circulation intra-rénale ; en avant de cet obstacle, la tension artérielle s'accroît, le cœur trouve plus de résistance et augmente son travail pour y faire face ; le muscle cardiaque travaillant plus, s'hypertrophie. Voilà comment un trouble survenant dans un organe peut retentir sur l'économie entière. C'est cette évolution successive et complexe de lésions organiques et fonctionnelles qui constitue la maladie à proprement parler ; c'est elle, c'est cette biologie pathologique, comme l'appelle notre honoré maître, M. Schützenberger, qu'il s'agit de reconstruire avec les éléments du problème, c'est-à-dire avec les symptômes fournis par l'observation et l'interrogation ! Synthèse clinique édifiée sur ces données par le raisonnement, éclairé des lumières de la physiologie ! Problème toujours difficile, le plus souvent insoluble ! Il faut bien l'avouer. Nous connaissons les maladies empiriquement ; nous n'en connaissons pas la biologie. Que savons-nous des pyrexies, des maladies infectieuses, des maladies paludéennes, des diathèses, de la phtisie, du diabète, de la syphilis ? L'observation nous a appris qu'on rencontre souvent réunis un certain groupe de symptômes évoluant d'une certaine manière ; mais nous ne savons, le plus souvent, ni le *pourquoi*, ni le *comment* de cet agencement de lésions ; nous nous résignons à le reconnaître empiriquement et à le classer avec une étiquette de convention dans le cadre des maladies.

La clinique s'appuie donc, d'une part, sur les données empiriques de l'observation pure, d'autre part, sur l'interprétation à l'aide des connaissances physiologiques. A l'heure qu'il est, il y aurait témérité à le nier, l'empirisme a plus de droits que la physiologie dans le domaine de la clinique. Mieux vaut, sans aucun doute, un médecin empirique qu'un médecin physiologiste pur. Par l'observation seule, nous savons que la fièvre typhoïde est constituée par tel ensemble de symptômes, affecte telle marche et telle terminaison : que tel symptôme est d'un pronostic grave ; que le malade a tant de chances de guérir, tant de

mourir. C'est par l'observation seule, et nullement par le raisonnement, ni par la physiologie, que nous savons que la pneumonie évolue en sept ou neuf jours, qu'elle se termine par une défervescence rapide, que sa gravité est subordonnée à l'âge. Voilà un malade affecté d'un rhumatisme articulaire. Que savons-nous de la maladie avec nos connaissances anatomiques, physiologiques et biologiques ? Savons-nous sa marche, sa durée, ses localisations diverses, sa tendance à se porter au cœur, l'influence des traitements divers ? Si nous le savons, c'est parce que nous avons observé ce groupe de symptômes chez d'autres sujets ; que nous avons recueilli un certain nombre d'observations ; que, en réunissant et analysant ces observations, nous avons pu en induire certaines notions que nous pouvons appliquer, de par l'expérience acquise et non par le raisonnement, aux faits nouveaux et semblables qui se présentent. Au moment où certains esprits précoces veulent subordonner la médecine clinique à la physiologie, j'avais à cœur de me récrier contre cette prétention dangereuse et de vous montrer que la clinique est encore, et après tout, une science d'observation, et qu'il est toujours vrai de dire avec Fr. Hoffmann : *Ars [medica est] tota in observationibus*. Un jour viendra peut-être où, par les progrès de la physiologie et de la pathologie expérimentale, nous saurons mieux le pourquoi et le comment des maladies, où nous concevrons mieux leur mécanisme, qui nous échappe aujourd'hui. La médecine biologique, c'est la médecine de l'avenir.

Mais la clinique actuelle est fille de l'observation. A celle-ci seule appartient de formuler le diagnostic et le pronostic, c'est-à-dire de reconnaître la nature du mal et de prévoir son évolution.

Que vous dirais-je, Messieurs, de la thérapeutique, but suprême et raison d'être de la clinique ? Vous avez diagnostiqué la maladie, vous avez satisfait votre curiosité scientifique ! Qu'importe au malade ! Il vient à vous pour être guéri. Médecin, ne l'oubliez jamais, vous n'êtes pas en face d'un problème à résoudre ; c'est un de nos semblables qui souffre et nous demande assistance. Que pouvons-nous faire pour lui, que pouvons-nous contre la maladie ? Quels sont les fondements de notre thérapeutique ? La maladie, nous l'avons dit, dans sa nature intime, échappe au clinicien ; elle échappe aussi au thérapeute ; le clinicien ne voit pas le mal, mais ses effets ; il voit des organes et des

fonctions modifiés ; le thérapeutiste agit, ou cherche à agir sur ces organes et sur ces fonctions. Si les maladies, envisagées dans leur essence, ont des antidotes, nous ne les connaissons pas, ou du moins nous ne les connaissons que rarement et toujours empiriquement. La fièvre intermittente est peut-être la seule maladie inconnue dans sa nature, à laquelle le hasard ait découvert son antidote, son spécifique, la quinine, qui la guérit sans que nous sachions pourquoi. L'empirisme aussi a établi que le mercure guérit souvent la syphilis, nous ne savons comment. Mais, sauf ces quelques faits exceptionnels, nous n'avons pas de remèdes spécifiques. Impuissants à combattre la maladie en tant que syndrome, nous la décomposons en ses divers éléments, organes et fonctions malades, et nous agissons avec nos ressources thérapeutiques sur ces éléments. Alors même que nous connaissons le mécanisme de la maladie, sa cause intime et la subordination des phénomènes, nous sommes le plus souvent impuissants contre elle. Voici un malade qui a de l'oppression, de l'œdème, de la cyanose ; nous savons que tout cela, par un mécanisme que nous connaissons, est sous la dépendance d'une altération valvulaire du cœur. Et nous ne pouvons rien contre elle ! Nous ne pouvons que lutter contre les troubles fonctionnels, conséquence de la lésion primordiale, et nous sommes réduits encore à la médecine des symptômes.

L'observation sur l'homme et l'expérimentation sur les animaux ont établi que telle substance ralentit le cœur, augmente la tension artérielle, abaisse la température ; que telle substance diminue ou accroît l'excitabilité réflexe du système cérébro-spinal ; que telle autre substance irrite et fait sécréter la muqueuse intestinale ; que telle autre favorise la sécrétion des reins, de la bile, du suc gastrique, etc. Voilà des effets pharmacodynamiques dûment constatés et dont il appartient au clinicien de tirer parti pour modifier le fonctionnement des organes, d'où peut résulter une influence favorable sur l'évolution de la maladie. Il attaque celle-ci par ses effets, sinon par sa cause ; il agit sur un des leviers du mécanisme, si le mécanisme même lui échappe. Il ne peut dilater la valvule rétrécie du cœur, mais il peut quelquefois prévenir les effets résultant du rétrécissement valvulaire. Derrière l'obstacle, le sang, ne pouvant passer, s'accumule dans les veines ; le médecin dégorge le système veineux et capillaire par une saignée déplétive ou bien en faisant fonctionner les reins ou la muqueuse intestinale, qui lui soutirent le trop plein de liquide ; il ne

peut augmenter l'orifice par lequel le sang vient en ondée trop petite dans l'aorte, mais il peut, par des médicaments appropriés, augmenter le travail musculaire du cœur, et ce faisant, il donne au cœur la force de compenser la résistance et de surmonter l'obstacle.

Cet homme a une fièvre typhoïde ; le clinicien ne peut rien contre elle ; mais il sait de par l'observation que la fièvre, continuant plusieurs jours à un certain degré, est un indice de gravité ; alors il l'abat et atténue un des dangers de la maladie ; il sait que l'abaissement de la tension artérielle et la dépression du système nerveux engendrent des hypostases dangereuses ; il relève la tension vasculaire par la digitale, il tonifie le système nerveux par le café et l'alcool et il atténue un second danger ; il sait que ce sacrum se couvre d'escarres et que ces escarres sont une cause de mort. Or, l'expérience, confirmant les données de la physique, lui a appris que, sur un matelas à eau, la pression du corps se répartit partout également et que les escarres ne se produisent pas.

C'est ainsi qu'en présence de chaque malade, le clinicien pose ses *indications*. Il cherche quels sont les symptômes dominants, ceux qu'il doit attaquer, ceux contre lesquels il est indiqué de lutter. Si la maladie suit une évolution régulière que l'observation lui a démontré devoir aboutir à bonne fin, il peut se borner à l'expectation vigilante. S'il se développe un symptôme grave, indice d'un danger pour l'organisme, il cherche à le combattre. Telle est cette médecine symptomatique, seule rationnelle et possible en l'état actuel de la science, cette médecine des éléments si prônée par mon premier maître, Forget, qui faillit l'élever par un talent à la hauteur d'une doctrine.

Pour agir avec succès sur les éléments de la maladie, il faut que le clinicien connaisse parfaitement le mode d'agir des substances thérapeutiques. Mais cette science, la pharmaco-dynamie, est encore à l'état embryonnaire ; beaucoup de médicaments, que la tradition a dotés de propriétés plus ou moins bien définies, ont besoin de subir l'épreuve de l'expérimentation physiologique et clinique, avant de prendre leur place dans l'arsenal des médicaments ; quand la science aura précisé pour chacun son action intime, sa dose, son mode d'administration, alors un progrès considérable sera réalisé.

Tels sont les fondements actuels de la médecine pratique. Mais avec les matériaux de l'observation séculaire, éclairée à lumière naissante de la biologie et de la physiologie moderne, perfectionnée par les nouvelles méthodes d'investigation empruntées aux sciences physiques, elle est en voie d'évolution permanente, sans cesse transformée et renouvelée par de nouvelles découvertes, sans cesse marchant vers un idéal de perfection et de vérité qu'elle n'atteindra jamais ! Car un des éléments du problème, l'essence de la vie, le ferment vital, restera toujours inaccessible à nos procédés humains.

Laissons d'autres disserter sur le principe vital, dont nous étudions modestement les effets ; laissons d'autres s'élever et se perdre dans les conceptions sublimes et nébuleuses du spiritualisme. Le temps n'est plus où les écoles de médecine étaient des écoles de philosophie, où le raisonnement et les fantaisies de l'imagination tenaient lieu des enseignements de l'observation et de l'expérience. L'école anatomique et physiologique a soustrait la médecine au joug de la philosophie idéale. La France est entrée la première dans cette voie qui a imprimé aux sciences naturelles et biologiques, le progrès le plus immense qu'elles aient jamais réalisé et qui sera la gloire de notre siècle. Les travaux anatomiques de Bichat, la méthode d'observation de Pinel, les merveilleuses découvertes d'Auenbrugger, de Corvisart, et par-dessus tout de Laennec, l'impulsion donnée à l'anatomie pathologique par Broussais, les recherches de l'école d'observation française de Cruveilhier, Andral, Lobstein, Louis, Chomel, Bouillaud, Forget, etc., marquèrent une ère nouvelle de rénovation scientifique dans la médecine pratique. La France aima donner l'impulsion. Puis, il faut bien le dire, le mouvement se déplaça. L'Allemagne suivit l'impulsion pour nous devancer. Se dégageant bien plus tard que la France des nuages de l'idéalisme transcendant, elle entra enfin avec Schoenlein et Jean Müller dans la voie scientifique de l'observation et de l'expérience. Elle s'y engagea avec une activité fiévreuse, développa les méthodes, créa des procédés d'investigation nouveaux ; l'histologie, la thermométrie, la laryngoscopie, l'ophtalmoscopie, la chimie pathologique, ont pris naissance en Allemagne. La France resta quelque temps à contempler l'œuvre qu'elle avait accomplie ; la génération qui suivit Laennec recueillit pieusement, sans y rien ajouter d'essentiel, l'héritage des maîtres.

Mais voici que, depuis plusieurs années, la France est rentrée dans la lice. Elle s'est assimilée les nouvelles méthodes ; mais en restant fidèle à ses traditions, en ne désertant pas la voie tracée par ses maîtres, la clinique française n'a pas versé dans la même ornière que la clinique allemande. Car, on peut le dire sans chauvinisme, la biologie des Allemands a tué la clinique en voulant la dominer ; une physiologie précoce et mal assise a empiété sur le domaine de l'observation. La clinique est devenue une succursale du laboratoire ; le professeur fait du patient un objet d'histoire naturelle ; comme le disait l'an dernier notre vénéré maître, avec sa mordante et judicieuse finesse, « *le malade lui sert de texte à une leçon de physiologie comme un verset de la Bible au discours du prédicateur, ou plutôt le malade remplit la fonction du lapin dans nos laboratoires avec cette seule différence que si on ne le tue pas, on ne fait rien pour le guérir* ».

La clinique française, longtemps inactive, comme si, après ses maîtres, rien ne restait à faire, a enfin, Dieu soit loué, repris un nouvel essor qui, j'espère, ne se ralentira plus. D'admirables découvertes ont été réalisées par elle, particulièrement sur le domaine du système nerveux ; proclamons-les bien haut en face de ceux qui prêchent notre déchéance intellectuelle. N'y eût-il que ces découvertes, elles suffisent à restituer à notre clinique son premier rang, dont elle ne devra plus déchoir.

Il nous appartient à tous de le soutenir dans la mesure de nos forces par un travail persévérant et opiniâtre. Si vous avez à cœur d'honorer notre profession et de vous élever toujours à la hauteur du niveau scientifique, il faut vous pénétrer de cette vérité : Que votre éducation médicale n'est pas achevée lorsque vous quittez les bancs de l'école, elle n'est jamais achevée. Il faut marcher toujours, ou vous serez débordés par la science qui marche sans vous, il faut marcher dans la voie de l'observation active qui cherche et creuse de nouveaux sillons, il faut agrandir notre expérience de l'expérience des autres, il faut augmenter sans cesse notre patrimoine scientifique.

Sachons recueillir l'héritage de nos ancêtres, mais sachons le transmettre à nos successeurs, enrichi de nos propres acquisitions, agrandi de notre propre travail.



## Discours de Bernheim à son jubilé



*Cérémonie en 1911<sup>12</sup>*

Je n'aurais pas de cœur, si je n'étais pas profondément ému par cette touchante manifestation. Le souvenir d'adieu que vous voulez bien m'offrir, chers élèves, chers collègues et tous chers amis, m'est d'autant plus précieux qu'il est l'œuvre d'un éminent artiste, mon ami Victor Prouvé. Mais le médecin, par devoir professionnel, ne doit pas extérioriser toujours ses sentiments intimes, il ne laisse pas transparaître les élans impétueux de son âme. Laissez-moi donc dire simplement à tous : Merci.

Quand on arrive au bout de sa carrière, et qu'on a devant soi les témoins et les collaborateurs de son existence, l'avenir n'est plus seuls les souvenirs du passé revivent, se déroulant avec un singulier éclat, comme un cinématographe vivant.

Je me vois enfant délicat, frêle, timide. Les années de l'école primaire et celles du collège, si longues, quand elles évoluent, paraissent si courtes, vues à travers le lointain. Autrement longues et encore présentes, paraissent les années de l'enseignement supérieur, pendant lesquelles l'enfant devient homme, mûrit de corps et d'esprit, acquiert les notions théoriques et pratiques qui formeront le substratum de sa vie scientifique et professionnelle. Qu'elles étaient belles et fécondes, ces années écoulées dans notre vieille Université

---

<sup>12</sup> *Revue Médicale de l'Est*, 1911, 386-394.

de Strasbourg, à l'ombre de la grande cathédrale, en cette cité patriarcale, pittoresque, suggestive, où il faisait si bon vivre, au milieu de cette population généreuse, débordante de cœur et de patriotisme français, pleine de verve humoristique, d'une saveur si particulariste, alsacienne et gauloise, laissant à tous ceux qui l'ont goûtée une impression ineffaçable telle que deux anciens habitants de Strasbourg, qui ne sont pas connus, mais qui ont respiré la même atmosphère, viennent-ils à se rencontrer plus tard dans la vie, retrouvent une communauté de sentiments, et fraternisent dans le culte des souvenirs !

Et quels excellents maîtres et éducateurs ont dirigé mes premiers pas scientifiques et développé le germe de ma future expérience médicale ! Comme ils excellaient à infuser le sens clinique et la méthode, ces maîtres des hôpitaux, où je remplissais les fonctions d'externe et d'interne, Forget, Schutzenberger, Hirtz, Stoeber, Küss, Sédillot, Bigaud, Herrgott et Hecht, dont quelques-uns sont encore présents à vos souvenirs ! Il m'a été donné, pendant ma scolarité à Strasbourg, de saluer l'aurore de grandes découvertes qui ont honoré la médecine française du dernier siècle : l'asepsie chirurgicale, dont le vrai précurseur fut Koeberlé, mon ancien maître et collègue de l'agrégation ; la contagiosité de la tuberculose, dont Villemain, alors répétiteur à l'École du service de santé militaire, couvait l'idée qui devait éclore plus tard au Val-de-Grâce ; et cette idée germait pendant les études histologiques sur le tubercule qu'il commença sous la direction de Morel. Rappellerai-je que Goze et Feltz, par leurs recherches mémorables sur les bactéries dans les maladies infectieuses, comptent parmi les précurseurs de la microbiologie ? Le mot microbe lui-même, a été créé par Sédillot ; il est d'origine strasbourgeoise.

Deux années à Paris, où Grisolle, Béhier, Trousseau, Auguste Ollivier, Cornil, Ranvier, furent mes principaux maîtres, puis mon concours d'agrégation, puis six mois à Berlin, où je suivis les leçons de Traube, Frerichs, Virchow, terminèrent ma scolarité médicale. J'étais agrégé stagiaire à la Faculté de Strasbourg. Vint l'année terrible et tout croula ! L'Alsace fut envahie ; un ouragan de feu passa sur notre ville. Nos élèves et jeunes maîtres se dispersèrent ; les uns restèrent dans les ambulances de Strasbourg ; Gross fut de ceux-ci ; d'autres allèrent

soigner les blessés de Wissembourg et de Froeschwiller ; je fus de ceux-là, et de nos ambulances de Haguenau, nous vîmes bombarder et brûler notre cité universitaire ; et quand, après la capitulation, je revins à Strasbourg, mon foyer était en cendres ; mes livres, mes effets, mon diplôme de docteur n'existaient plus. Nous repartîmes à travers la Suisse rejoindre l'armée française. A Lyon, je rencontrai, parmi quelques-uns de nos élèves, un jeune aide-major qui partait pour l'armée de l'Est, où il fit vaillamment son devoir. Il devint plus tard mon interne à Nancy ; il est aujourd'hui mon collègue ; c'est mon ami, le Professeur Herrgott.

Je partis avec mon regretté ami Christot, en qualité de chirurgien en chef adjoint de la 3ème ambulance lyonnaise, attachée au 24ème corps d'armée ; nous soignâmes les blessés de Nuits et de Dijon, nous ramassâmes des Garibaldiens, des légionnaires du Rhône, des Poméranien, sur les champs de bataille. Une ambulance lyonnaise fut massacrée près de la nôtre ! Que ces souvenirs sont lointains et me paraissent si proches ! Puis vint le traité qui livrait notre pays à l'Allemagne, le transfert de notre Faculté à Nancy, son association avec l'ancienne École secondaire de cette ville.

L'adaptation nouvelle ne se fit pas sans tiraillements douloureux. Les souvenirs de Strasbourg étaient trop récents ; et notre nouveau champ d'enseignement clinique, l'hôpital Saint Charles, avait un aspect lugubre qui navrait le cœur. Nous trouvâmes chez plusieurs de nos collègues de Nancy une hospitalité qui rompit la glace. Rappellerai-je la petite maison modeste et harmonieuse de la rue Saint-Julien que charmaient d'excellentes auditions musicales et la parole spirituelle de Victor Parisot ? Rappelons aussi l'accueil cordial que nous reçûmes de notre confrère, futur collègue et ami, Spillmann ; nous rencontrâmes enfin, parmi nos nouveaux confrères, des modèles de dignité et d'honorabilité professionnelle qui imposaient la sympathie.

Après avoir suppléé mon maître Hirtz jusqu'en 1878, j'eus l'honneur de lui succéder dans sa chaire. Les années s'écoulèrent, les générations d'élèves se suivirent, les maîtres disparurent, la Faculté se renouvela ; j'eus le bonheur de voir plusieurs de mes élèves devenir mes collègues ; ils sont autour de moi. Et nous voici, mon collègue Gross et

moi, venus de Strasbourg, jeunes agrégés, les derniers sur la liste, devenus, à notre tour, des doyens et des ancêtres. Ainsi va la vie !



*Bernheim au centre entouré de ses chefs de clinique  
4:Simon, 5: Parisot P, 9: Richon, 10:Garnier*

La clinique a été la passion dominante de ma vie de professeur. Je constatai de bonne heure combien la science livresque reçoit de démentis au lit du malade ; la fièvre typhoïde, les maladies du système nerveux, les affections du cœur, m'apparurent un peu autres qu'elles ne s'étaient classées dans ma tête, à la suite des lectures ; si je rompis sur beaucoup de points avec le dogme classique, ce n'était pas, je pense, par esprit de contradiction, mais par esprit d'observation que je m'attachai à inculquer à mes élèves.

Je professais depuis treize ans, quand un incident se produisit, qui eut une influence décisive sur mon évolution scientifique. J'appris par hasard que, dans un faubourg de Nancy, un modeste médecin venu de la campagne, dont presque aucun confrère ne connaissait le nom, traitait gratuitement les malades par le sommeil provoqué et obtenait des cures. J'allai le voir, avec le plus grand scepticisme. Je connus Liébeault et sa méthode thérapeutique. Je vulgarisai et perfectionnai sa doctrine qui devint l'École de Nancy.

Ce n'est pas sans lutte qu'elle se fit jour. Mes premières publications dans la *Revue Médicale de l'Est*, en 1883, passionnèrent même la presse politique nancéienne. Le spirituel rédacteur du *Progrès de l'Est* qui fut cependant de mes amis, chercha à ridiculiser mes expériences. Dans la presse médicale, ce fut un concert de critiques vives chez les uns, la conspiration du silence chez les autres ; pas une voix approbatrice. Je prêchais dans le désert ou la tempête. Quand j'affirmai que le modeste Liébeault avait raison contre le plus illustre, et à juste titre, des neurologistes, quand j'établis que l'hypnotisme n'est pas une névrose hystériforme, comme la Salpêtrière le professait, mais un simple sommeil provoqué par suggestion, quand je montrai que l'hypnotisme avait des applications thérapeutiques et n'était pas seulement un appareil de phénomènes curieux, sans applications pratiques, toute la Salpêtrière partit en guerre contre moi.

Nier un dogme scientifique, solidement établi, étayé par toutes les autorités médicales ! On critiqua mes expériences dépourvues, disait-on, de méthode, on railla notre thérapeutique. J'étais hypnotisé par mon enthousiasme. On m'attribua quelques exagérations et aberrations de notre doctrine qui n'étaient pas miennes ! Je dus braver un certain discrédit et certains sourires discrets de mes confrères.

Quelques-uns pensèrent que j'avais déraillé de la voie scientifique. Je n'étais plus médecin, mais un vulgaire hypnotiseur, un thaumaturge ; certains le croient encore. Le mot hypnotisme et même le mot suggestion sonnent toujours mal aux oreilles du public et même des médecins souvent aussi peu éclairés que le public sur cette question ; c'est une pratique anormale, mystérieuse, dangereuse, qui dissocie les facultés de l'esprit ; c'est du cambriolage cérébral !

Et cependant, ce que je revendique surtout, c'est le mérite d'avoir dégagé la suggestion du mysticisme et de l'occultisme qui l'obscurcissaient, depuis l'ancien magnétisme, jusqu'à l'hypnotisme de Braid, et même jusqu'au sommeil provoqué de Liébeault. J'ai voulu établir que les phénomènes dits hypnotiques, ne sont que des phénomènes de suggestion, physiologiques, qui se produisent spontanément, et qui peuvent être réalisés expérimentalement à l'état de veille, sans manœuvres spéciales, grâce à une propriété inhérente au cerveau humain, la suggestibilité. Toute idée évoquée dans le cerveau qui l'accepte est une suggestion ; telle est ma formule.

J'ai cherché aussi à dégager la thérapeutique suggestive de l'ancien hypnotisme, j'ai créé la psychothérapie à l'état de veille, par les divers procédés de suggestion, parmi lesquels la persuasion verbale, et j'établis que cette thérapeutique ne s'adresse qu'à l'élément psychonerveux, au dynamisme psychique si fréquent dans les maladies. Aujourd'hui l'ancien hypnotisme de la Salpêtrière a fait son temps. La lutte est presque terminée. Cependant, on n'accepte pas encore sans réserve ma conception de la suggestion, trop compréhensive, trop simpliste, dit-on. On accepte bien ma psychothérapie, mais on ne veut plus que j'en sois l'initiateur, parce que je l'appelle suggestion et que la suggestion serait toujours de l'hypnotisme à l'état de veille.

D'autres prétendent avoir inventé, à la place de ma thérapeutique suggestive, qu'ils disent thaumaturgique, la vraie thérapeutique psychique qu'ils disent seule rationnelle, puisqu'ils ne l'appellent plus suggestion, mais persuasion, comme d'ailleurs je l'ai appelée avant eux ! Chose singulière ! De grands articles parus dans les grandes revues françaises attribuent à la psychothérapie une origine suisse ; ils ne prononcent pas le nom de Nancy ; ils ignorent ce que j'ai fait et

écrit depuis 28 ans. Ainsi va le monde ! Qu'importe ? La vérité reste ! La conception de la suggestion a fait ma philosophie, sans amertume !

J'ajoute que cette conception, graduellement mûrie dans mon esprit, a bouleversé et modifié beaucoup de mes idées cliniques. Si j'ai pu apporter quelques lumières dans l'étude du dynamisme psychique des maladies, dans le chaos obscur et confus de l'hystérie, des neurasthénies, des psychonévroses et même de l'aphasie, c'est à la doctrine de la suggestion que je le dois. Une maladie bizarre, que les anciens considéraient comme une fureur utérine, que les modernes appellent un monstre pathologique indéfinissable, maladie qui tord, convulsionne, suffoque, hallucine ou plonge en léthargie, dit-on, nombre de femmes et quelques hommes, l'hystérie, malgré son appareil impressionnant, n'est plus pour nous une maladie ; c'est une simple réaction psycho-nerveuse, que déchaînent, chez certains sujets, certaines émotions et que répète chez eux souvent l'auto-suggestion émotive. Et ces pauvres femmes, que, dans les siècles précédents, on exorcisait parfois, comme possédées, quand on ne les brûlait pas comme sorcières, qu'aujourd'hui on se contente d'isoler, de doucher, de bromurer à outrance, en vérité nous les guérissons, comme par enchantement, par la simple psychothérapie.

L'hystérie se cultive, comme beaucoup de modalités nerveuses. Dans les hôpitaux cliniques, l'exploration et l'expérimentation médicales agissant comme suggestion inconsciente, dans les services où beaucoup d'hystériques réunies fonctionnent de concert, l'entraînement et l'imitation perfectionnent et systématisent tout cet appareil étrange de phénomènes : c'est de l'hystérie de culture. Nous agissons en sens contraire, nous conjurons la crise, nous inhibons par l'éducation suggestive toute cette fantasmagorie nerveuse. L'hystérie est vaincue. Cela a été pour moi une grande surprise et une grande satisfaction dans ma carrière de psychiatre ! Que n'en est-il de même pour les neurasthénies et les psychasthénies ? Mais ce ne sont pas là, comme je le croyais autrefois, comme presque tous les médecins le croient encore, de simples modalités dynamiques, comme la crise d'hystérie, de simples représentations mentales que la persuasion peut effacer. Ce sont des maladies, des évolutions morbides autotoxiques souvent constitutionnelles, qui ont leur durée cyclique, qui sont rebelles à la suggestion, et ceci a été pour moi un

enseignement et une déception, à mes débuts dans la psychothérapie. Et en dehors du domaine médical, que de graves questions sociales et humanitaires sont éclairées par l'étude du psychisme humain, à la lumière de notre doctrine et de nos observations ! Education des enfants, discipline et direction des instinctifs et impulsifs anormaux, aberrations collectives et psychologie des foules, responsabilité humaine, libre arbitre, hygiène morale et hygiène sociale, tous ces problèmes sollicitent impérieusement notre curiosité anxieuse. Mais il en est des vérités philosophiques, comme des vérités scientifiques. En les abordant au grand jour, on s'expose à froisser certaines vérités conventionnelles et officielles, à heurter des opinions accréditées depuis des siècles, comme des dogmes. Dans un grand congrès, à Nancy, j'ai pu moi-même en faire la douloureuse expérience.



*Bernheim en toge avec toutes ses décorations*

Mais c'est assez parler de moi. Le moi est haïssable, dit-on. Pardonnez-moi d'avoir évoqué ces fragments de souvenirs personnels et permettez-moi d'ajouter, à ceux qui me concernent, un souvenir associé de l'évolution médicale qu'ont vécue ceux dont l'éducation a été contemporaine et un peu antérieure à la mienne.

Qu'elle était simple et modeste, la science médicale d'autrefois ! L'anatomie normale et pathologique, sans microscope, la physiologie, élémentaire, des notions de physique et de chimie qui n'avaient rien de médical, les pathologies interne et externe avec les cliniques, sans laboratoire, peu d'instruments, l'ophtalmologie sans ophtalmoscope, la laryngologie, sans laryngoscope, c'était à peu près tout ; et l'on comblait encore le vide scientifique par des joutes oratoires philosophiques sur le vitalisme et l'organisme, l'École de Montpellier et l'École de Paris. La chirurgie appliquée à la pathologie externe était, si je puis dire, à fleur de peau ; elle ne pénétrait pas dans la profondeur des organes, sous peine de mort. Vint Pasteur, et de son génie naquirent les théories microbiennes et l'antisepsie réalisée par Lister. Le bistouri put impunément s'attaquer aux viscères et empiéter sur le domaine médical. Malgré cet envahissement par la chirurgie conquérante, la médecine élargit son horizon ; elle s'agrandit par l'observation clinique mieux outillée et plus pénétrante ; elle s'agrandit aussi par les recherches de laboratoire, la bactériologie, la chimie, la physique, les nouvelles méthodes biologiques qui lui apportent une collaboration efficace ; éclairée par elles, la clinique, science d'observation qui étudie l'évolution de l'homme malade, ne doit cependant pas être absorbée par elles ; elle ne doit pas abdiquer son autonomie.

Les éléments jeunes de notre Faculté apportent à notre Réunion biologique une large contribution à l'édifice nouveau en construction, encore un peu incohérent, comme l'art moderne, mais qui marque une date et renouvellera peut-être nos conceptions scientifiques. Aboutira-t-elle, comme couronnement de l'édifice, à agrandir notre thérapeutique encore dans l'enfance ? Les nouvelles générations verront-elles le triomphe de la lutte contre les maladies infectieuses et contagieuses ? Aurons-nous des vaccins prophylactiques et des sérums curateurs ? Créons-nous l'immunité contre les toxines microbiennes ? Pourrons-nous reconstituer le chimisme physiologique

de l'organisme et combattre efficacement les dyscrasies toxiques constitutionnelles et acquises ? Souhaitons-le, avec la confiance que nous inspirent les merveilleux résultats déjà acquis, et saluons l'ère scientifique contemporaine, comme l'aurore d'une thérapeutique nouvelle ! Que les sceptiques ne découragent pas les croyants ! Tant de miracles scientifiques s'accomplissent de nos jours !

Sans doute l'enfantement des idées nouvelles ne se fait pas sans labeur et sans agitation. Le champ médical, fouillé et défriché, toujours en mal de conceptions nouvelles, est encombré par une trop luxuriante végétation qui dépasse la capacité digestive et assimilatrice de nos jeunes futurs médecins. Nos Facultés ne sont plus uniquement, comme autrefois, des écoles professionnelles ; ce sont en outre des Facultés de sciences qui font, en dehors du domaine médical, des biologistes et des savants ; elles alimentent l'enseignement de l'Institut Pasteur, elles font de la science pure et appliquée.

Cette multiplicité d'enseignements qui jusqu'ici s'adresse aux seuls futurs médecins, au risque de les surcharger et de s'émietter, la réorganisation nécessaire de l'enseignement médical trop complexe, trop touffu, le recrutement du personnel enseignant, les concours d'agrégation, tout cela soulève des problèmes, excite des conflits ; les professeurs, les agrégés, les élèves, les praticiens, tout s'agite ; tous les intérêts scientifiques, scolaires, professionnels, altruistes, opportunistes et aussi égoïstes, entrent en jeu ! C'est humain ! C'est la concurrence vitale ! C'est la lutte incessante pour les intérêts idéalistes de la science et les intérêts matériels de la vie. Les institutions actuelles ne sont plus adaptées à la profonde transformation qu'ont subie les sciences médicales. Peut-être aussi ne sont-elles plus adaptées aux nouvelles conditions sociales ? Espérons que du choc des idées naîtra la lumière. Aujourd'hui, c'est encore la confusion.

Je termine, Messieurs et chers amis, en m'excusant d'avoir fatigué votre attention pour une conférence un peu incohérente qui sera ma dernière. Je laisse ma Clinique en toute confiance à mon cher Collègue ; elle ne périlitera pas entre ses mains. Sans doute, chers élèves, grâce aux récentes et futures découvertes de laboratoire, sera-t-il appelé à vous montrer une thérapeutique plus efficace que la mienne, et à guérir le scepticisme que mon ignorance vous a peut-être inoculé.

Je le souhaite de tout cœur, sans jalousie rétroactive. Je laisse notre Faculté entre les bonnes mains de notre excellent ami et Doyen, et l'Université florissante, administrée par notre éminent Recteur qui lui a donné tout son cœur et toute son intelligence. Elle restera toujours l'Université modèle, avec notre Faculté de médecine, comme un des plus beaux fleurons de sa couronne !

Je ne vous dis pas adieu, car, de près comme de loin, je vivrai toujours avec vous. Et si Dieu me prête vie, je compte venir quelquefois me réchauffer au foyer scientifique de notre « *alma mater* » nancéienne !



*Médaille en bronze signée Victor Prouvé  
remise à Bernheim en cadeau lors de son jubilé<sup>13</sup>  
Musée de la faculté*

<sup>13</sup> Plaquette de forme rectangulaire (h=6,8 cm, L=9 cm), aux coins supérieurs arrondis. Bernheim est représenté en buste de profil à gauche ; à l'arrière, une scène où on le voit suivi de ses assistants, en train d'examiner un malade au lit.

**TEXTES SUR BERNHEIM ET SON ŒUVRE PAR SIX  
PROFESSEURS DE MEDECINE DE NANCY**



## Biographie de Bernheim

Professeur Pierre LOUYOT<sup>14</sup>



Hippolyte Bernheim<sup>15</sup>, gravit les échelons des études médicales à la Faculté de Strasbourg. Interne en 1862, Aide de clinique la même année, il soutient sa thèse en 1867 sur la myocardite aiguë. Il réussit le concours d'agrégation dès l'année suivante, mais pour le jeune agrégé de 28 ans, le désastre de 1870 menace une carrière qui s'annonçait brillante.

Le décret de transfèrement conduit Bernheim à Nancy en 1872, et lui offre une compensation au sacrifice de l'émigration ; il est nommé agrégé dans la Clinique médicale de Hirtz. Son « Patron », dès l'année suivante (20 novembre 1873), est mis en disponibilité pour raison de santé. Et voilà le jeune maître de 33 ans, à la tête d'une Clinique médicale qu'il n'abandonnera qu'à l'heure de la retraite.

---

<sup>14</sup> P. Louyot (1902-1985) fut professeur de rhumatologie à la Faculté de médecine de Nancy – texte publié dans les *Annales Médicales de Nancy* (Numéro Spécial du Centenaire de la Revue 1874-1974 - In *Les cliniques médicales*).

<sup>15</sup> Né à Mulhouse dans une famille juive alsacienne le 17 avril 1840 et mort à Paris le 2 février 1919. Inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

La dureté du sort a parfois d'heureuses conséquences, et à la compensation de Bernheim s'ajoute celle de la nouvelle Faculté de Médecine de Nancy, qui, après 1870, compte dans les rangs de ses enseignants un maître d'une valeur exceptionnelle.

Dès la leçon d'ouverture qu'il fait en 1873 en lieu et place de son maître Matthieu Hirtz, il n'hésite pas, devant les élèves, à montrer comment il conçoit la vie et le rôle du Professeur de Clinique médicale : *« Si, dans les arts ou dans les sciences exactes, on peut, par les qualités innées ou par la puissance du travail, s'élever, jeune encore, au rang des maîtres, dans une science comme la nôtre, il faut de longues années d'observation personnelle pour acquérir l'autorité magistrale... A celle qui me manque, je suppléerai par mon dévouement et mon désir ardent d'être utile à chacun de vous ; votre indulgente et bienveillante attention facilitera ma tâche. »* Quelle leçon dès le départ, utile encore de nos jours, pour les disciples des personnages de Jean Baptiste Poquelin !

En 1878, Bernheim est nommé titulaire de la Clinique médicale. Retracer l'œuvre scientifique du maître de l'École de Nancy est une gageure, car si, pour un esprit superficiel, elle se limite à l'hypnotisme, c'est oublier les impératifs de l'enseignement de la médecine pratique au lit du malade, de sa charge hospitalo-universitaire.

La part prise dans le domaine neurologique sera exposée ailleurs mieux qu'on ne saurait le faire dans cette étude ; notons seulement le point de départ curieux de ses recherches à propos de la magnétothérapie, c'est-à-dire l'emploi d'un aimant considéré comme esthésiogène, à la suite de travaux de Andry et Thouret en 1779-1780. Ne s'attardant pas sur une méthode empirique incontrôlable, l'esprit critique et le bon sens de Bernheim, après analyse de la méthode de Liébeault et une longue pratique clinique lui inspirent 90 publications d'orientation neuropsychiatrique (dont une bonne douzaine dans la *Revue Médicale de l'Est*). De là sa conviction dans l'utilité de la suggestion, tandis que l'hypnotisme est une technique d'exception. Devant l'opposition de Charcot, il sait se défendre, car *« c'était un rude joueur qui défendit avec la dernière énergie les idées que son expérience et sa raison lui faisaient considérer comme vraies. Il a eu le rare bonheur de voir ces idées acceptées d'une façon à peu près*

*générale, bien que quelquefois démarquées » (Jules Sterne).*

Les conférences faites pour le plus grand profit des étudiants portent sur tous les sujets, les typhoïdes (sujet de sa thèse d'agrégation), le rhumatisme, les aortites, l'asthme cardiaque, le brightisme, l'asystolie, la grippe, etc... Toute observation le passionne, fait l'objet d'une analyse minutieuse et d'une discussion serrée du diagnostic. Il a cependant un certain penchant pour la cardiologie ; il est le premier à signaler le refoulement et l'écrasement du ventricule droit du fait de l'hypertrophie du ventricule gauche, et il décrit les signes de l'asystolie en les rapportant à leur véritable cause (*Revue Médicale de Nancy*, 1909). Ce syndrome porte son nom à juste titre.

*« Bernheim n'est pas seulement un homme de science et un clinicien de haute valeur, il est profondément dévoué à la Faculté de Médecine et à l'Université de Nancy. Il s'est de tout temps intéressé aux différents problèmes qui se sont posés pour assurer le progrès de l'une et de l'autre » (Doyen Gross).* D'ailleurs, ses conceptions administratives le font désigner comme assesseur du Doyen en 1882, deux ans après un rapport présenté à la *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur* au nom de la section de Médecine de Nancy (*Revue Médicale de l'Est*, 1880). Depuis cette date, il rédige à douze reprises des rapports critiques sur l'enseignement médical et les remèdes à y apporter.

Dans une vision d'avenir (car en son temps l'observation personnelle est la base essentielle de la publication scientifique), le grand savant et le clinicien accompli qu'est Hippolyte Bernheim se prononcent avec autorité en faveur de la division du travail, plus profitable et plus enrichissante, tout en se gardant d'une dispersion excessive et, par-là, dangereuse.



*Bernheim encore jeune*



*Bernheim âgé en grande tenue*

## **Le Professeur Hippolyte Bernheim : « père de la médecine psychosomatique »**

Professeur Jean SCHMITT<sup>16</sup>

A l'occasion des transformations d'urbanisation, dans le très beau quartier résidentiel, créé au début du siècle dans la ville neuve, sur le lieu-dit de Saurupt et dans la zone même où s'élevait initialement une cité jardin, la municipalité transforme l'impasse Sainte Marie en rue.

Elle est ouverte entre l'avenue de la Garenne et la rue du Montet (actuellement avenue du Général Leclerc), et il est décidé - par délibération du Conseil en date du 20 mars 1934, sous la conduite du Maire, le Docteur Camille Schmitt, de la baptiser rue du Docteur Bernheim. Et ce, en mémoire de l'illustre médecin et professeur de clinique médicale qu'il fut, et dont le renom avait franchi les frontières de la Lorraine pour s'imposer partout et même à l'étranger.

### **L'histoire de cet enseignant est particulièrement édifiante.**

D'origine alsacienne, comme la consonance de son nom le laisse deviner, il est né à Mulhouse en 1837. Lorsqu'à la fin de ses études secondaires l'heure du choix sonne pour lui, il s'oriente vers la médecine et commence son cursus à la Faculté de Strasbourg. Nommé au concours de l'Internat, il est l'élève de Maîtres prestigieux : Sédillot, Koeberlé, entre autres ; de même, il approche Villemin, alors répétiteur à l'école du Service de Santé Militaire. Puis, il va passer deux années à Paris, auprès de Trousseau et Cornil. Il se présente à l'agrégation de médecine, est reçu et va profiter, durant six mois, de l'enseignement de Virchow à Berlin.

C'est pendant son temps d'agrégé stagiaire à Strasbourg qu'éclate la guerre de 1870. Il assiste, la mort dans l'âme, à la capitulation de sa ville. Pour échapper à l'occupation allemande, il fuit l'Alsace (annexée

---

<sup>16</sup> J. Schmitt (1929-1999) fut professeur de médecine interne à la Faculté de médecine de Nancy - Extrait de son livre « *Au fil des rues... Les médecins célèbres de Nancy* », Ed. de l'Est, 1996.

au Reich), traverse la Suisse et rejoint ensuite l'armée française, à la disposition de laquelle il se place. Il est affecté à une ambulance lyonnaise où il prodigue ses soins aux militaires blessés, ceci jusqu'à la fin de la guerre.

Du fait du rattachement de l'Alsace à l'Allemagne victorieuse, le Gouvernement français prend la décision de replier la faculté de médecine de Strasbourg à Nancy où n'existe à l'époque qu'une école secondaire.

A partir de ce moment, toute la carrière universitaire d'Hippolyte Bernheim va se dérouler à Nancy. Agrégé, il fonctionne comme médecin adjoint de son Maître Hirtz jusqu'en 1878, année où il lui succède à la tête de la chaire de Clinique médicale A. Il restera en poste jusqu'à sa retraite en 1910.

### **Loin de l'image habituelle**

Il est avant tout un des grands médecins hospitalo-universitaires de l'époque, tout entier adonné à sa tâche d'enseignement et de thérapeute. Par deux fois il aura l'insigne honneur de présider la Société de Médecine de Nancy : d'abord en 1881-1882, puis en 1895-1896.

Sa carrière est émaillée par un certain nombre d'écrits importants, tels déjà ses « *Leçons de clinique médicale* », publiées en 1877, et son « *Recueil de faits cliniques* » qui paraît en 1886.

On est donc loin de l'image habituelle qu'on a voulu, plus tard, lui accoler et qui en faisait une sorte de grand thaumaturge, hypnotiseur et guérisseur. La vérité est toute différente. En fait, ayant déjà derrière lui une expérience intéressante du champ d'exercice de la médecine, il lui tarde d'entreprendre des recherches personnelles et originales.

C'est ainsi qu'en 1883, il s'oriente vers des réflexions de nature scientifique à propos de l'hypnose et de l'hystérie, très à la mode à l'époque. Ce qui, probablement, le détermine à exploiter cette voie tient au fait que, l'année précédente, donc en 1882, il « découvre » Liébeault.

Entendons-nous bien : ce n'est pas une découverte à proprement parler. Le Docteur est aussi un nancéien, très modeste praticien de quartier comme médecin généraliste ; il a eu l'immense et incontestable mérite de s'intéresser le premier, de façon nouvelle et sensée, au problème très controversé, et très exploité surtout, du magnétisme et de l'hypnotisme, et il est arrivé à s'en servir dans un but thérapeutique, grande nouveauté dont il faut lui être redevable sans aucune restriction.

Mais, obscur médecin, non titré, sans élève, il prêche et pratique sa doctrine pendant plus de vingt ans sans que les échos de sa technique dépassent un cercle restreint à sa seule clientèle, les milieux médicaux et scientifiques ne voulant aucunement en entendre parler et encore moins en discuter.

Ceci d'ailleurs avait conduit Liébeault à publier son œuvre sous un titre traduisant bien sa détresse et sa déception, puisqu'il l'avait intitulé : « *Vox clamans in deserto* ».

Que fait donc Hippolyte Bernheim ? Il comprend que Liébeault touche à une certaine vérité, mal assimilée par le corps médical dans son ensemble. Il prend alors contact avec son confrère et concitoyen, et entreprend de sortir son travail de l'oubli et de l'indifférence.

Il démontre, grâce à ses propres constatations cliniques, que Liébeault n'est ni un rêveur, ni un halluciné, et qu'au contraire il fait figure de pionnier, ayant été parmi les premiers à voir un peu clair dans cette question très troublante du magnétisme et de l'hypnotisme où, depuis des siècles, les savants n'avaient vu que des ténèbres.

### **Les fondations de l'École de Nancy**

Sur ces bases nouvelles, Bernheim tente de dégager la thérapeutique suggestive du maquis charlatanesque de l'hypnotisme tel qu'il était exploité jusqu'alors, et commence à rassembler les preuves d'une base scientifique de la psychothérapie naissante. Il était loin de se douter qu'à dater de ce moment, il édifiait les fondations de l'École de Nancy, laquelle allait triompher dans une célèbre bataille l'opposant à l'École neurologique parisienne de la Salpêtrière.

De fait, très vite, les théories de Bernheim héritées des idées initiales de Liébeault sont contrebattues par le Professeur Charcot, aux côtés duquel se rangent Babinski et Gilles de la Tourette. Pour eux, l'hypnotisme est un phénomène complexe, qui se déroule en trois étapes : catalepsie, léthargie, somnambulisme.

Au terme d'un combat épique, Bernheim aura beau jeu de démontrer, preuves péremptoires à l'appui, que l'hypnotisme de la Salpêtrière n'est qu'un « hypnotisme de culture ».

Dès lors, on peut soutenir que le vainqueur est en droit de revendiquer le mérite d'avoir, le premier, introduit la psychothérapie par persuasion ou suggestion dans la science médicale. Ceci fera dire à Freud, après qu'il sera venu à Nancy se former à l'École nouvellement née, que Bernheim est « le père de la médecine psychosomatique ». Parallèlement, la thérapeutique hypnotique acquiert ses lettres de noblesse.

Au terme d'une vie hospitalo-universitaire, riche en événements et en intérêt, assuré d'avoir fondé une École prestigieuse qui marquera sa place dans l'Histoire de la Médecine, Hippolyte Bernheim atteint la limite d'âge qui lui donne le droit de prendre une retraite bien méritée : ceci se passe en 1910. Il se retire à Paris où il terminera paisiblement sa vie en 1919.

De l'œuvre de Bernheim, les titres d'ouvrages suivants permettent de bien suivre le cheminement de pensée et la doctrine professée par l'auteur : *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* (1884) ; *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (1886) ; *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie* (1891) ; *Le Docteur Liébeault et la doctrine de la suggestion* (1906).

## Eloge funèbre

Professeur Paul SIMON<sup>17</sup>



Rares sont actuellement les médecins qui ont eu l'immense avantage de profiter de l'enseignement de celui qui fut le vrai créateur de la Psychothérapie, et c'est à peine si l'on prononce encore actuellement son nom pour l'intérêt que lui avait porté Freud.

C'est pourquoi, avant d'être réduit au silence éternel, moi qui fus comme Externe en 1909-1910 un de ses tout derniers élèves, j'estime de mon devoir de venir parler de lui ici, à Strasbourg, où il a fait ses études, où il a été Interne puis Agrégé et qu'il dut quitter en 1871, ne voulant pas servir l'Allemagne.

Il a raconté lui-même comment l'Alsace fut envahie et comment un ouragan de feu s'abattit sur sa ville. Avec plusieurs camarades, il partit soigner les blessés de Wissembourg et de Fröschwiller et, d'Haguenau, il vit bombarder et brûler Strasbourg.

Après la capitulation de la ville, il ne retrouva rien de sa demeure, tout avait été détruit ; aussi par la Suisse regagna-t-il l'Armée Française et dans une ambulance lyonnaise soigna les blessés de Nuits et de Dijon, Garibaldiens, légionnaires du Rhône et même Poméraniens ramassés

---

<sup>17</sup> P. Simon (1857-1939) fut professeur de médecine interne à la Faculté de médecine de Nancy – texte publié dans le *Journal Médical de Strasbourg*, 1975-6, 4, 233-237.

sur les champs de bataille. Une ambulance voisine de la sienne fut massacrée.

En 1871, avec la presque totalité des Professeurs et Agrégés de Strasbourg, il partit pour Nancy où sa Faculté avait été transférée en bloc, fusionnée avec l'École secondaire qui lui préexistait.

L'acclimatation des Strasbourgeois en Lorraine ne se fit pas sans difficulté : le caractère froid et réservé des Lorrains contraste avec celui plus ouvert des Alsaciens et puis les nouveaux venus venaient troubler la quiétude et les intérêts des Nancéiens. De plus les conditions de travail dans des bâtiments vétustes et mal équipés étaient mauvaises. A la longue, tout s'arrangea, un nouvel Hôpital et une nouvelle Faculté furent construits : chacun y trouva sa place.



*Bernheim et ses élèves (vers 1910)*

*1er rang de gauche à droite : Richon, Bernheim*

*2ème rang tout à droite : Simon*

Quand je commençai mes études médicales, en 1907, un ancien Agrégé de Chirurgie de Strasbourg, Gross, était Doyen en même temps que Professeur de Clinique chirurgicale et nous comptons encore comme Professeurs alsaciens, outre Bernheim, Weiss, Herrgott, Meyer, Stoltz, Hirtz, Bach, Coze, Hecht et les autres étaient

décédés depuis longtemps. Petit, aux gestes mesurés, tête ronde aux cheveux courts coiffés sans art, des yeux bleus, légèrement moqueurs, au regard pénétrant, tel était Bernheim lorsque, vêtu d'une veste de ratine bleu marine, ceint d'un tablier blanc noué sur le ventre, il pénétrait seul dans la première des chambres de malades à 8 h 30 tapant, rejoint peu après par son chef de clinique Alfred Hanns arrivé en courant, puis par ses Internes Caussade et Aweng et enfin par les stagiaires se bousculant.

Ainsi nous apparaissait le patron qui, de son Alsace natale - il était de Mulhouse - avait gardé un terrible accent lui faisant remplacer les B par des P et les V par des F, particulièrement quand il parlait de Papinski qui lui avait « folé », il le répétait souvent, sa conception de l'hystérie et des psychonévroses. Il approuvait ce qu'on lui exposait par des oui, oui, prononcés voï, d'où le surnom peu respectueux dont l'avaient affublé les étudiants : le Voï ! Il avait été le maître de mon père et lui avait même sacrifié ses vacances en 1886 pour l'aider dans la préparation du concours d'agrégation, et des relations d'affectueuse estime s'étaient établies entre nos deux familles.

Mon père était par lui considéré comme l'enfant de la maison. Bernheim en effet n'avait pas d'enfant mais seulement un neveu Maxime Sciamia qui venait parfois passer quelques jours chez lui et avec qui on ne manquait pas de m'inviter. Ce neveu a été tué pendant la guerre de 14-18 dans un combat au Togo alors qu'il était jeune administrateur au Dahomey ou en Côte d'Ivoire.

Mon père avait appris de Bernheim une rigoureuse méthode d'examen clinique des malades sans laquelle aucun diagnostic ne pouvait être assuré. Combien de fois l'ai-je vu revenant d'une consultation avec un confrère (les médecins praticiens d'alors faisaient volontiers appel à un patron lorsqu'ils étaient embarrassés), revenant dis-je d'une consultation après avoir constaté avec sa petite seringue un épanchement pleural non soupçonné faute d'une percussion et d'une auscultation thoracique exercées. Cette éventualité était si fréquente que par précaution prudente il emmenait souvent avec lui son aspirateur de Potain.

Bernheim avait déjà fait de nombreux travaux sur le pneumothorax tuberculeux, la fièvre typhoïde, les aphasies, l'action de la digitale dans

les cardiopathies, quand il entendit parler d'un modeste médecin de Nancy, le docteur Liébeault, qui guérissait ses malades après les avoir hypnotisés. Curieux, il rendit visite à Liébeault et fut de suite extrêmement intéressé par ce qu'il vit : dans une chambre de dimensions moyennes, les malades étaient assis côte à côte adossés au mur et dormaient, hypnotisés par le médecin qui au milieu de la pièce leur parlait de leurs misères et les assurait de leur guérison qui se réalisait parfois.

Dès lors (1883), Bernheim creusa le problème ; à cette hypnose collective, il substitua l'hypnose individuelle et ne tarda pas à constater qu'il lui était possible par simple suggestion de reproduire tous les symptômes de l'hystérie qui faisait l'objet des fameuses cliniques de la Salpêtrière où Charcot officiait en habit. Avec une patience de termites, le provincial lentement et sûrement détruisit l'échafaudage artificiel élevé par le grand patron parisien. La lutte fut longue entre l'École de la Salpêtrière et l'École de Nancy mais Bernheim triompha sans éclat de voix. Peu à peu il démystifia l'hystérie et montra que les résultats obtenus par l'hypnotisme pouvaient l'être par la simple suggestion, et la persuasion verbale faites avec persévérance et douce autorité. La psychothérapie était née.

Bernheim en montra les limites mais il établit que même lorsqu'elle ne pouvait guérir, elle pouvait contribuer à la guérison en redonnant confiance au malade, en lui faisant supporter ses douleurs, en réduisant dans les maladies le facteur émotionnel.

Peu à peu toute sa conception de la vie et de l'éducation fut éclairée par la certitude de l'immense influence de la suggestion : l'être humain étant de nature suggestive, à un degré plus ou moins prononcé chez l'un ou chez l'autre. « Toute idée évoquée dans le cerveau qui l'accepte est une suggestion, » telle fut sa formule. De là à faire entrevoir ce que « la vérité » n'avait que de relatif, il n'y avait qu'un pas et la bonté naturelle de Bernheim se teinta d'un profond scepticisme qu'il manifestait même lors des examens quand il était du jury.

A cette époque, les étudiants des trois dernières années ne passaient leurs examens que quand ils se croyaient suffisamment préparés et,

dès qu'ils s'étaient réunis à trois, on convoquait un jury pour eux. Chacun des trois examinateurs interrogeait séparément les candidats puis, les interrogations terminées, les futurs médecins faisaient les cent pas devant la porte fermée de la salle où le jury délibérait. Bernheim présidait, les deux assesseurs lui communiquaient leurs impressions et leurs notes. Il hésitait à donner les siennes. « Insuffisants disait-il ? Vous voulez les coller ? ils nous reviendront dans trois ou six mois et n'en sauront pas plus ; alors, à quoi bon ? » Et les candidats étaient rappelés. Tremblants, ils attendaient le verdict, s'attendant peu à être reçus. Et, grâce à Bernheim, ils l'étaient presque toujours. Ils n'ont pas fait de beaucoup plus mauvais médecins que les autres. Ils ont, comme toujours, appris leur métier en le pratiquant.

Notre maître était d'ailleurs indulgent et bienveillant de nature ; il trouvait la jeunesse d'alors beaucoup trop sérieuse. « Ils ne savent plus s'amuser », disait-il et il évoquait les monômes du Strasbourg d'avant 1870 où les carabins de l'École de santé militaire avec leurs camarades de la faculté défilaient en chantant, précédés par le long serpent (qui existe toujours) décroché de la pharmacie de la rue des Hallebardes. Très pudique, il ne parlait que rarement d'un certain jardin des Contades où les « enfileuses de perles » peu farouches se laissaient volontiers conter fleurette par les étudiants...

Revenons à la clinique. Dans la première salle de femmes, la visite commençait. Le patron s'arrêtait à chaque lit. S'il s'agissait d'une entrante, l'externe lisait l'observation prise la veille au soir. « Voï – voï » et Bernheim interrogeait longuement la malade, sans élever la voix, la mettant en confiance. Il l'examinait ensuite avec soin puis, discrètement, discutait du cas devant les stagiaires attentifs.

De quels malades s'agissait-il ? De bien d'autres que ceux d'aujourd'hui ; avant tout de tuberculeux aux divers stades de leur évolution : des granulies et des pneumonies caséeuses aux vieilles cavernes se vidant chaque matin dans les crachoirs ; de typhiques anéantis inertes dans leur lit : Nancy était une ville à typhoïde et si les indigènes étaient plus ou moins vaccinés, les nouveaux venus, particulièrement les jeunes bonnes, étaient frappés avec une fréquence inquiétante.

Devant une fièvre continue, le diagnostic le plus probable était « typhoïde » et l'on nous apprenait à chercher et à trouver les fameuses taches rosées. Chez les hommes, les pneumonies franches venaient presque au premier plan et l'on attendait au sixième jour le commencement de la débâcle urinaire qui présageait la défervescence du lendemain ; puis venaient les affections cardio-vasculaires, les rhumatismes aigus et chroniques, les cirrhoses de Laennec et les affections du système nerveux parmi lesquelles fleurissaient les tabétiques auxquels on apprenait à marcher.

A chacun, Bernheim s'intéressait et ne manquait pas de faire une prescription que Sœur Claire qui l'accompagnait depuis trente-quatre ans inscrivait sur un grand registre. Ces prescriptions étaient simples car il n'y avait que peu de médicaments efficaces : aux cardiaques en asystolie, on commençait par une forte purge d'eau de vie allemande agrémentée de sirop de nerprun, puis venait la digitoxine ; aux rhumatisants on prescrivait les salicylates ; aux fiévreux, l'antipyrine (l'aspirine n'avait pas encore acquis droit de cité) ; aux typhiques, la diète à l'eau vineuse, sans plus ; et parfois, devant quelques constipés, on entendait le patron proférer : « ma sœur, fous lui tonnerez un pouillon pointu » ; aux moribonds, la bienheureuse morphine favorisait un doux passage de la vie au trépas.

Mais, quand à la consultation nous avions déniché quelque psychopathe, et il n'en manquait point, Bernheim jubilait. De suite il avait fait son diagnostic et, pour en éprouver la vérité, il étendait tout droit un bras de la malade lui affirmant doucement : « ce bras est dur comme une barre de fer, personne ne peut le blier », et de fait il était impossible de le fléchir tant que l'interdiction n'avait pas été levée. Il faisait ensuite tourner l'une autour de l'autre les mains de la patiente qui continuait le mouvement tant que l'ordre de cesser ne lui avait pas été donné. D'autres fois il faisait marcher la malade puis l'arrêtait brusquement : « halte ! fous ne pouvez plus lever les pieds, ils sont collés par terre » et la malheureuse faisait de vains efforts pour les soulever. Ainsi mesurait-il le degré de suggestibilité de la malade.

Le plus souvent, la trouvant dans son lit, après l'avoir interrogée, il la rassurait et, lui mettant la main sur le front, le pouce et l'index sur les yeux, il lui ordonnait doucement : « tornez, tornez » et plus ou moins rapidement la malade s'endormait. Alors commençait la suggestion,

l'assurance de la guérison puis après un bon moment il réveillait la malade. S'il s'agissait uniquement de psychonévrose, en peu de jours elle se déclarait guérie, toujours elle se sentait mieux.

Parfois, lorsqu'un visiteur étranger suivait la clinique, c'était le grand jeu, j'en rapporterai un cas dont j'ai été témoin. La séance était tout à fait comparable à celles que des foules ébahies voyaient dans les foires. La malade endormie recevait des ordres qu'elle devait exécuter à son réveil. « fous foyez cet étudiant, c'est un filain, il faut le chasser, fous le mettez à la porte et puis fous entendrez la musique, celle du 26ème qui passera dans la rue. Ensuite... ». Et à son réveil, la femme avec des mouvements un peu saccadés se dirigeait droit sur l'étudiant désigné et le mettait dehors, puis s'arrêtant elle tendait l'oreille, ouvrait la fenêtre et joyeuse en entendant la musique annonçait triomphalement : « c'est le 26 ». Elle entendait, elle voyait et il n'y avait rien.

On comprend que devant de tels spectacles nous ayons été un peu décontenancés. Nous n'étions pas les seuls ; la réputation de Bernheim était telle en ville que, de peur d'être hypnotisé, personne n'osait s'asseoir en face de lui dans le tram qui à 8 h 15 le menait à la clinique ni dans celui qui à midi moins le quart le ramenait chez lui. Conscient de cette crainte, il avait vite renoncé à s'asseoir et il restait debout sur la plate-forme où je lui tenais souvent compagnie. « *Je ne suis pas un thaumaturge, disait-il, tout de monde peut faire ce que je fais parce que la suggestibilité est une des possibilités fondamentales de l'être humain.* » Un jour, je décidai de le prendre au mot et, ayant admis une jeune femme qui me paraissait éminemment suggestible, après avoir pris son observation, je l'endormais comme le faisait Bernheim et tandis qu'elle dormait, je lui interdis formellement de se laisser endormir par le patron : « il insistera et plus il insistera, plus vous rirez ; il n'y parviendra pas. »

Le lendemain à la visite, Bernheim s'arrête devant ma malade ; son diagnostic est fait, il lui met la main sur le front, le pouce et l'index sur les yeux et lui dit : « tormez, tormez » et voilà qu'au lieu de dormir la malade se met à rire ; il insiste, elle rit plus fort. La séance dura plus d'un quart d'heure. A la fin, il renonça : « je n'y comprends rien. » Un peu dépité, il termina sa visite. Enhardi, malgré les conseils de l'Interne qui était au courant et craignait les foudres du maître, je m'avançai

près de lui et lui racontai l'histoire. Je n'étais pas autrement rassuré mais je le fus rapidement. « Fous foyez dit-il, che ne suis pas un thaumaturge, le plus jeune d'entre fous peut faire tout ce que je fais. » Et dans la petite salle de cours, Bernheim nous fit une brillante leçon sur la malléabilité de la personne humaine et sur toutes les conséquences qui en découlent en ce qui concerne les croyances, la politique, la folie des foules...

J'avais vingt ans ; je n'ai jamais oublié les leçons de Bernheim.

A la vérité je n'eus qu'une fois l'occasion de les appliquer d'une façon analogue à celle des grandes séances d'hypnose. C'était en 1912 à Troyes, pendant mon Service militaire au 60ème d'artillerie. Un canonnier de garde à la porte du quartier avait été trouvé sans connaissance à terre devant sa guérite. De suite, on avait pensé à le réformer pour épilepsie et on l'avait mis en attendant à l'infirmerie. Je n'étais encore que simple canonnier conducteur de seconde classe faisant fonction de médecin auxiliaire. Je reconnus immédiatement dans ce malade un homme éminemment suggestible qui avait eu, pour une cause inconnue, une terreur intense ; il n'y avait aucune épilepsie mais simplement crise nerveuse « hystérique ». Et je répétais sur cet homme ce que Bernheim m'avait appris : le bras dur comme une barre de fer, le moulinet des mains, les pieds collés au sol ; puis je m'enhardis, l'endormis et pendant son sommeil je l'envoyai en permission, il y retrouvait ses parents, ses amis, allait au bal... et je lui ordonnai de se souvenir à son réveil de cette belle permission. Tout se réalisa ainsi. A ses camarades ahuris qui ne savaient naturellement pas ce que j'avais fait car j'avais agi avec le malade seul à seul dans ma chambre, le candidat à la réforme raconta avec force détails la belle permission qu'il avait eue. Depuis lors, effrayé du pouvoir de l'hypnose, j'ai définitivement renoncé à en user, mais ce que j'avais appris de la suggestibilité humaine m'a permis d'évaluer à leur réelle valeur bien des thérapeutiques qui firent l'objet de retentissantes publications avant de sombrer dans un heureux oubli.

Il ne faudrait cependant pas considérer Bernheim comme un pur clinicien, même exceptionnel pour son époque. Après son Concours d'Agrégation, il avait passé plusieurs mois à Berlin chez Wirchow et tenait à vérifier sur pièces ses observations. La clinique terminée, il descendait chez Morgagni où officiait Lucien, le futur Doyen, déporté

en 1944 par les allemands. A Nancy, en 1910, tous les malades de l'Hôpital étaient autopsiés, ce qui était alors je crois unique en France. En costume de ville, ses manchettes empesées dépassant des manches de sa veste, Bernheim de ses petites mains saisissait les organes extraits du cadavre et nous en expliquait les lésions. Seul Lucien avait de gros gants de caoutchouc, des gants de Chaput. Ce n'était pas très ragoûtant et quand le patron repartait après s'être assez superficiellement lavé et essuyé les mains, je pensais à Mme Bernheim, une grande femme presque deux fois plus haute que son mari qui l'attendait pour déjeuner.

Je me suis efforcé de donner une image aussi complète que possible de mon maître Bernheim et j'espère avoir ainsi montré, en même temps que ce qui faisait sa personnalité, tout ce qu'il a apporté à ceux de ses élèves qui l'ont fréquenté entre 1880 et 1910. Il a exposé ses idées dans un ouvrage important qui eut plusieurs éditions : « *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie* ».

Qui l'a lu aujourd'hui ? Cependant les idées de Bernheim ont triomphé des anciennes conceptions de l'hystérie. Elles ont été recouvertes par celles de Freud qui ont eu un succès à mon humble avis trop exclusif, et la psychothérapie, avec ou sans hypnose, reste une des grandes thérapeutiques des psychonévroses. Elle a été créée par Bernheim ; je tenais à le rappeler à Strasbourg où il avait commencé sa carrière.



## L'œuvre de Bernheim : Sommeil hypnotique et suggestion

Professeur Pierre KISSEL<sup>18</sup>



Il nous a semblé qu'une Journée médicale, tenue à Nancy sur le thème du sommeil normal et des sommeils pathologiques, pouvait être placée sous le patronage de Bernheim et, qu'en manière d'introduction, il m'était permis d'évoquer, devant vous, l'œuvre que le Professeur Bernheim (1837-1919) a consacrée au sommeil hypnotique.

Comment Bernheim fut-il conduit à s'intéresser à l'hypnotisme et à la suggestion ?

*« Je professais depuis treize ans lorsque, nous dit-il, j'appris, par hasard que, dans un faubourg de Nancy, un modeste médecin, le Docteur Liébeault, traitait les malades par le sommeil provoqué et obtenait des cures. J'allai le voir avec le plus grand scepticisme... »* et ce fut ainsi que débutèrent les travaux méthodiques de Bernheim sur l'hypnotisme, la suggestion et l'hystérie, auxquels il consacra, dès lors, la plus grande partie de son activité scientifique.

---

<sup>18</sup> P. Kessel (1906-1978) fut professeur de médecine interne (orientée vers la neurologie) à la Faculté de médecine de Nancy, et un grand chef d'école – texte publié dans *Annales Médicales de Nancy*, 1962, 787-796.

Quelle était donc la méthode de suggestion qu'employait Bernheim ? A ses débuts, à l'instar de Liébeault, Bernheim chercha, avant tout, à susciter, par divers procédés, le sommeil hypnotique chez ses patients. Il pensait que le sommeil provoqué impressionnait davantage le sujet et renforçait l'action psychothérapeutique.

Voici comment il procédait, et sa technique, ainsi que le souligne Chertok, dans un ouvrage récent, ne diffère pas, dans son principe, de celle qu'utilisent les hypnotiseurs modernes : *« Il est bon, dit-il, si on veut obtenir le sommeil, que la personne à hypnotiser en ait vu d'autres hypnotisées devant elle et qu'elle ait vu des phénomènes de guérison. L'hypnose est, en général, facile : le sujet est couché ou commodément assis ; je le laisse se recueillir quelques instants, tout en disant que je vais l'endormir très facilement d'un sommeil, calme comme le sommeil naturel.*

*J'approche une main doucement de ses yeux, et je dis : « Dormez ». Quelques-uns ferment les yeux instantanément et sont pris. D'autres, sans fermer les yeux, sont pris, le regard fixe et avec tous les phénomènes de l'hypnose. D'autres présentent quelques clignements de paupières ; vos yeux s'ouvrent et se ferment alternativement. S'ils ne se ferment pas spontanément, je les maintiens clos quelque temps, et j'ajoute : « Laissez-vous aller ; vos paupières sont lourdes, vos membres s'engourdissent, le sommeil vient. « Dormez. » Il est rare qu'une ou deux minutes se passent sans que l'hypnose soit arrivée.*

*Dans la pratique hospitalière, où l'imitation joue un rôle considérable, où l'autorité du médecin est plus grande, où les sujets sont plus aisés à être impressionnés, cela se passe le plus souvent ainsi. Un assez grand nombre de nos sujets tombent dans un sommeil profond, avec amnésie au réveil.*

*Quant au réveil des hypnotisés, il se fait de la façon la plus simple, par suggestion. Je dis ordinairement : « C'est fini : réveillez-vous ! La plupart se réveillent. Quelques-uns paraissent avoir de la peine à le faire ; ils n'ont pas assez d'initiative pour sortir spontanément de l'état hypnotique. J'accentue ; je dis : « Vos yeux s'ouvrent ! Vous êtes réveillé ! »*

L'état hypnotique ainsi obtenu, se traduit par des phénomènes divers qui ne se réalisent pas chez tous les sujets. La suggestibilité comporte des degrés, pour lesquels les auteurs modernes ont proposé diverses échelles. La plus utilisée, celle de Davis et Husband, décrit trois stades : de transe légère, moyenne et profonde, divisée en trente degrés. Ces échelles ne diffèrent que peu de la classification de Bernheim ; pour celui-ci, la première classe comprend les états dans lesquels le souvenir des faits qui se sont produits au cours de l'hypnose est conservé au réveil. Elle comprend des degrés qui vont de la somnolence à la catalepsie, à l'analgésie suggestive et, enfin, à l'obéissance automatique.

Dans la deuxième classe, il y a amnésie au réveil. Dans ce groupe, Bernheim distingue les sujets, selon qu'ils sont hallucinables ou non, pendant l'hypnose, ou hallucinables, non seulement pendant, mais après le sommeil hypnotique.

Ces degrés d'ailleurs, sont artificiels ; ce ne sont que des points de repère pour la description.

Il est plus important de se demander, comme le faisait déjà Bernheim, quel est le mécanisme physiopathologique, la signification du sommeil hypnotique, dénommé sommeil lucide par l'Abbé Faria, sommeil provoqué par Liébeault.

La nature de l'hypnose est encore controversée. Sa parenté avec le sommeil normal a été soutenue par Schilder et par Kretschmer, qui situaient le point de départ de l'hypnose dans les centres sous-corticaux, régulateurs du sommeil. En se basant sur les faits d'hypnose animale, Svorad attribue une importance particulière, dans le mécanisme de l'hypnose, à la formation réticulée du tronc cérébral. Pour l'école de Pavlov, la parenté entre le sommeil et l'hypnose résulte du fait que celle-ci est due à une inhibition corticale partielle.

Les auteurs les plus récents ont fait remarquer que, si l'hypnose a quelques caractères communs avec le sommeil, tels que les stades de transe ou d'extase, avec état de conscience-limite, elle en a d'autres en commun avec l'attention sélective, en particulier quand elle supprime efficacement des réactions douloureuses ou camoufle la connaissance d'un mode sensoriel au profit d'un autre.

La question a donc été posée de savoir si l'EEG, au cours l'hypnose, est du type de l'éveil ou du sommeil, et s'il existe des signes EEG de réveil spécifique ou d'état d'alerte. Les constatations EEG, faites au cours de l'hypnose, en général concordantes, sont fort intéressantes :

Dans un état de transe éveillée, l'EEG de l'hypnose ne diffère pas, de façon significative, de celui d'une personne en état d'éveil normal ; le tracé ne ressemble pas à un EEG de sommeil, à moins que le sujet en transe ait été, délibérément, endormi par suggestion.

Avec l'état de relaxation générale qui survient pendant les épisodes de l'hypnose, il y a parfois un accroissement de l'activité alpha, ou une abolition, si une légère somnolence se produit.

Par contre, si une suggestion appropriée est faite pour demander au sujet hypnotisé un effort ou une tension, l'EEG montre une tendance à l'activation.

En conclusion, on peut dire que, de façon générale, l'EEG de l'hypnose, est parallèle à celui des états normaux de veille ou de sommeil. Si l'hypnotiseur demande au sujet hypnotisé de dormir, celui-ci a un EEG de sommeil ; s'il lui demande de résoudre un problème, son EEG ressemble à celui qu'il aurait s'il n'était pas sous influence hypnotique.

Enfin, l'EEG démontre la relation « hypnotiseur-hypnotisé » ; ce dernier, en effet, ne réagit qu'aux injonctions de son hypnotiseur et demeure insensible à toute stimulation émanant d'une autre personne ou du monde extérieur.

Il est intéressant de confronter l'opinion moderne, à l'ère de l'EEG, sur la nature de l'hypnose, avec celle que Bernheim s'en formait en 1890. *« Tous les auteurs, dit-il, définissent l'hypnotisme : sommeil artificiel ou provoqué. Cette définition n'embrasse pas la généralité des faits que produit l'hypnotisation. Parmi les sujets soumis à cette influence, il en est un certain nombre seulement qui ont l'air de dormir profondément et ne conservent aucun souvenir au réveil. Il en est d'autres qui ont conscience d'avoir dormi, bien qu'ayant conservé le souvenir de tout, au réveil. Une troisième catégorie ne ressentent qu'une somnolence plus ou moins douteuse. Une*

*quatrième, enfin, ne dorment pas, ou du moins, n'ont pas la conscience d'avoir dormi. »*

*Dira-t-on que les premiers, seuls, sont en état d'hypnose ? Non, répond Bernheim : je reprends le même sujet ; je ne l'endors plus ; je lui dis : Vous êtes sous mon influence ; tout ce que je vais dire va se produire ; et cependant, vous ne dormez pas. Cela posé, je reproduis chez lui les mêmes phénomènes de catalepsie, d'analgésie, d'obéissance automatique, d'hallucination, que précédemment.*

*Quand tout est fini, le sujet se rappelle tout ce qui s'est passé, même pendant qu'il avait l'apparence du sommeil inerte: il a l'idée de ne pas avoir dormi. Les phénomènes présentés étaient exactement les mêmes que tout à l'heure, sauf l'amnésie au réveil. Dira-t-on qu'il n'était pas hypnotisé? Oui, si on entend par hypnose le sommeil provoqué. Mais, le sommeil ou l'idée du sommeil n'est pas nécessaire pour qu'il y ait influence : il y a influence sans sommeil.*

*« Tant que nous ne savons pas, dit Bernheim, ce qu'est le sommeil physiologique, nous ne sommes pas autorisés à dire que le sommeil apparent de l'hypnotisé est toujours un sommeil réel. Il paraît certain que, parmi les hypnotisés, il en est qui obéissent à la suggestion du sommeil. Rien ne les distingue des dormeurs ordinaires... De même qu'on a pu, par suggestion, produire de la catalepsie, de l'anesthésie, des mouvements, des illusions, de même on a pu produire l'acte du sommeil. D'autres, dociles aux suggestions de motilité, de sensibilité, même d'hallucination, sont rebelles à celle du sommeil ; ils ne peuvent réaliser psychiquement ce phénomène. »*

Cette longue citation prouve le caractère actuel de la conception de Bernheim sur l'hypnose, qui n'est pas périmée en 1962. Quel est donc, pour Bernheim, le fait essentiel ? C'est, dit-il, la mise en activité d'une propriété normale du cerveau, la *suggestibilité*, c'est-à-dire l'aptitude à être influencé par une idée acceptée, à en chercher la réalisation, à la transformer en acte. Et Bernheim démontre que, chez beaucoup de personnes, on peut obtenir, à l'état de veille et sans aucun artifice, tous les phénomènes dits hypnotiques. Ces phénomènes ne sont pas fonction d'un état anormal spécial, créé par le sommeil hypnotique, mais fonction de la suggestibilité naturelle. L'hypnotisme n'est qu'un sommeil obtenu lui-même par suggestion.

Et Bernheim concluait : « *Il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestibilité.* »

La conception de Bernheim, qui nous frappe aujourd'hui par son modernisme, a suscité, en son temps, des controverses passionnées. Quelques années auparavant, en effet, Charcot, à la Salpêtrière, avait entrepris, lui aussi, des recherches sur l'hypnotisme.

Systématisant les phénomènes d'hypnose, Charcot décrivit trois phases successives : la phase de catalepsie, la phase de léthargie, la phase de somnambulisme provoqué. Comme le dit M. Guillaumin : « *Bernheim opposa ses conceptions à celles de la Salpêtrière. Il n'admit pas les trois phases de l'hypnotisme et fit intervenir la suggestion pour les expliquer. Tous les phénomènes constatés à la Salpêtrière, dit Bernheim, les trois phases... l'hyperexcitabilité neuromusculaire de la période de léthargie, la contracture spéciale provoquée dans la période de somnambulisme, le transfert par les aimants, n'existent pas, alors que l'on fait l'expérience dans des conditions telles que la suggestion ne soit pas en jeu. Autrement dit, les sujets ne les réalisent que lorsqu'ils savent qu'ils doivent les réaliser, soit pour avoir vu ces phénomènes réalisés par d'autres sujets, soit pour en avoir entendu parler, en un mot, parce que l'idée du phénomène s'est introduite par voie de suggestion dans leur cerveau. L'hypnotisme de la Salpêtrière est un hypnotisme de culture.* »

Bien que les conceptions de Charcot aient été défendues avec vivacité par ses élèves, Gilles de la Tourette et Babinski, la conclusion de cette « dispute » a été finalement, ainsi que le remarque M. Guillaumin, celle qu'en a donné, avec le recul du temps, le Professeur Pierre Janet : « *L'hypnotisme à trois phases de Charcot, comme Bernheim l'a très bien reconnu dès 1884, et comme il a été le premier à l'oser dire, n'a jamais été qu'un hypnotisme de culture ; c'est lui qui a gagné la bataille.* »

Bernheim devait gagner une deuxième bataille contre Charcot, sur le terrain de l'hystérie. Mais, ce n'est pas notre sujet aujourd'hui, de retracer cette lutte homérique où s'affrontèrent, à la fin du siècle dernier, ces grands protagonistes.

Par contre, il nous faut dire les buts que poursuivait Bernheim en provoquant, chez ses malades, l'hypnose, en réalisant, chez eux, des états de suggestion.

Ses buts étaient thérapeutiques. *« Etant donné, disait-il, que l'idée tend à devenir acte, que le cerveau, actionné par l'idée, actionne à son tour les nerfs qui doivent réaliser cette idée, étant démontré que l'idée peut ainsi devenir sensation, mouvement, image, il est naturel d'appliquer cette puissance psycho-physiologique de l'organisme à créer des actes utiles à la guérison. »*

*« Hypnotisme, suggestion, psychothérapie »*, tel est le titre du principal ouvrage de Bernheim. Psychothérapie en est le dernier terme. A côté de son œuvre critique sur l'hypnotisme et l'hystérie Bernheim, en effet, revendiquait à bon droit le mérite d'avoir, le premier, en France et même dans le monde, introduit dans le domaine scientifique médical, la psychothérapie par suggestion ou persuasion.

De cette psychothérapie scientifique, Bernheim a tout d'abord, établi les bases anatomo-physiologiques.

*« Les sécrétions, les excrétions, la nutrition, la respiration, la circulation sont sous la domination directe du centre encéphalique. Le cerveau intervient partout. Les troubles psychiques retentissent sur les fonctions digestives... La nutrition, actionnée par les nerfs trophiques vaso-moteurs, sécréteurs... est subordonnée à l'état psychique. L'hématopoïèse est en rapport avec l'intégrité fonctionnelle et organique du cerveau. Il existe des centres nerveux thermogènes, régulateurs de la température. Est-il besoin d'insister sur le rôle prépondérant que joue l'organe psychique sur la circulation et la respiration ?... Les sécrétions urinaire, salivaire, sudorale, intestinale... ne sont-elles pas modifiées à chaque instant par le dynamisme cérébral ?*

*C'en est assez, poursuit Bernheim, pour rappeler l'action considérable du moral sur le physique, de l'esprit sur le corps, de la fonction psychique du cerveau sur toutes les fonctions organiques.*

*C'est cette action que le médecin doit utiliser pour obtenir des actes utiles à la guérison. Faire intervenir l'esprit pour guérir le corps, tel est*

*le but de la psychothérapeutique... C'est un grand levier que l'esprit humain, et le médecin guérisseur doit utiliser ce levier. »*

La médecine psychosomatique actuelle ne saurait mieux s'exprimer.

Nous avons vu, qu'au début de ses recherches, Bernheim utilisait le procédé de Liébeault, et pratiquait la suggestion au cours du sommeil provoqué par hypnose. Rapidement, il en vit les inconvénients et les dangers psychologiques et moraux : l'expérience lui apprit que, dans la grande majorité des cas, le sommeil n'était pas nécessaire à la réalisation des suggestions thérapeutiques. Dès lors, à la grande déception des nombreux médecins, psychologues, magistrats et juristes même qui, de France et de l'étranger, venaient en foule à Nancy, pour assister à des expériences d'hypnose, Bernheim employa presque toujours la suggestion à l'état de veille, la psychothérapie par persuasion verbale. Quand il n'était pas sûr de son terrain, quand il craignait, dit-il, les influences contre-suggestives, il cachait la suggestion dans une pratique inoffensive, dans l'électricité, dans un médicament. On ne lira pas sans amusement et sans intérêt, le récit de Bernheim sur son expérimentation du sulfonal comme hypnotique. *« Je choisis deux malades atteints d'insomnie. Avant d'administrer le nouveau médicament, je songeai, pour ne pas être induit en illusion par l'élément suggestion, à prescrire, sous la fausse étiquette de sulfonal, de l'eau simple, à laquelle j'ajoutai quelques gouttes de menthe. J'affirmai que, vingt minutes après l'administration du nouveau médicament, les malades seraient pris de sommeil irrésistible. C'est ce qui arriva, en effet : les deux malades dormirent comme ils ne l'avaient pas fait depuis plusieurs semaines. Bernheim ajoute : « Qu'on ne me fasse pas dire que le sulfonal n'a qu'une vertu suggestive. Non, il a une vertu hypnotique réelle, comme le chloral, en dehors de toute suggestion. »* Appréciation critique nuancée de la valeur et des limites d'une expérience, avant la lettre, de l'effet-placebo, cette conclusion judicieuse est à méditer par les pharmacologues modernes qui emploient la méthode de ces succédanés inertes.

Quelle a été la destinée de l'œuvre scientifique de Bernheim ? Quelle influence a-t-elle exercée ? Parmi les multiples courants de la pensée médicale contemporaine, quelle est sa postérité ? Telles sont les questions que nous voudrions envisager brièvement en manière de conclusion.

Dans son remarquable livre, sur la vie et l'œuvre de Charcot, M. Guillaud dit : *« Il y eut, pour celui-ci, après sa mort, une phase d'oubli et même d'ingratitude. On a oublié que Charcot avait écrit son œuvre il y a plus d'un siècle. »* Le même sort est advenu à son rival nancéien. En vérité, le nom de Bernheim n'est pas oublié. Comme celui de Charcot, il est toujours invoqué et partout cité. Mais son œuvre est en fait, méconnue, mal interprétée, souvent déformée. En s'appuyant sur le propre témoignage de Freud, c'est aux recherches de Bernheim que l'on fait remonter habituellement l'origine de la psychanalyse. C'est ce que dit, en particulier, Alexander dans son livre classique sur la médecine psychosomatique.

Voici ce que disait Freud lui-même :

*« Je partis pour Nancy où je passai plusieurs semaines. Je fus témoin des étonnantes expériences de Bernheim sur ses malades d'hôpital, et c'est là que je reçus les plus fortes impressions relatives à la possibilité de puissants processus psychiques demeurés cependant cachés à la conscience des hommes. »*

Mais, si ce peut être un titre de gloire pour Bernheim d'avoir profondément impressionné l'esprit de Freud, il faut bien dire que l'œuvre de ces deux penseurs n'a en réalité, guère de points communs.

Pour Freud, l'organisme psychique comprend trois domaines : l'inconscient, le moi et le sur-moi. L'inconscient, correspond à l'organisation psychique la plus primitive, est le réservoir des pulsions instinctives. Le moi délimite le domaine de la pensée consciente. Quant au sur-moi, il est préposé à l'inhibition des tendances affectives et à la censure morale.

Rien de ce « schéma de Freud » n'apparaît dans l'œuvre de Bernheim, qui ne prélude nullement à celle du fondateur de la psychanalyse. Si la psychologie, subtile et fine de Bernheim, pourrait être dite « racinienne », elle n'était, certes, en aucune façon, freudienne.

On trouverait, bien plutôt, une parenté de pensée entre Bernheim et Pavlov, et une prescience de l'œuvre pavlovienne dans celle de

l'école neuropsychiatrique de Nancy. C'est ainsi que la théorie de l'école de Pavlov sur l'hypnose, considérée comme un sommeil partiel, a été pressentie par Bernheim. L'hypnose, d'après Pavlov, est un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, un sommeil partiel, une inhibition partielle, tant au point de vue topographique, qu'au point de vue intensité. Il reste au cortex des « points vigiles » qui permettent, chez l'homme, le « rapport » entre l'hypnotisé et l'hypnotiseur.

Or, déjà à la fin du siècle dernier, Bernheim rapportait plusieurs expériences faites au cours du sommeil normal ou du sommeil hypnotique, qui préfigurent l'expérience célèbre du chien endormi, qui ne se réveille pour prendre de la nourriture qu'au son de la trompette auquel il est conditionné. De même, le principe des liaisons temporaires, qui est à la base de la formation des réflexes conditionnels pavloviens, est fort bien exprimé par Bernheim.

Mais, ceci peut ne représenter que des correspondances curieuses de pensée, comme on en peut trouver aussi entre la pensée de Bernheim et celle, un peu postérieure, de Bergson.

En fait, le vrai titre de gloire de Bernheim est, ou devrait être, d'avoir été le véritable fondateur, le *Père de la médecine psychosomatique*, domaine tout à fait différent de celui de la psychanalyse, et que l'on confond, à tort, avec celle-ci.

Or, ce rôle initiateur et magistral de Bernheim, comme psychothérapeute et psychosomaticien est totalement méconnu. Il suffit de lire « *la Médecine psychosomatique* » d'Alexander, ou le livre tout récent, et, par ailleurs remarquable, de Mucchielli, sur la philosophie de la médecine psychosomatique, pour être assuré que ces auteurs, tout en citant Bernheim, n'ont de son œuvre qu'une connaissance de seconde main.

On croit bien à tort, en effet, que la thérapeutique de Bernheim se limitait au traitement, par le sommeil hypnotique, de malades hystériques. Bien au contraire, connaissant la suggestibilité des hystériques et la facilité avec laquelle l'exploration médicale les suggestionne, Bernheim se gardait de toute mise en scène ; il évitait même d'examiner les malades hystériques, et ne les suggestionnait que de façon indirecte.

Par contre, convaincu de « *l'action considérable de la fonction psychique du cerveau sur toutes les fonctions de l'organisme* », il déployait toutes les ressources de sa psychothérapie, par suggestion à l'état de veille ou sous sommeil provoqué, pour guérir des sujets atteints d'affections viscérales organiques. Le recueil de ses observations est fort instructif à ce sujet : y figurent des cas de guérison d'ulcère de l'estomac, de vomissements incoercibles de la grossesse, d'entéocolites, etc... toutes affections que nous qualifions, aujourd'hui, de maladies psychosomatiques.

De même, Bernheim avait-il déjà employé l'analgésie suggérée pour remplacer, chez certains sujets, l'anesthésie chloroformique dans les interventions chirurgicales. Toutefois, plus prudent que certains de nos contemporains, il avait vu, d'emblée, les limites assez étroites de la méthode. « *L'analgésie suggestive, dit-il, n'est pas appelée, même chez les bons somnambules, à détrôner l'anesthésie chloroformique. Le sujet qu'on hypnotise avec l'idée qu'il va subir une opération, ne se laisse pas toujours aller à neutraliser sa douleur...* »

Bien loin d'être un thérapeute dénué d'esprit critique, utilisateur de méthodes aberrantes et peu orthodoxes, il apparaît donc, bien au contraire, que l'apport scientifique durable de Bernheim est une œuvre essentiellement critique.

Le premier, en effet, il porta la hache dans le dogme de l'hystérie : le premier, il dégagea la thérapeutique suggestive du maquis charlatanesque de l'ancien hypnotisme, et donna des bases scientifiques à la psychothérapie.

A l'heure où la médecine psychosomatique prend tout son essor, l'œuvre initiatrice de Bernheim n'a, certes, rien perdu de son intérêt, de sa vie, de sa fécondité.



*Bernheim*

## Naissance de l'École de Nancy : Liébeault et Bernheim

Professeur Dominique BARRUCAND<sup>19</sup>



Un siècle a passé, et un siècle aura été nécessaire pour que s'apaisent progressivement les remous de la querelle et les *a priori* doctrinaux. Partisans de Charcot et de Bernheim, Parisiens et Nancéiens commencent seulement à se mettre d'accord, une fois de plus sous des influences étrangères, sur l'importance historique de l'École de Nancy ; le fondateur, Liébeault, et surtout le Chef de l'École, Bernheim, peuvent être mis enfin aujourd'hui, après un trop long oubli, à leur juste place, qui reconnaît leur influence, majeure, aussi bien sur l'œuvre initiale de Freud que sur le développement ultérieur du mouvement psychosomatique et des psychothérapies non psychanalytiques.

### ***Les sources de l'École de Nancy***

L'École de Nancy est la suite logique de tout un « courant psychologiste », particulièrement actif depuis le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, et qui, dans tout ce qui touche à l'hypnotisme, a toujours mis en avant le mot et la psychogenèse, en opposition au

---

<sup>19</sup> D. Barrucand fut professeur de médecine (orientée vers l'alcoologie) à la Faculté de médecine de Nancy – texte publié dans *Psychologie Médicale* (1987). On peut signaler que le professeur Barrucand qui était aussi psychiatre a présenté en 1985 une communication remarquable au troisième colloque de la *Société Internationale d'Histoire de la Psychiatrie et de la Psychanalyse*, intitulée *Freud et l'École de Nancy*.

« courant pré-scientifique » qui, lui, a toujours privilégié l'acte et l'aspect organique et objectif des phénomènes.

Si 1819 est notre premier point de repère, certes arbitraire, c'est qu'il correspond à la première étude sérieuse des phénomènes hypnotiques, vus sous un angle psychologique. Il s'agit de la parution d'un livre qui a pour auteur l'Abbé de Faria, et qui s'intitule « *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme* ». C'est ce livre, qui passe alors totalement inaperçu, qui nous paraît tracer la franche démarcation de l'hypnose d'avec le magnétisme, ce qui sera à nouveau l'un des buts principaux de l'École de Nancy. De Faria rejette d'emblée certains dogmes, ainsi la notion de fluide et celle du pouvoir privilégié de l'hypnotiseur ; celui-ci n'a en fait qu'un rôle occasionnel chez des sujets prédisposés, surtout des femmes très impressionnables. La technique, plus encore que la théorie, annonce l'hypnose moderne. Après avoir choisi les sujets (d'après leur impressionnabilité), de Faria leur enjoint de fermer les yeux, de concentrer leur attention et de penser au sommeil. Après un moment, lorsqu'ils attendent le commandement, de Faria leur dit : « *Dormez* » et les individus sensibles (un sur cinq environ) entrent dans le « sommeil lucide » jusqu'à ce que de Faria termine la séance par ces simples mots « *Réveillez-vous* ». Les résultats sont ceux mêmes, à peu de chose près, que l'on décrit aujourd'hui : les signes somatiques spontanés sont minimes, dépendant de l'attente du sujet ; en revanche, des sensations extrêmement diverses peuvent être obtenues, par suggestion, et avoir reconnu ce rôle de la suggestion est d'autant plus remarquable, pour de Faria, que ses contemporains se moquent de lui lorsqu'il prétend déclencher des sensations, ou des mouvements, ou des paralysies, ou des hallucinations sensorielles, sans l'intervention d'un fluide magnétique. Bref, on trouve dans son œuvre la préfiguration des travaux de l'École de Nancy, à cette différence près que de Faria, ce qui est banal pour l'époque, mais ce qui surprend dans une œuvre d'une telle solidité, admet la lucidité du somnambule. Cette faiblesse sera encore partagée (bien que de façon plus restrictive) par Durand de Gros, dont les conceptions, passionnantes, vont annoncer à la fois Liébeault et les recherches réflexologiques et psychosomatiques.

C'est en 1860 que paraît à Paris le « *Cours théorique et pratique de Braidisme ou Hypnotisme nerveux* » de Durand de Gros. L'auteur décrit en deux étapes la psychogenèse de l'état hypnotique. Dans le premier stade, obtenu par exemple par la fixation du regard, la force nerveuse, n'étant plus accaparée par les sensations, « charge » progressivement le cerveau, et permet d'arriver au deuxième stade, où peut agir l'idée qui a été suggérée, grâce à une hyperexcitation locale (hypothèse proche de la loi réflexologique des dominantes). L'importance accordée à la mémoire est très grande et la suggestion mémorative peut remplacer, dans l'hypnose, le stimulus sensible normalement en jeu ; ceci préfigure étroitement la théorie du conditionnement, et notamment le rôle attribué au second système de signalisation. L'auteur écrit par exemple « *il suffit de réveiller le souvenir de l'impression mentale... Ainsi, pour déterminer le vomissement, suffirait-il de susciter le souvenir de nausées que l'action de l'émétique sur l'estomac avait provoquées jadis* ». La technique et les résultats sont proches de ceux de l'Abbé de Faria et de ceux de l'École de Nancy. L'hypnotisme est vu à la fois comme méthode thérapeutique et comme moyen de compréhension psychologique. Il est « un moyen d'approche de la psychosomatologie..., il nous fournit la base d'une orthopédie intellectuelle et morale..., et il crée de toute pièce une science nouvelle, la psychologie expérimentale ».

On en arrive alors aux sources proprement locales de l'École de Nancy. Avant d'étudier Liébeault, fondateur de cette École, disons un mot de Émile Poincaré qui, père de l'illustre mathématicien est, en 1864, professeur adjoint de physiologie à l'École de Médecine de Nancy, où il occupera bientôt une chaire d'Hygiène. Ses nombreux écrits et sa vaste culture lui valent à cette époque d'être admis à l'Académie de Stanislas. Son discours de réception, qui juge le magnétisme animal, s'il apporte peu d'hypothèses, est une remarquable leçon de bon sens et de démystification.

### ***Le fondateur : Liébeault (1823-1904)***

La théorie allait être ébauchée par Liébeault. Celui-ci, né à Favières (en Meurthe-et-Moselle) le 16 septembre 1823, a suivi de solides études médicales à la Faculté de Strasbourg, où il a été interne des Hôpitaux. Dès cette époque, alors qu'il est interne du Professeur Gross, il est intéressé par les phénomènes hypnotiques, mais ses Maîtres le

détournent de ce domaine suspect. Une fois ses études terminées, en 1850, il s'installe à Pont-Saint-Vincent, et là, pendant quinze ans, il pratiquera, de façon intense, une médecine tout-à-fait classique, jusqu'à ce qu'il jouisse d'une indépendance financière lui permettant de venir s'installer à Nancy, où il ouvre son cabinet, au numéro 4 de l'ancien chemin de Bellevue<sup>20</sup> ; il y soigne gratuitement les malades qui consentent à se laisser traiter par l'hypnotisme, ce qui, malgré ses essais de contact avec ses confrères, entraîne une hostilité assez générale du corps médical.



*Le docteur Liébeault debout (à gauche) parmi ses patients en 1873  
(Conservatoire Régional de l'Image)*

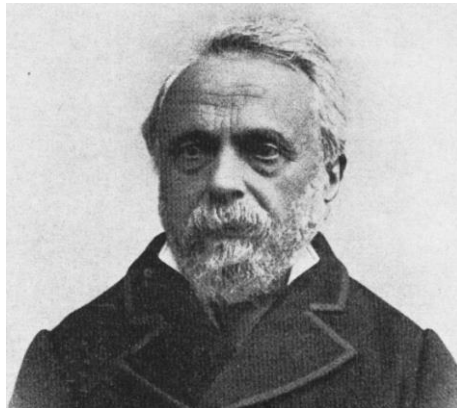
C'est en 1866 que paraît son livre fondamental, *Du sommeil et des états analogues considérés surtout du point de vue de l'action du moral sur le physique*. Ce livre passe inaperçu. Après l'interruption de la guerre de 1870, durant laquelle il soigne les prisonniers allemands dans le grand séminaire de Nancy transformé en hôpital, il rouvre sa

<sup>20</sup> Chemin renommé en 1904 rue du Docteur Liébeault (l'orthographe Liébeault a été simplifiée) : de la rue de l'abbé Grégoire à la rue de Nabécor (Faubourg Saint-Pierre, actuellement Avenue de Strasbourg).

clinique et fait paraître, en 1873, son deuxième livre, *Ébauche de psychologie*, qui n'est pas plus remarqué que le premier. Entre temps, les malades affluent, les guérisons se multiplient, mais ce n'est qu'en 1882 que ses activités seront objectivement décrites, à la *Société de Médecine de Nancy* (par Dumont), et que Bernheim, curieux et sceptique, viendra voir à l'œuvre ce médecin, qui pratique essentiellement un hypnotisme de groupe.

Comme le décrit Michel : « *Au milieu de tout ce monde, le Maître, avec son grand front chauve, ses cheveux et sa barbe grisonnants, son allure vive et sa parole claire, évoluait, plein d'aisance, s'approchait de chacun, l'interrogeait avec un sourire fin et une bonhomie charmante* ».

Du point de vue technique, Liébeault revient à la méthode de l'Abbé de Faria, et hypnotise par suggestion verbale très simple, sans aucune mise en scène.



*Liébeault*

Du point de vue théorique, il étudie d'abord, en philosophe, le sommeil et les états analogues, qu'il appelle les états passifs de l'existence ; sommeil artificiel et sommeil physiologique sont de même nature, requièrent les mêmes conditions (consentement au sommeil et isolement sensoriel), et ont surtout en commun la concentration cérébrale de l'attention : dans le sommeil physiologique, comme dans le sommeil provoqué profond (ou somnambulisme) « *il ne reste plus guère d'attention libre vers les sens, elle s'est immobilisée en grande*

*partie au cerveau* » ; de même s'éveiller sera renaître à l'intérêt extérieur ; comme par ailleurs l'attention, durant le sommeil hypnotique, n'est pas soumise ni à l'autocritique, ni à l'initiative, on conçoit l'importance que prennent les phénomènes d'imitation, d'autant plus que le sujet est étroitement lié à son médecin hypnotiseur « *Le sujet endormi garde dans son esprit l'idée de celui qui l'endort et met son attention accumulée et ses sens au service de cette idée* ». Ce rapport de dépendance, maintenu entre hypnotisé et hypnotiseur, permet ainsi à celui-ci de mobiliser l'attention de son sujet par la suggestion.

Bref Liébeault établit le rôle, dans les phénomènes du sommeil, de la concentration, de l'attention sélective et de l'inhibition sensorielle, il apporte des preuves de l'influence du moral sur le physique dans la genèse et dans la cure des affections tant psychiques que somatiques et, surtout, psychosomatiques ; il réalise une psychothérapie par suggestion au cours de l'hypnose ; enfin il attire l'attention sur le rôle curateur du sommeil, par lui-même. Liébeault apportait ainsi des faits nouveaux et des idées originales, et on ne peut refuser son admiration à ce Fondateur de l'École de Nancy, qui, toujours, sut garder son humilité, et qui prédit, à la fin de son livre : « *Un jour viendra, quand chacun aura apporté son lot à la thérapeutique morale, où il sera possible de déterminer ce qu'est la médication suggestive, quel est son domaine, quelles sont ses bornes* ». Cette perspective allait être reprise et remarquablement développée par Bernheim.

### ***Le chef d'école : Bernheim***

Bernheim, né à Mulhouse en 1840, a donc 17 ans de moins que Liébeault, 15 ans de moins que Charcot, et 16 ans de plus que Freud. Il passe son enfance et son adolescence à Mulhouse puis, à partir de 1860, gravit tous les échelons des études médicales à Strasbourg. Interne en 1862, il soutient sa thèse en 1867 (sur la myocardie aiguë) et réussit l'agrégation dès 1868, après deux années passées à Paris, notamment auprès de Grisolle, Trousseau, Cornil et Ranvier, et avant six mois à Berlin, auprès de Traube et Virchow. Vient la guerre. Il assiste de son ambulance à la capitulation de Strasbourg, et, par la Suisse, rejoint l'armée française. Par la suite, en 1872, le décret de transfert de la Faculté conduit Bernheim à Nancy, où il est nommé agrégé dans la Clinique Médicale de Hirtz ; mais celui-ci étant mis, sur

sa demande, en disponibilité dès l'année suivante, Bernheim, à 33 ans, se trouve à la tête d'une Clinique Médicale dont il est nommé titulaire en 1878, et qu'il n'abandonnera qu'à l'heure de la retraite, 32 ans plus tard, en 1910. Il se retire alors à Paris, où il meurt en 1919.

En 1883, Bernheim a atteint la pleine maîtrise. Homme petit, bienveillant mais ironique, clinicien de grande expérience, doué d'un esprit critique aiguisé et d'une vaste culture générale, il travaille presque seul, examine lui-même tous ses malades, s'attachant avant tout à une stricte rigueur scientifique, qu'il pousse jusqu'à la vérification autopsique systématique de tous les patients décédés dans son service. Bien moins que ses contradicteurs, et aussi que la plupart de ses élèves, il n'a de disposition d'esprit à être dupé, ni par les fantaisies de son imagination, ni par les comédies de malades simulatrices, ni par la complaisance excessive d'élèves trop flatteurs.

Dès 1884, avec la parution de son livre, *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, la théorie est autonome, originale et cohérente. Il balaie rapidement du champ de l'hypnotisme tout phénomène supra-physiologique, et il insiste sur le fait que la grande majorité des sujets bien portants et consentants peuvent être hypnotisés. Hypnotisable, quoi qu'en dise la Salpêtrière, ne signifie pas hystérique. L'hystérie n'est pas la maladie neurologique décrite par la Salpêtrière. C'est un syndrome réactionnel, qui est toujours d'origine émotive, qui ne correspond pas à des lésions anatomopathologiques décelables, et dont le traitement ne peut donc être que psychologique, par exemple par la suggestion hypnotique.

La technique, après un entretien préalable, est très simple :

*« Je lui dis : regardez-moi bien, et ne songez qu'à dormir. Vous allez sentir une lourdeur dans les paupières, une fatigue dans vos yeux, vos yeux clignent, ils vont se mouiller... vos paupières se ferment, vous ne pouvez plus les ouvrir. Vous éprouvez une lourdeur dans les bras, dans les jambes, vous ne sentez plus rien ; vos mains restent immobiles ; vous ne voyez plus rien, le sommeil vient ; et j'ajoute d'un ton un peu impérieux : dormez ».*

L'état hypnotique, ainsi obtenu, comporte divers degrés : somnolence, impossibilité d'ouvrir les yeux, possibilité de catalepsie, puis de

contractures provoquées, puis d'obéissance automatique ; ensuite, seulement, survient l'amnésie au réveil, puis l'hallucinabilité hypnotique et enfin l'hallucinabilité post-hypnotique. Bref, le seul critère est la profondeur de la suggestibilité, et les prétendus signes spécifiques somatiques n'existent pas ; « *une seule fois, écrit Bernheim, j'ai vu un sujet qui réalisait à la perfection les trois périodes, léthargique, cataleptique, somnambulique. C'était une jeune fille qui avait passé trois ans à la Salpêtrière... C'était bien une névrose hypnotique suggestive* ». Bernheim distingue les suggestions hypnotiques (qui sont pourtant limitées par le sens moral), les suggestions rétroactives (à la source de faux souvenirs, ou même de l'amnésie d'un fait antérieur) et les suggestions à l'état de veille. A l'origine des suggestions post-hypnotiques, il y a « l'idéodynamisme », ainsi que la possibilité des « souvenirs latents », c'est-à-dire emmagasinés à un moment où l'étage supérieur du cerveau ne contrôlait plus les centres automatiques de l'étage inférieur ; or ces suggestions post-hypnotiques sont essentielles pour ce que Bernheim nomme en 1884 « *la psychothérapie hypnotique* ».

A partir de 1886, Bernheim ne fait qu'approfondir sa doctrine, toujours centrée sur la suggestion. Celle-ci, « *l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui* », deviendra efficace grâce à l'idéodynamisme et au contrôle supérieur (celui-ci freinant celui-là), et ainsi l'idée peut devenir sensation (par exemple l'idée « puce » et le prurit), image, sensation viscérale (purgation par placebo), mouvement (cas des tables tournantes), etc. Mais Bernheim, en même temps, va s'isoler, en prenant du recul par rapport à l'hypnotisme : tout d'abord, il renie l'identité du sommeil hypnotique et du sommeil réel, ce que ne peut admettre Liébeault ; d'autre part, il insiste sur les suggestions à l'état de veille, jusqu'à proclamer « *il n'y a pas d'hypnotisme* », dans la mesure où « *les phénomènes dits hypnotiques existent sans sommeil, c'est-à-dire sans hypnose, si l'on entend par ce mot sommeil provoqué* » ; en fait, Bernheim s'oriente vers la psychothérapie, et il écrit en 1903 : « *aujourd'hui, quand je fais la suggestion verbale dans un but thérapeutique, je m'inquiète peu de savoir si le sujet dort ou ne dort pas* » ; en effet, la psychothérapie est un vaste champ, encore à défricher, mais dont l'hypnose n'est qu'une parcelle minime, à laquelle Bernheim, à partir de 1889, préfère son « *entraînement suggestif actif* », ou « *dynamogénie psychique* », qui

est une psychothérapie rationnelle, avec participation compréhensive et active du médecin.

### **Les influences**

On peut distinguer ici trois directions : l'hypnose, la psychanalyse, et la psychothérapie non psychanalytique.

#### A. L'hypnose

Le premier intérêt de l'œuvre de Bernheim dans le champ de l'hypnose est critique : avec Liébeault, il a dégagé la thérapeutique suggestive du maquis charlatanesque et de l'ancien magnétisme animal ; il s'est attaqué ensuite aux deux dogmes de la Salpêtrière, celui de l'hystérie (et de ses quatre phases, avec leurs critères organiques) et celui des deux hypnotismes, le petit (celui de Nancy), et le grand hypnotisme, seul scientifique, sans valeur thérapeutique. C'est celui de Charcot, qui comportait trois phases spécifiques. Bernheim a su aussi, alors, se défendre de l'enthousiasme de certains Nancéiens, tels Liégeois ou Focachon. Citons à ce propos, à titre d'exemple, deux lettres qu'il a écrites à Forel (et que nous tenons à l'amabilité de Monsieur Blum, d'Angers). Le 28 octobre 87, il écrit : *« J'ai vu aujourd'hui Monsieur Focachon, pharmacien à Vézelize, qui m'a affirmé avoir réussi chez un sujet l'expérience des actions médicamenteuses. Un flacon contenant de l'alcool détermina en douze minutes une ivresse complète, l'ipéca le fit vomir, la coloquinte produisit des coliques avec diarrhée. Il m'assure n'avoir fait aucune suggestion, ni par geste ni par parole. Je me promets d'aller voir son sujet ; M. Focachon est sérieux et me paraît bon expérimentateur. Je ne nie rien, mais je ne crois rien sans avoir vu. Si ces phénomènes sont réels, ils sont en tout cas de tout autre nature que ceux que nous étudions ».*

Le 22 novembre 1887, nous avons la suite de l'histoire : *« Voilà Brouardel qui professe encore (Gazette des Hôpitaux) qu'il ne partage pas les opinions de l'École de Nancy, qu'on ne peut endormir que les hystériques, qu'on reconnaît l'absence de simulation à l'existence des trois phases, à l'hyperexcitabilité musculaire, etc., que le viol n'est possible dans l'état hypnotique que pendant la période de léthargie. Si la question de suggestion se pose devant les tribunaux, le*

*médecin devra d'abord reconnaître que le sujet est hystérique, car les hystériques seuls sont hypnotisables : grâce à la Salpêtrière, certains signes peuvent faire reconnaître l'hystérie ; tels sont l'anesthésie de l'arrière-gorge, qui ne peut être simulée, telle encore l'absence de saignements quand on les pique avec une épingle ! Voilà ce qu'écrivent les Maîtres de la Science parisienne, et les moutons de Panurge de s'incliner !*

*J'ai vérifié l'expérience des petits flacons sur un sujet sur lequel M. Focachon, Pharmacien, disait avoir réussi ; j'ai expérimenté avec des flacons dont je n'ai connu le contenu qu'après toutes les expériences terminées. Or j'ai constaté que la pilocarpine avait déterminé de l'ivresse ; l'eau de laurier-cerise, de l'anesthésie avec douleurs articulaires du bras droit ; l'émétique, de l'oppression ; l'ipéca, une fatigue simple à la nuque ; l'alcool des crampes d'estomac (sans ivresse) ; la strychnine absolument rien. Bref, l'imagination du sujet est tout ; les flacons ne sont rien, à moins que comme celui de Luys, le sujet ne sache ce qu'il y a dedans. C'est vraiment singulier de voir comment les hommes les plus intelligents expérimentent avec légèreté et s'en font accroire ».*

La querelle, extrêmement vive de 1884 à 1889, a vu à peu près à cette époque se dessiner la victoire de l'École de Nancy, qui comporte alors, outre les Nancéiens (Liébeault, Bernheim, Beaunis et Liégeois), des représentants de toute l'Europe : l'Allemagne (A. Moll et Schrenck-Notzing), l'Autriche (Kraft-Ebing), la Russie (Bechterev), l'Angleterre (Milne Bramwell), les États-Unis (Morton Prince), la Suède (O. Wetterstrand), la Hollande (Van Eeden), la Suisse (A. Forel). C'est à ce moment aussi que Freud (que Van Eeden assimile à l'École de Nancy) vient séjourner dans cette ville, alors qu'il était déjà influencé, depuis quelques années, par l'œuvre de Bernheim.

### B. La psychanalyse

Il peut paraître paradoxal de soutenir que Bernheim, si classique, si rationnel, si éloigné de tout ce qui deviendra, après 1898, la théorie psychanalytique, a joué un rôle important dans le développement de la pensée de Freud entre 1885 et 1898 ; ce rôle a pourtant été essentiel durant cette époque où Freud évolue de la neuropathologie

à la méthode des associations libres, en passant par l'hypnose, puis la méthode cathartique.

Fin 1887, Freud commence à utiliser l'hypnose dans sa clientèle, en même temps qu'il commence à traduire le premier livre de Bernheim ; cette traduction paraît l'année suivante. En 1889, il écrit, dans une analyse très élogieuse du livre de Forel, et parlant de la suggestion : « *Si les travaux de Liébeault et de ses élèves n'avaient rien produit de plus que la connaissance de ce phénomène quotidien, mais remarquable, et l'enrichissement de la psychologie par une nouvelle méthode expérimentale, alors, même mis à part toute application pratique, ces travaux seraient assurés d'une place de premier plan parmi les découvertes scientifiques de notre siècle* ». Forel donne d'ailleurs à Freud un mot d'introduction pour Bernheim, qu'il vient voir, en juillet 89. Le 30 juillet, avant de partir au Congrès à Paris avec Liébeault et Freud, Bernheim écrira d'ailleurs à Forel : « *Le Docteur Freud est actuellement à Nancy, il ira au Congrès ; c'est un charmant garçon* ».

Le « charmant garçon » aura finalement surtout emprunté à Bernheim, ou partagé avec lui, entre autres thèmes, la théorie d'équilibre dynamique des forces entre conscient et inconscient (les deux étages du cerveau, pour Bernheim), les souvenirs latents, leur résurgence possible et le résultat thérapeutique qui s'ensuit, les résistances (l'autosuggestion inconsciente de Bernheim), le transfert (le rapport de dépendance), bref tout le germe de la méthode cathartique et même de la première topique.

Pourtant l'évolution des deux pensées est finalement très divergente, Bernheim pouvant être considéré avant tout comme un précurseur des psychothérapies (non analytiques) et de la conception psychosomatique.

### C. Psychothérapie non psychanalytique et psychosomatique

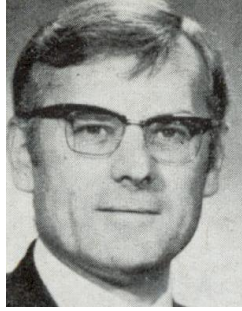
C'est dans son deuxième ouvrage *De la suggestion et de ses applications à la Thérapeutique*, 1886, et dans le troisième *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie. Études nouvelles*, qui paraît en 1891, que Bernheim adopte définitivement ce terme de psychothérapie, qui va connaître une immense fortune et qui, dit-il, a

déjà été utilisé par Hack Tuke. Bernheim soutient alors, ce qui lui fait perdre bien des alliés, même Nancéiens, que c'est la psychothérapie qui importe, et non le sommeil, tout du moins dans une visée thérapeutique. A la limite, il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion, qui peut être verbale (à l'état de veille ou de sommeil), rationnelle ou émotive, ou incarnée dans des pratiques matérielles, et le plus souvent visant à une dynamogénie psychique. Bernheim ne cesse par ailleurs d'insister sur « *l'action considérable du moral sur le physique, de l'esprit sur le corps, de la fonction psychique du cerveau sur toutes les fonctions organiques* », se montrant par là un indiscutable précurseur de la pensée psychosomatique. Le recueil de ses observations est d'ailleurs instructif à ce sujet, et on y voit, outre de nombreuses observations de névroses, des cas de guérison d'ulcères de l'estomac, de vomissements incoercibles de la grossesse, d'entérocolites, etc., bref d'affections où transparait la psychosomatogénèse.

On a tort de retenir surtout de Bernheim le brillant polémiste qui sut tenir tête à Charcot. Mieux vaut garder à l'esprit ses interprétations psychogénétiques de l'hystérie et de l'hypnotisme, ainsi que sa théorie de l'idéodynamisme, qui, par le biais des suggestions à l'état de veille, met, l'hypnose une fois abandonnée, sur la voie des diverses psychothérapies à visée rationnelle ou même pédagogique.

## Bernheim et l'École neuropsychiatrique de Nancy

Professeur Michel LAXENAIRE<sup>21</sup>



Depuis plus d'un siècle, le nom de Bernheim reste un des plus connus à Nancy dans le domaine médical. Lorsque dans un congrès de psychiatrie à l'étranger, un collègue pointe sur votre badge le nom de notre ville, il y a beaucoup de chances pour qu'il y associe immédiatement deux noms : place Stanislas et Bernheim.

Bernheim est donc une gloire locale qui s'est internationalisée. Sa renommée se situe à la fin du siècle dernier puisqu'on a coutume de faire débiter l'École de Nancy à l'année 1884, année de parution de son premier livre intitulé : « *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* ». Ce livre, qui a fait connaître ses recherches, devait entraîner des polémiques d'abord, la gloire ensuite, qui s'est prolongée jusqu'à la fin du siècle, pour s'évanouir à peu près au moment de la retraite du grand homme en 1891. Entre temps, celui-ci avait créé une École, connue depuis comme l'École de Nancy, célèbre par son opposition à l'École de la Salpêtrière conduite par Charcot.

Qui était donc Bernheim ? Quel fut son combat ? Qu'a-t-il apporté de nouveau à la médecine et à la psychiatrie ? Quelle fut son influence et

---

<sup>21</sup> M. Laxenaire fut Professeur de psychiatrie à la Faculté de médecine de Nancy – texte publié dans *Le Pays Lorrain*, 1995, 99-108, reproduit avec l'accord de la *Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée Lorrain*.

comment s'est transformée son œuvre ? Telles sont quelques-unes des questions que je voudrais aborder. Mais avant de le faire, je dirai quelques mots de l'époque de Bernheim et de l'environnement dans lequel il a conçu son œuvre. Les préoccupations des contemporains expliquent souvent, en effet, l'engouement pour quelqu'un qui a su en capter les thèmes et qui a tenté de leur apporter une solution.

### ***Une fin de siècle***

Il y a cent ans, nos arrière-grands-parents étaient en train de vivre comme nous une fin de siècle, aussi inquiets apparemment du passage du XIXème au XXème siècle que nous le sommes à la perspective de l'an 2000. Ce genre de date charnière, bien que ne correspondant à rien sur le plan de l'évolution de l'humanité, parle toujours à l'imagination. L'idée qu'une époque se termine et qu'une autre va naître, suscite dans l'inconscient collectif une inquiétude née de deux sentiments : celui de la décadence d'une civilisation finissante, celui de l'angoisse d'une culture à venir. A l'époque de Bernheim, les deux mots se combinent pour faire fleurir un concept nouveau, celui de névrose étroitement lié à celui d'hystérie. Hystérie et névrose vont se retrouver dans toutes les conversations et sous la plume de tous les écrivains de l'époque. On y ajoutera souvent le terme de neurasthénie puis, après les travaux de Janet (1859-1947), celui de psychasthénie. Cette ambiance névrotique imprègne tous les domaines de la création allant de la littérature à l'architecture en passant par la peinture, la décoration et naturellement la médecine et la psychiatrie.

Le docteur Louis Crocq a rassemblé dans un petit opuscule tous les symptômes de ce qu'on a appelé : « La névrose fin de siècle ». Pour fixer les idées, je donnerai quelques exemples de ces symptômes, car ils permettent de situer le climat dans lequel travaillaient médecins et psychiatres et qui a certainement contribué à influencer leurs conceptions et à expliquer leur gloire.

« *La fin de siècle, c'est le cynisme et la jouissance de la jeunesse* », écrit Paul Bourget dans la *préface du Disciple*, son roman à succès qui a pour thème l'influence néfaste d'un maître sur son élève et qui est, en même temps, une condamnation du matérialisme philosophique alors en vogue. Ce roman peut être considéré comme illustrant, avant la

lettre, les ravages de la suggestion inconsciente sur une personnalité peu préparée à en parer les effets.

La névrose est partout à l'époque comme la dépression aujourd'hui. Maurice Rollinat, un poète alors en vogue, déclame en 1882 dans le salon de Sarah Bernhardt un poème qu'il a intitulé *Névroses*. Dans leur journal, les Goncourt démontrent avec force arguments, que le génie n'est qu'une névrose déguisée. Dans *Au bonheur des dames*, Zola décrit « *La névrose des grands bazars* », caractérisée selon lui par l'attirance morbide des jeunes femmes pour les étalages des grands magasins, attirance qui les poussent à acheter un peu n'importe quoi contre leur volonté consciente. Suggestion là encore à l'échelle commerciale.

Jules Lemaître disserte longuement sur la névrose des Rougon Macquart, famille exemplaire victime de son hérédité, dont les différents personnages courent tout au long des 20 volumes que Zola a consacrés à la société de son temps. Il y explore entre autres ce qu'il appelle la « dégénérescence de la race », ce qui ne va pas sans rappeler les travaux des psychiatres Morel et Lombroso sur « les idiots dégénérés » et « les criminels nés ». Jean Lorrain, un écrivain mondain, homosexuel et provocateur, décrit au jour le jour dans un journal à grand tirage les caractères féminins de l'époque. Il y découvre la femme angoissée, l'évanouisseuse, la cliente du docteur, et la névropathe mondaine. On lui laisse la responsabilité de sa nosologie.

Mais la névrose déborde largement la littérature et atteint même la chanson : une scie à la mode s'intitule : « J'suis névropathe » et Yvette Guilbert (qui entretiendra une correspondance avec Freud) se taille un succès avec une chanson intitulée *Névrosita : Névrosita Hystérica - Gounodina, Wagnerica* - Ce sont les nerfs qui me taquent - Madame je ne sors pas de là.

Ce ne sont là que quelques exemples entre mille de l'ambiance « fin de siècle », marquée par l'inquiétude et la tristesse devant une civilisation industrielle qui s'emballa et des valeurs morales qui reculent. « *Nous mourrons*, écrit Maurice Robidat, *d'une indigestion de fer, de fonte et de produits chimiques* ». A ceci, il faut ajouter l'amertume née de la défaite de 1870, qui a engendré un désir de revanche, s'incarnera dans

un enthousiasme éphémère pour le boulangisme et qui se terminera, comme on sait, par la grande tuerie de 1914-1918.

Relevons encore des « symptômes » tout à fait semblables à ceux qui nous accablent aujourd'hui devant les ravages de l'alcoolisme (l'absinthe rendait réellement fous ceux qui s'y adonnaient), ceux de la tuberculose, des taudis sans lumière, l'extension de la syphilis comme aujourd'hui celle du sida. La fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est le monde de Zola, de Maupassant, de Baudelaire, des mangeurs d'opium et des éthéromanes. A noter toutefois que la toxicomanie, au contraire de ce qui se passe aujourd'hui, n'atteignait qu'une très petite couche de la population, celle qui concernait les créateurs et les snobs.

Deux héros ou plutôt deux anti-héros dominent l'époque : l'un littéraire des *Esseintes* dépeint par J.K. Huysmans et son modèle dans la réalité Boni de Castellane. L'hystéro-neurasthénie triomphante explique l'engouement pour l'occultisme et l'hypnose qui, l'un et l'autre, envahissent cette fin de siècle et, de la rue et du théâtre mondain, passent à la médecine et à la recherche scientifique.

Voilà, en quelques mots, l'ambiance dans laquelle va naître puis se propager l'œuvre de Bernheim et de son École.

### ***Origines et personnalité de Bernheim***

Légère déception pour notre narcissisme local, Bernheim n'était pas lorrain. Il est né en 1840 à Mulhouse et a fait des études de médecine à la faculté de Strasbourg, où il a été nommé professeur agrégé en 1868. Deux ans plus tard, c'est la guerre de 1870 entre la France et l'Allemagne. A la suite de la défaite, l'Alsace devient allemande. Bernheim, ardent patriote, choisit la France et se replie à Nancy, où une faculté de médecine a été créée en 1872 en remplacement de celle de Strasbourg. Il y retrouvera de nombreux collègues alsaciens, dont beaucoup ont laissé des noms célèbres, comme Fruhinsholz ou Haushalter.

Nommé professeur de clinique médicale, il restera dans ce poste jusqu'à sa retraite en 1911. A noter que Bernheim n'était pas psychiatre, comme on le croit trop fréquemment. Il avait étudié l'anatomie pathologique avec les grands maîtres de l'époque, Cornil et

Ranvier à Paris et Virchow à Berlin. Ses premiers travaux portaient sur la fièvre typhoïde et il semblait destiné à une carrière d'organiste sans histoire. Il est mort en 1919, ayant eu le dernier plaisir de revoir son Alsace natale redevenue française. Détail noté par les contemporains, Bernheim avait un fort accent alsacien qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa vie, ce qui a peut-être contribué à le discréditer auprès de collègues parisiens, toujours enclins à se moquer des provinciaux.

Disons un mot de sa personnalité car, pendant sa vie et même après sa mort, il a été beaucoup calomnié. Ses détracteurs ont voulu le faire passer pour un sorcier guérisseur, plus attiré par la magie que par la vraie science. Accusations tout à fait inexactes. C'était un fin clinicien qui, d'après ce que l'on raconte, dictait lui-même les observations de ses malades. Il a laissé le souvenir d'un homme fin, subtil, bienveillant, ouvert aux nouveautés, mais gardant ironie et esprit critique. Un collègue hollandais contemporain, Van Renterghem, qui a longtemps fréquenté sa clinique à Nancy et a fortement contribué à propager ses idées en Hollande, a laissé de lui une description très vivante : *« C'était, a-t-il écrit, un homme de petite stature, aux yeux bleus, qui parlait d'une voix douce mais persuasive. Il dirigeait son service et hypnotisait ses malades d'une façon très autoritaire ».*

L'hypnose, voilà le grand mot lâché. C'est la technique hypnotique et les considérations théoriques qu'il en a tiré qui ont rendu célèbre le nom de Bernheim. Pourquoi s'est-il engoué pour cette méthode ? La réponse tient en la rencontre qu'il a faite avec Liébeault en 1879. C'est pourquoi, pour comprendre la suite de l'histoire de l'École de Nancy, il convient maintenant de faire le détour par ce médecin de campagne, considéré encore aujourd'hui comme le véritable fondateur de l'École de Nancy.

### **Auguste-Ambroise Liébeault**

Lui était lorrain de pure souche puisque né à Favières dans le Xaintois en 1823. Une ferme du village porte toujours une plaque commémorant l'événement. C'était le douzième enfant d'une famille de paysans lorrains et l'allure de la ferme montre que les Liébeault ne devaient pas rouler sur l'or. Au prix de grands efforts financiers, il fit sa médecine à Strasbourg puisque la faculté de Nancy n'existait pas à

l'époque. Dès 1848, alors qu'il venait d'être nommé interne des hôpitaux, il s'intéresse au magnétisme en tombant par hasard sur un livre décrivant la méthode.

Il s'installe ensuite comme médecin de campagne à Pont-Saint-Vincent.

C'est un bon médecin praticien, qui a tout de suite un grand succès et qui, en dix ans, acquiert une petite fortune. Il revient alors à ses amours de jeunesse et s'intéresse de plus en plus au magnétisme. Il décide de « magnétiser » ses patients pour les soigner d'à peu près toutes les affections dont ils se plaignaient, de l'ulcère gastrique à l'eczéma en passant par la bronchite et par les symptômes fonctionnels. *« Lorsque ses clients se montraient récalcitrants, écrit H. Ellenberger, il leur proposait l'alternative suivante : soit les traiter gratuitement par le magnétisme, soit les traiter par la médecine officielle au tarif habituel de ses honoraires ».*



*Auguste-Ambroise Liébeault*

On imagine facilement que le nombre des malades choisissant le magnétisme gratuit augmenta rapidement, et quatre ans plus tard, Liébeault avait une énorme clientèle qui ne lui rapportait à peu près rien. Il décide alors d'interrompre l'exercice de sa profession, se retire dans une maison qu'il avait achetée à Nancy et consacre tout son

temps à écrire un ouvrage sur sa méthode. Ce livre, paru en 1866, avait un titre compliqué, comme on les aimait à l'époque : *Du sommeil et des états analogues considérés surtout du point de vue de l'action du moral sur le physique*. De ce livre, la rumeur rapporte qu'il ne vendra que cinq exemplaires en cinq ans. A y regarder de plus près cependant, Liébeault y définit, avec un siècle d'avance, le programme de la médecine psychosomatique, à savoir les rapports d'influence entre l'âme et le corps.

Comment se présentait Liébeault physiquement ? Van Renterghem a laissé également un portrait de lui : *« C'était un homme menu, loquace et plein d'entrain, au visage ridé, au teint hâlé et à l'allure paysanne. Il recevait chaque matin de 25 à 40 malades dans un vieux hangar aux murs blanchis à la chaux et au sol pavé de grandes pierres plates. Il traitait ses malades en public, sans se soucier du bruit, et hypnotisait ses patients en leur disant tout simplement de le fixer dans les yeux et en leur répétant qu'ils avaient de plus en plus sommeil »*. Ceci fait, Liébeault les assurait que leurs symptômes avaient disparu. On a peine à croire que, par cette méthode, il parvenait à guérir arthrite, ulcères, ictères et tuberculose pulmonaire, mais il devait certainement soulager les hypocondriaques et les innombrables malades fonctionnels qui encombrèrent les consultations médicales.

Les confrères de Liébeault, étonnés par ses méthodes, le considéraient comme un charlatan parce qu'il hypnotisait ses malades, et comme un fou parce qu'il ne réclamait pas d'honoraires. Ces opinions défavorables n'empêchaient pas Liébeault de poursuivre sa pratique et ses recherches théoriques. Il pensait obtenir un sommeil de même nature que le sommeil physiologique et, au début tout au moins, il rejetait catégoriquement la théorie du fluidisme héritée de Mesmer et celle de l'imagination, affirmant que les sujets sous hypnose ne sont doués d'aucun don extra-naturel. Liébeault fut un curieux mélange d'esprit positiviste et de spéculations philosophiques. Il resta avant tout un médecin désireux de soulager ses malades, d'où les innombrables patients qui venaient le consulter. Il acquit peu à peu une image de guérisseur marginal, de bienfaiteur patriarcal, soignant par amour de l'humanité. Tous ceux qui l'ont connu parlent de lui avec des expressions comme : « le bon père Liébeault », « le bonhomme Liébeault », ou encore « le vieux et touchant Liébeault », comme

l'écrira Freud dans ses souvenirs, ajoutant qu'il avait « *une gaieté enfantine à laquelle se mêlaient l'autorité du prêtre, une expression badine et pourtant sérieuse, douce et ferme à la fois* ».

C'est en 1879 que se place la rencontre du médecin de campagne et du professeur de faculté. Un malade de Bernheim souffrait de sciatique. Une tradition veut que ce soit Bernheim lui-même qui ait eu cette sciatique. Toujours est-il que Liébeault « magnétise » le patient et, miracle, le guérit. Bernheim, très étonné du résultat, ose dépasser son scepticisme de scientifique, va trouver Liébeault et s'enquiert de sa méthode. La démarche vaut d'être citée car il n'est pas fréquent de voir ainsi un maître de la faculté aller puiser une connaissance nouvelle auprès d'un obscur praticien de campagne. Bernheim revient enthousiasmé de sa confrontation avec Liébeault et décide d'appliquer dans son service la méthode hypnotique. A partir de cette époque, il popularisera inlassablement ses théories tout en les infléchissant vers ses idées personnelles. A la fin de sa carrière, il finit par s'opposer aux vieux pionniers sur la nature de l'hypnose. Liébeault était devenu « fluidiste », Bernheim ne jurait que par la suggestion.

En 1884, paraît le premier de ses ouvrages, celui qui marque le début officiel de l'École de Nancy : « *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* ». On voit que le terme de suggestion est déjà proposé dès cette époque. Il marque l'aboutissement d'un long cheminement expérimental et intellectuel qui avait débuté plus d'un siècle auparavant, avec les expériences de Mesmer à Paris. Aussi, pour comprendre la nature de l'enjeu et de l'évolution des idées, est-il nécessaire de faire un bref retour en arrière sur les origines de la technique hypnotique.

### ***Au départ, le magnétisme***

L'hypnose fin de siècle, sous-entendu fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, n'aurait certainement pas pu se développer si, un peu plus de cent ans auparavant, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, Mesmer n'avait mis à la mode le « magnétisme animal ». De quoi s'agissait-il ?

Mesmer, d'origine autrichienne, avait écrit une thèse inaugurale en 1766 sur « l'influence des planètes sur le physico-médical ». On pouvait déjà constater, à ce titre, que c'était un savant marginal. Il

résume sa philosophie dans la phrase suivante : « *Mon propos est uniquement de démontrer que les corps célestes agissent sur notre terre et que toutes les choses qui s'y trouvent agissent sur ces corps. Nos corps humains sont soumis à la même action dynamique* ». L'époque était à la gravitation universelle, au magnétisme par aimantation et, de façon plus obscure, aux premières manifestations de la fée électricité. De là à penser, ne fut-ce que par métaphore, que les hommes et les femmes, lorsqu'ils s'aiment, s'aimantent les uns les autres dans une attraction magnétique commandée par un fluide, il n'y avait qu'un pas que Mesmer franchit allègrement.

Il acquiert alors une grande renommée en rassemblant autour d'un célèbre baquet des hommes et des femmes qui se tiennent par la main, se fluidifient les uns les autres et finissent par tomber en pâmoison, c'est-à-dire, de façon plus prosaïque à présenter, des crises d'hystérie. Les témoins de l'époque racontent que « *Mesmer, la baguette à la main, en pantoufles dorées et en robe de chambre lilas, communique une impulsion électrique aux bouteilles et aux tiges de fer dont était constitué le baquet, pour y créer un courant* ». Mesmer n'oublie pas, chemin faisant, d'accentuer le fluide par des attouchements sur les participants et sans doute surtout sur les participantes. Sa renommée est immense pendant quelques années et il fait courir tout le Paris mondain de l'époque. Une illustration de sa célébrité : Mozart, qui avait joué de l'épinette à l'Hôtel de Bouillon lors de son passage à Paris, se souviendra du Mesmérisme dans une scène bouffonne de *Così fan tutte*, dans laquelle Despina, déguisée en médecin, ranime les deux faux suicidés, Ferrando et Guglielmo en chantant : « *Dans quelques heures, vous le verrez, Par la vertu du magnétisme, Finira le paroxysme* ».

Les scènes curieuses qui se déroulent dans l'Hôtel particulier de Mesmer finissent par alerter la faculté, qui envoie une commission d'enquête présidée par Jussieu en 1776, commission qui conclut à la non-scientificité de l'expérience ou, pour être plus clair, à son charlatanisme intégral. Cette condamnation signifiait l'expulsion de Mesmer qui finira misérablement sa vie en Allemagne.

Mesmer croyait au fluide, c'est-à-dire à une sorte de réalité tangible circulant entre magnétiseur et magnétisé. Certes, la théorie est fautive et Mesmer était un mégalomane. Mais on ne peut se débarrasser aussi

simplement de ce qui s'est passé à l'Hôtel de Bouillon. Il aurait dû comprendre que l'aimantation n'était pas universelle et qu'elle venait en réalité de la seule puissance de sa personne, de son théâtralisme, de ses affirmations péremptoires, bref de son charisme personnel et de son pouvoir de suggestion. Mais le mot n'était pas encore inventé et il faudrait encore un siècle et bien des péripéties pour que Bernheim, et c'est là l'essentiel de sa gloire, puisse l'extraire du magnétisme et du fluidisme. Après la fuite de Mesmer, le magnétisme ne meurt pas mais il se transforme. Avant d'en arriver à l'École de Nancy, il faut encore citer quelques noms célèbres.

### ***Du magnétisme au somnambulisme***

Sur le chemin de l'hypnose, le Marquis de Puységur occupe une place importante. Il reprend la technique de Mesmer en la transformant profondément dans la lettre et dans l'esprit. Dans la lettre tout d'abord, en éliminant les « crises magnétiques », c'est-à-dire les crises d'hystérie. Il considère même que ce sont des artefacts indésirables qu'il faut chercher à éviter. En revanche, il privilégie ce qu'il appelle le somnambulisme, c'est-à-dire un état second de la conscience au cours duquel apparaissent des facultés dépassant les capacités du sujet. L'idée d'un état somnambulique sera repris plus tard par Freud sous le nom « d'état hypnoïde ».

Puységur traite ses malades de façon tout à fait originale : il a l'idée de magnétiser un arbre de sa propriété de Buzancy et organise autour de celui-ci des séances de guérison collective. Une corde va de l'arbre aux participants qui enlacent les parties souffrantes de leur corps avec elle et, grâce au charme et à l'autorité personnelle du Marquis, se sentent immédiatement soulagés. Le leitmotiv de Puységur, c'est : « *Croyez et veuillez* ». Sorte de laïcisation de la foi qui soulève les montagnes et surtout, thème précurseur de la seconde École de Nancy, celle d'Emile Coué, célèbre dans les années 1920. La méthode Coué consiste à se répéter inlassablement « *je vais de mieux en mieux, je suis de plus en plus heureux* », « *j'ai de moins en moins mal* » etc...

Un dernier nom enfin est à citer, celui de l'abbé de Faria, personnage surtout connu comme un des héros du roman d'Alexandre Dumas : « *Le Comte de Monte-Cristo* ». Rejetant toute idée de fluidisme et de magnétisme, Faria insiste sur l'importance du pouvoir

concentrateur de celui qu'on appelle désormais l'hypnotiseur : « *Le somnambulisme, écrit-il, c'est un sommeil lucide car il confère une voyance supra-naturelle* ». Pour Faria, les candidats au sommeil lucide sont des sujets impressionnables, c'est-à-dire surtout des femmes. La technique hypnotique qu'il utilise est très simple : il demande au sujet de fixer son regard sur un objet quelconque et induit, de façon autoritaire et répétitif le sentiment de sommeil. Il fut le premier à mettre en évidence le phénomène de la « *suggestion post-hypnotique* ». « Les hypnotisés, écrit Faria, gardent en mémoire tout ce qu'on désire, dès qu'on leur enjoint dans le sommeil de replier leur intention pour s'en rappeler au réveil ». Bernheim se souviendra de ce passage et utilisera largement les suggestions post-hypnotiques.

A partir de là, l'hypnose et le somnambulisme vont prendre des chemins divers et souvent hétéroclites avec la création des « sociétés d'harmonie ». Ce sont des sortes de clubs où on s'endort individuellement ou en groupe, cherchant avec l'aide d'un hypnotiseur une vue extra-lucide de l'avenir. Des femmes, endormies en public par leur hypnotiseur personnel, deviennent des célébrités dont les affiches de l'époque rappellent les exploits. A noter que c'est toujours l'homme qui endort la femme, comme le faisait par exemple le colonel de Rochas, mettant régulièrement en transe Lina, une artiste de music-hall. Lorsque celle-ci était en étal second, elle s'exhibait légèrement vêtue dans des tableaux vivants, figurant « Phryné devant le Tribunal, la France à qui l'on vient d'arracher l'Alsace et la Lorraine, Metz se rendant aux Allemands ou encore Nancy défendant la France », tableaux dont deux photographies ont été reproduites dans *Le Pays Lorrain* en 1988.

Heureusement cette hypnose de music-hall retrouve des lettres de noblesse scientifiques et ceci dans des lieux très différents : en Angleterre avec James Braid, à Paris avec Charcot, et à Pont-Saint-Vincent et Nancy avec Liébeault et Bernheim.

### ***L'hypnose selon Bernheim***

Quelle était la nature de l'hypnose pratiquée par Bernheim ? Un de ses élèves, Brullard, la définit de la façon suivante : « *Un état physiologique qui se rencontre chez l'homme sain et qui est analogue au sommeil naturel dans ses états intermédiaires : rêveries,*

*méditation, somnambulisme naturel* ». La technique d'induction du sommeil hypnotique utilisée par Bernheim est très simple : il se contente de demander au sujet de fixer sa main ou ses yeux et de se concentrer sur l'idée de sommeil, puis il scande d'une voix à la fois autoritaire et monocorde : « *Vos paupières sont lourdes, vos bras et vos jambes sont lourds, le sommeil vous envahit* ». Notons que ces suggestions restent, à peu de choses près, celles qu'on utilise aujourd'hui dans le training autogène de Schultz.

Mais Bernheim, qui est un clinicien minutieux, décrit en détail les différents degrés d'hypnose : somnolence et engourdissement à un premier niveau, catalepsie suggestive, c'est-à-dire conservation d'une position imprimée à un membre par l'hypnotiseur à un second niveau, anesthésie cutanée au troisième degré, sommeil au quatrième degré, somnambulisme, c'est-à-dire hallucinations dans différents domaines sensoriels au cinquième degré, enfin somnambulisme profond au sixième et dernier degré. A ce stade ultime, le sujet est parfaitement docile aux suggestions de l'hypnotiseur, alors qu'au réveil, l'amnésie sera complète. C'est à ce stade que sont imposées les fameuses suggestions post-hypnotiques.

Ceci dit, Bernheim croyait-il que le sommeil hypnotique était un véritable sommeil ? Certainement pas, car il parle d'engourdissement, de perte d'initiative, de catalepsie, de méditation, mais jamais de sommeil véritable. Il avait raison puisque l'électroencéphalographie moderne devait démontrer, des décennies plus tard, que la détente hypnotique n'induit jamais de tracé de sommeil. Ces constatations amènent Bernheim à approfondir progressivement la notion de suggestion. « *C'est la suggestion qui conditionne l'hypnose, écrit-il. Ce ne sont pas les manœuvres qui endorment, mais l'idée du sommeil, imprimée avec force dans l'esprit du sujet. Les manœuvres hypnotiques n'ont pour rôle que d'activer cette idée* ». Il va sans dire que Bernheim n'a jamais cru au fluide de Mesmer, ce qui l'opposera, à la fin de sa vie, au vieux Liébeault devenu, on se demande pourquoi, partisan, lui, du fluidisme.

En revanche, il insiste de plus en plus sur la suggestion qu'on peut définir de façon raccourcie « *comme l'influence qu'exerce un psychisme sur un autre* ». Cette influence peut aller très loin, jusqu'à une véritable prise de possession d'une personnalité par une autre, à

tel point que Bernheim recrée à volonté tous les symptômes de la conversion hystérique, c'est-à-dire les symptômes d'allure somatique sans lésion susceptible de les expliquer. Il fait ainsi apparaître sur des sujets normaux des paralysies, des zones d'anesthésie, des déficits sensoriels, des hallucinations visuelles ou auditives, mais surtout il leur fait accomplir des actes bizarres et indépendants de leur volonté.

Ces constatations cliniques incitent Bernheim à aller encore plus loin dans les pouvoirs de la suggestion. A cet effet, il crée le terme « d'idéo-dynamisme ». De quoi s'agit-il ? « *Toute action, écrit-il, est précédée par l'idée de l'acte à accomplir* ». Et il poursuit : « *il y a chez les sujets hypnotisés, c'est-à-dire impressionnables par la suggestion, une aptitude particulière à transformer l'idée vécue en actes* ». Ce passage réellement prémonitoire tend à expliquer à la fois des troubles du comportement et des symptômes somatiques. Il est certain que Bernheim est passé là tout près de la notion d'inconscient, et c'est bien dommage. Il écrit : « *L'augmentation de l'excitabilité réflexe idéo-motrice provoque la transformation inconsciente, à l'insu de la volonté, de l'idée en mouvement, en sensation ou en image sensitive* ». L'inconscient freudien et la psychosomatique sont là tout proches, à fleur de pensée pourrait-on dire, malheureusement Bernheim n'a pas été suffisamment au bout de ses réflexions.

### ***École de Nancy contre École de la Salpêtrière***

Les conceptions de Bernheim, révolutionnaires à l'époque, ont été à l'origine d'une querelle mémorable entre École de Nancy contre École de la Salpêtrière. Cette bataille entre scientifiques, qui s'est poursuivie jusqu'à la fin du siècle, a été maintes fois racontée, en particulier par Léon Daudet, le célèbre polémiste fils d'Alphonse, aussi je me contenterai de la résumer brièvement. Le point de départ en est le suivant : Bernheim soutenait que la suggestion était un phénomène général et que par conséquent, tous les individus pouvaient en subir les effets par l'intermédiaire d'une relation de type hypnotique. De plus, il considérait que la suggestion jouait un rôle capital dans le pouvoir thérapeutique du médecin et qu'il fallait l'utiliser dans un but de guérison.

Charcot, le grand maître de la Salpêtrière, à qui nous sommes redevables de la neurologie moderne, s'était engagé dans une voie

tout à fait différente. Fasciné par les hystériques dont son service était largement pourvu, il pensait que la faculté d'être hypnotisable faisait partie de leurs symptômes. En d'autres termes, il soutenait que l'hypnose était une caractéristique de la névrose hystérique, et que par conséquent elle n'avait d'une part, aucun pouvoir thérapeutique et que, d'autre part, elle ne concernait jamais les personnes normales.

Dans ses célèbres leçons du mardi, devant un parterre de médecins venus du monde entier, Charcot se transformait chaque semaine en metteur en scène du théâtre hystérique. Il provoquait des crises et d'effarantes exhibitions dont l'image est restée fixée dans le célèbre tableau de Brouillet, que l'on peut encore contempler à la Salpêtrière. Charcot n'a jamais hypnotisé une seule hystérique mais, selon l'expression qui a fait fortune ensuite, il les cultivait. L'hystérie de la Salpêtrière fut un phénomène microculturel, jamais retrouvé en d'autres lieux.

La polémique devint violente entre les deux chefs d'École, attisée par les élèves de l'un et de l'autre. C'est ainsi que Babinski, élève de Charcot et père du fameux signe, dira un jour à bout d'argument qu'il ne voulait plus « polémiquer avec les médecins d'une faculté de village ». La faculté de village c'était celle de Nancy, qui pourtant a plus de raison aujourd'hui de s'enorgueillir des conceptions de Bernheim, que la Salpêtrière n'en a de se souvenir de celles de Charcot. L'hystérie n'est pas, comme il le croyait, une maladie d'origine organique puisque, malgré les recherches les plus pointues, on n'en a jamais trouvé les lésions cérébrales capables de l'expliquer. Par contre, elle reste un énorme problème d'ordre psychologique qui permet de toujours utiliser, pour la caractériser, une citation de Bernheim : *« L'hystérie, écrivait-il, n'est pas une maladie neurologique, c'est un syndrome réactionnel d'origine émotive (entendons aujourd'hui psychologique) dont le traitement ne peut être que psychothérapique ».*

Psychothérapie, voilà un autre mot qui a fait fortune et est encore largement utilisé aujourd'hui, on peut même dire de façon excessive. Bernheim a en effet donné, dès cette époque, une définition encore recevable de la psychothérapie puisqu'il s'agit *« de faire intervenir, écrivait-il, l'esprit pour guérir le corps. C'est là le rôle de la suggestion appliquée à la thérapeutique, c'est là le but de la psychothérapie ».*

Bernheim pense qu'en supprimant le contrôle des facultés supérieures, l'hypnose augmente la suggestibilité du patient et son aptitude à croire. Il fait alors une longue digression sur cette faculté de l'âme qu'il appelle « créditivité », c'est-à-dire aptitude à la croyance. Elle joue, dit-il, un rôle important dans la faculté que le sujet a d'accepter les idées qu'on veut lui imposer. L'aptitude à croire est à l'origine de la confiance que le malade accorde à son médecin, ce qui augmente, dans une large mesure, ses chances de guérison. Cette psychothérapie est suggestive, c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur l'influence bénéfique que peut avoir un thérapeute sur les symptômes de son patient. Il est vrai qu'en affirmant cela, Bernheim faisait preuve d'optimisme car on peut imaginer, et on ne manquera pas de le faire plus tard, que l'influence d'un individu sur un autre peut être maléfique ou, comme on le dit aujourd'hui, iatrogène. Mais ceci est un autre problème qu'il ne convient pas d'aborder ici.

Avec le recul du temps, on voit que Bernheim a gagné sur toute la ligne face à Charcot et à l'École de la Salpêtrière. Si cette dernière a bien enclenché tout ce qui allait devenir la neurologie moderne, l'École de Bernheim peut être considérée comme ayant eu les premières intuitions de la médecine psychosomatique à partir de l'idéodynamisme et de la psychothérapie moderne à partir de la psychothérapie suggestive. Mais peut-être est-il possible d'aller plus loin et d'indiquer que l'influence de Bernheim s'est exercée également sur Freud et l'a partiellement guidé dans sa première approche de la psychanalyse.

### ***Freud à Nancy***

Freud vint à Nancy en 1889 et le centenaire de cette visite a fait l'objet d'une commémoration en 1989. Il pratiquait à l'époque l'hypnose, mais ne parvenait pas à hypnotiser tous ses patients. Une malade notamment était particulièrement résistante, « une hystérique fort distinguée, génialement douée », d'après lui. Vexé par son échec, Freud décida de l'amener avec lui par le train de Vienne à Nancy, pour demander à Bernheim de l'hypnotiser à sa place. Ce qui fut fait, mais Bernheim ne parvint pas non plus à endormir la belle Viennoise. L'histoire ne dit pas si Freud en fut secrètement satisfait, mais Bernheim lui avoua qu'il avait beaucoup plus de succès avec les gens

simples, les malades issus du peuple, qu'avec les personnes cultivées et bien éduquées.

Mais l'essentiel du voyage de Freud à Nancy ne se situe pas là. Il rapporte dans *Ma vie et la Psychanalyse*, le principal bénéfice qu'il retira de son contact avec Bernheim : « *C'est à Nancy, écrit-il, que je reçus les plus fortes impressions relatives à la possibilité de puissants processus psychiques demeurés cependant cachés à la conscience des hommes* ». A quoi faisait-il allusion ? Essentiellement aux suggestions post-hypnotiques que Bernheim pratiquait quotidiennement : il suggérait au patient en état d'hypnose d'accomplir une fois réveillé un acte absurde, comme par exemple de se promener trois fois autour de la salle en tenant à la main un parapluie ouvert. Scénario que ne manquait pas d'accomplir l'hypnotisé. Freud, ébahi devant un tel comportement, ne manqua pas de demander au sujet la raison de cet acte absurde. Celui-ci fut incapable de la lui donner. Ainsi, conclut Freud, « *comme les hypnotisés, nous accomplissons des actions dont nous sommes incapables de donner consciemment ces raisons. C'est donc que ces raisons sont inconscientes* ».

Freud revint à Vienne avec cette trouvaille et, à partir de là, commença à élaborer la psychanalyse, délaissant de plus en plus la technique hypnotique. On connaît la suite. L'hypnose tomba en désuétude alors que la psychanalyse connut la fortune que l'on sait. Mais l'épisode du voyage de Freud à Nancy a permis à certains de poser cette question provocante : « *La psychanalyse est-elle née à Nancy ?* ». Je pense qu'il serait présomptueux de répondre par l'affirmative, mais on peut admettre que Nancy fut un jalon important dans l'évolution de la pensée freudienne.

### ***Les deux derniers disciples***

Bernheim eut quelques disciples médecins, mais qui n'ont pas laissé de grandes traces dans l'histoire. En revanche, deux noms sont à retenir de personnages qui n'appartenaient pas au sérail médical : ceux de Beaunis et Liégeois.

Le premier, **Beaunis**, était professeur de Physiologie et collègue de Bernheim à la faculté de Nancy. Très tôt il s'enthousiasme pour son œuvre et entreprend d'en explorer les conséquences physiologiques. Il

pratique une première expérience hypnotique sur une malade prénommée Elisa, âgée de 39 ans à l'époque, et dont la personnalité était sans doute particulièrement apte à la suggestion. Elisa pouvait modifier son rythme cardiaque à volonté et présentait des phénomènes vasomoteurs impressionnants : plaçant un morceau de verre sur sa peau, Beaunis lui suggère qu'il s'agit d'un vésicatoire brûlant. Dès le lendemain, elle présente une rougeur et le surlendemain la cloque d'une brûlure qu'il fallut soigner par les moyens adéquats. Mais Elisa va plus loin encore. Un jour, elle se plaint de névralgies intercostales. Beaunis lui suggère qu'elles vont disparaître par l'application de pointes de feu. Pointes de feu fictives, bien sûr, mais à l'endroit où l'hypnotiseur suggère leur application, apparaissent des brûlures puis des escarres qui finissent par se surinfecter.



*Henri [Henry] Beaunis (1830-1921)<sup>22</sup>*

Une telle expérience évoque naturellement les stigmates de certaines mystiques. On y retrouve le phénomène généralisé de la croyance qui constitue le meilleur intermédiaire entre hypnotisé et hypnotiseur. Pour certains auteurs, les stigmates, comme ceux que l'on rencontre dans l'histoire des mystiques allant de Thérèse d'Avila à Marthe Robin, en passant par Thérèse Neumann, seraient le fruit de la conjonction de la suggestion avec la croyance. Certes l'explication est un peu courte, mais ne peut-on dire que l'École de Nancy a ouvert la voie à une telle explication, aussi matérialiste soit-elle.

---

<sup>22</sup> Le prénom de Beaunis est parfois orthographié avec un y : Henry (son acte de naissance à Amboise est Henry-Etienne Beaunis). C'est cette forme qu'emploient les auteurs récents tels A. Klein et S. Nicolas dans leurs écrits.

Le deuxième disciple célèbre fut **Liégeois**, professeur à la faculté de Droit de Nancy. Il s'intéresse à l'hypnose du point de vue d'un juriste et reste dans l'histoire de l'École de Nancy pour deux expériences hypnotiques mémorables.

L'hypnose à distance : Convaincu du bien-fondé de la théorie de la suggestion, telle que Bernheim l'expose, Liégeois cherche à éliminer totalement l'hypothèse d'un fluide en hypnotisant à distance. Le 4 février 1895, il écrit une petite lettre à une correspondante, Mademoiselle H., qui se trouve à ce moment-là à une centaine de kilomètres de Nancy : « *Mademoiselle, moins d'une minute après que vous aurez lu ces lignes, vous dormirez, que vous y consentiez ou non. Vous vous éveillerez au bout de 5 minutes. Vous ne pourrez plus ensuite lire ce billet sans dormir de nouveau pendant 5 minutes. Dormez* ». ».

Il semble que Mademoiselle H. se soit conformée aux suggestions de Liégeois. L'histoire de cette lettre qui endort est une trouvaille. Non content de jongler avec l'espace, Liégeois jongle avec le temps. Il suggère à une autre correspondante, toujours une femme il faut le souligner, le scénario suivant : « *Dans un an, vous irez chez le Docteur Liébeault et vous verrez entrer un singe et un chien savant. Ils feront leur numéro, le chien fera la quête* ». Vérification faite, la jeune femme vint chez Liébeault, vit le singe mais pas le chien. De telles expériences semblaient manquer de sérieux et ont peu à peu contribué à discréditer l'École de Nancy qui, dit-on dans les milieux scientifiques, commençait à tomber dans le music-hall.

Deux dernières expériences de Liégeois achevèrent ce travail de destruction. Il s'agit des suggestions médico-légales. Ce professeur de droit suggère un jour à une jeune fille en état d'hypnose de tirer, lorsqu'elle serait réveillée, un coup de revolver sur sa mère. Liégeois lui confie le revolver, chargé à blanc naturellement, mais la jeune fille ne le sait pas, et au mépris de toute morale, tire sur sa mère. Autre histoire du même type : Liégeois suggère à un neveu, également en état d'hypnose, d'aller, une fois réveillé, empoisonner sa tante en versant de l'arsenic dans son café. Liégeois donne au neveu un faux arsenic mais, là encore, le neveu ne le sait pas et il va verser l'arsenic dans le café de la tante. Liégeois est sommé d'arrêter ses expériences

quand il se met à se faire signer des reconnaissances de dettes de 100000 francs.

Tout ceci met l'École de Nancy en mauvaise posture, d'autant plus que Bernheim, vieillissant, commence à caricaturer ses premières conceptions en abandonnant complètement et ostensiblement l'hypnose, objet de ses premières amours. Il proclame de façon emphatique, lors d'un congrès à Moscou en 1897 : « *Il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion* ». Cette affirmation, scandaleuse pour l'époque, lui vaut de nombreuses protestations et de violentes inimitiés, dont celle vraiment regrettable du vieux Liébeault, qui ne se résoud pas à voir disparaître ce qui avait été la raison de sa vie, et qui croyait de plus en plus au magnétisme Mesmérien voire au fluidisme.

Après ce coup d'éclat, Bernheim prend sa retraite en 1911 et enterre en quelque sorte l'hypnose avec son départ. Après le congrès de Moscou, le congrès suivant n'aura lieu que 60 ans plus tard à Paris. Les idées évoluent avec les générations. Bernheim, qui a eu le tort de ne pas creuser suffisamment les notions qu'il avait apportées, à savoir l'idéo-dynamisme et la psychothérapie suggestive, laissa la place à un Freud de plus en plus triomphant. Mais la psychanalyse, après sa gloire des années 1960, n'est-elle pas, elle aussi, en train de s'affadir progressivement ?

Reste à conclure brièvement. Maintenant que les passions sont apaisées, que reste-t-il de l'École de Nancy ?

- Dans la querelle historique avec l'École de la Salpêtrière, c'est incontestablement l'École de Nancy qui, de l'avis de tous, est sortie vainqueur. Bernheim a eu raison sur toute la ligne lorsqu'il a écrit que l'hystérie de la Salpêtrière n'était qu'une hystérie de culture, non reproductible ailleurs et par conséquent non scientifique. Les hypothèses de Charcot sur l'origine lésionnelle de la « Grande Névrose » n'ont jamais été confirmées et l'hystérie reste, pour longtemps encore semble-t-il, une des énigmes de la psychiatrie.

- En revanche, la psychothérapie suggestive, par-delà la psychanalyse, revient en force sous forme de nombreuses techniques actuelles. On avait cru pouvoir évacuer la suggestion avec le transfert et son

analyse, en fait, elle n'a jamais disparu de la relation médecin-malade dans le domaine médical comme dans celui de la psychiatrie. Si on a pu dire que Bernheim avait été vaincu par Freud, on peut assurer aujourd'hui qu'il prend une revanche posthume contre lui et que ses idées reviennent progressivement à la surface de toutes les formes de psychothérapie actuelle.

- L'hypnose elle-même revient sur le devant de la scène, soit sous forme de l'auto-hypnose imaginée par Schultz dans le training autogène qui constitue un excellent moyen de prise en charge des malades souffrant d'angoisse et de troubles fonctionnels non accessibles par la parole, soit sous celle de la sophrologie de Caycédo, soit enfin sous forme des techniques en pleine extension héritées d'Erickson.

- Enfin dernier point, l'idéo-dynamisme a incontestablement été la première formulation de la moderne psychosomatique. Il est vraiment dommage, et c'est peut-être le plus grand regret qu'on puisse éprouver à propos de l'École de Nancy, que cet idéo-dynamisme n'ait pas donné, dès le vivant de Bernheim, toutes les conséquences qui devaient en découler par la suite après les travaux d'Alexander à Chicago.

Avec quelques regrets et beaucoup d'admiration, on peut affirmer aujourd'hui que Bernheim et son école ont porté très haut le renom de Nancy et que son souvenir reste vivant et même encore très fécond dans les domaines de la recherche psychiatrique et de la psychothérapie. La suggestion qu'on croyait enterrée n'est certes pas morte. Elle est même toujours bien vivante.

## **AUTRES TEXTES SUR BERNHEIM ET SON ŒUVRE**



## Bernheim

Docteur Christophe BORMANS<sup>23</sup>

Né à Mulhouse, en 1840, Hippolyte Bernheim effectue ses études de médecine à la Faculté de Strasbourg. Après un court passage de deux ans à Paris chez Trousseau et Cornil, il revient passer son agrégation de Médecine à Strasbourg, puis repart à Berlin effectuer un court stage de six mois chez Virchow. A la déclaration de guerre, en 1870, il est de retour dans la capitale alsacienne comme Agrégé stagiaire, puis interne des Hôpitaux, où il est l'élève de Sédillot et Koeberlé. A la capitulation de la ville, il passe en Suisse et rejoint l'armée française où il est affecté à la conduite d'une ambulance. Après le désastre de Sedan, la paix franco-allemande et, finalement, l'annexion de l'Alsace en 1871, la Faculté de Médecine de Strasbourg est transférée à Nancy. C'est là qu'en novembre 1873, Bernheim, élevé au rang de Professeur de Médecine, effectue sa Leçon d'ouverture.

En 1881, il est élu Président de la Société de Médecine de Nancy, honneurs qu'il se verra de nouveau attribuer en 1895 (deux ans après avoir été fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1893). Ses recherches sur l'hypnose et l'hystérie, puis sur la thérapeutique suggestive le conduisent à prendre contact avec Liébeault, dont il adopte la méthode hypnotique en 1882. Avec des collaborateurs fidèles comme Jules Liégeois (1833-1908), Bernheim fonde ce que l'on commence à appeler l'École de Nancy. C'est le début de la bataille avec l'École neurologique de Paris, celle de la Salpêtrière, vaillamment gardée par des noms aussi prestigieux que ceux de Charcot, Babinski ou Gilles de la Tourette. Nancy accuse Charcot de « manipulation », et s'attache à démontrer que l'hypnose, loin d'être un état pathologique comme souhaitait le démontrer le maître de la Salpêtrière, est un phénomène hautement suggestif, ayant son pendant dans la vie normale. Sortant vainqueur de cette bataille, Bernheim peut être

---

<sup>23</sup> C. Bormans est un psychanalyste parisien – texte publié dans *Dictionnaire d'histoire de la pratique analytique et définitions des principaux concepts de la psychanalyse* (2003), mis sur le site internet *Psychanalyse-Paris.com*.

considéré comme le père fondateur de la médecine dite « psychosomatique ». Après avoir succédé à Hirtz à la chaire de clinique médicale dès 1878, il restera à ce poste jusqu'à sa retraite en 1910, date à laquelle il fête son jubilé à Nancy et est fait Officier de la Légion d'Honneur. Fatigué, las et déçu du silence qui entoure ses théories, Bernheim se retire alors à Paris où il décède neuf ans plus tard, en 1919.

### ***Freud et Bernheim***

C'est à l'été 1889, juste avant de rejoindre Paris pour deux congrès internationaux sur la psychologie et l'hypnose, qu'en compagnie de l'une de ses plus célèbres patientes, Anna von Lieben *alias* Frau Cäcilie, Freud se rend à Nancy, chez Bernheim.

A cette époque, rappelons tout d'abord, que Freud était « accaparé » par l'obligation de « se faire une place » dans sa nouvelle profession, ainsi que d'assurer l'existence matérielle de sa progéniture croissante<sup>24</sup>. Alors qu'il constate la multiplication de la « foule de nerveux » qui, à Vienne, passe sans cesse de médecin en médecin sans que leur état ne puisse durablement être amélioré, il devient tout à fait légitime, aux yeux du jeune Freud, de chercher à innover. Mettant au rebus l'appareillage électrique et les traitements hydrothérapiques, Freud utilise principalement une nouvelle méthode thérapeutique essentiellement basée sur l'hypnose. Il s'en sert tout à la fois comme méthode suggestive, en demandant à ses patients, par simple injonction ou interdiction, de supprimer leurs symptômes, mais également comme procédé anamnestique, lui permettant de collecter des renseignements sur l'histoire et la genèse des symptômes de ses patients. Cette méthode satisfaisait le « désir de savoir du médecin » Freud, lequel était passionné par « l'origine » des phénomènes qu'il s'efforçait, selon sa propre expression, de « supprimer par la monotone procédure suggestive ». Or le problème de Freud est double : d'une part, il ne réussit pas à hypnotiser tous ses patients, et surtout, quand bien même il y réussît, il n'obtient que très rarement « le degré d'hypnose » qu'il aurait véritablement souhaité. C'est avec

---

<sup>24</sup> *Freud par lui-même* (1925), Gallimard, Paris, 1984, p. 31.

pour objectif premier de perfectionner sa technique thérapeutique, que Freud rend visite à Bernheim en ce milieu de l'année 1889 :

*« Dans l'intention de perfectionner ma technique hypnotique, je me rendis en été 1889 à Nancy, où je passai plusieurs semaines. Je vis le vieux Liébeault qui était touchant dans le travail qu'il pratiquait sur les femmes et les enfants pauvres de la population ouvrière ; je fus témoin des expériences étonnantes de Bernheim sur ses patients hospitaliers ; et j'en ramenai les impressions les plus prégnantes de la possibilité de processus psychiques puissants, qui ne s'en dérobent pas moins à la conscience de l'homme. Pour son instruction, j'avais poussé une de mes patientes à me suivre à Nancy. C'était une hystérique d'une grande distinction, génialement douée, qu'on avait remise à mes soins, parce qu'on ne savait qu'en faire. Par influence hypnotique, je lui avais permis d'accéder à une existence humaine décente, et j'arrivais toujours à la dégager à nouveau de la misère de ses états. Dans mon ignorance d'alors, j'attribuais le fait qu'elle rechutait chaque fois au bout d'un certain temps, à ce que son hypnose n'avait jamais atteint le degré du somnambulisme avec amnésie. Alors Bernheim s'y essaya à plusieurs reprises, mais sans plus de résultats que moi. Il m'avoua avec franchise qu'il n'arrivait à ses grands succès thérapeutiques par la suggestion que dans sa pratique hospitalière, mais pas avec ses patients privés »<sup>25</sup>.*

Même si Freud est déçu (autant que rassuré, à n'en pas douter, sur ses propres capacités thérapeutiques) que Bernheim lui-même ne réussisse pas à hypnotiser Frau Cäcilie, il semble galvanisé par les « nombreuses discussions stimulantes » et séduit par le personnage, au point de lui proposer, comme à son habitude, de traduire en allemand ses deux ouvrages théoriques de référence sur la suggestion.

Du point de vue pratique, Freud opte alors pour la méthode cathartique dite de Breuer, laquelle est une sorte de mixte entre la suggestion hypnotique et la cure par la parole (la « *talking cure* » d'Anna O.), visant en premier lieu l'abréaction des affects refoulés, c'est-à-dire non disponible consciemment, à l'état de veille. Là encore, les nombreuses discussions avec Bernheim ont joué un rôle

---

<sup>25</sup> Freud par lui-même, op. cit.

déterminant dans la mise au point du procédé thérapeutique : « L'hypnose avait rendu des services inestimables au traitement cathartique, en élargissant le champ de la conscience des patients et en mettant à leur disposition un savoir dont ils ne disposaient pas à l'état de veille. Il ne paraissait pas facile de la remplacer sur ce point Je fus tiré d'embarras par le souvenir d'une expérience à laquelle j'avais souvent assisté auprès de Bernheim. Quand la personne cobaye s'éveillait de l'état de somnambulisme, elle semblait avoir perdu tout souvenir des événements qui s'était produits au cours de celui-ci. Mais Bernheim affirmait qu'elle le savait malgré tout, et quand il la sommait de se souvenir, quand il l'assurait qu'elle savait tout, qu'il lui suffisait de le dire, et que, ce faisant, il lui posait en plus la main sur le front, les souvenirs oubliés revenaient effectivement, d'abord seulement de manière hésitante, puis en un flot continu et avec une clarté parfaite. Je décidai de faire de même. Mes patients en effet devaient aussi « savoir » tout ce à quoi ils n'avaient habituellement accès que par hypnose, et mes assurances, mes incitations, éventuellement renforcées par l'imposition des mains, devaient avoir le pouvoir de faire surgir à la conscience les faits et rapports oubliés. Cela paraissait bien sûr coûter plus d'efforts que de plonger le patient dans l'hypnose, mais c'était peut-être très instructif. J'abandonnai donc l'hypnose, et ne retins d'elle que la position couchée du patient sur un lit de repos derrière lequel j'étais assis, de sorte que je le voyais, mais sans être vu de lui »<sup>26</sup>.

À la lecture de ce passage, rédigé il est vrai plus trente ans après<sup>27</sup>, il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est bien de la rencontre avec

---

<sup>26</sup> *Freud par lui-même, op. cit.*, 47-48.

<sup>27</sup> La version est cependant confirmée dès les *Etudes sur l'hystérie*, notamment avec le cas de Miss Lucy R... : « Dans ce nouvel embarras, je me rappelai avec profit avoir entendu dire [par] Bernheim que les souvenirs du somnambulisme n'étaient oubliés qu'en apparence à l'état de veille. Ils pouvaient être évoqués par une petite exhortation alliée à un contact de la main pour marquer un autre état de la conscience. Par exemple, il avait créé chez une somnambule une hallucination négative suivant laquelle il n'était, lui-même, plus présent. Ensuite, il avait tenté, sans y parvenir, de se faire remarquer d'elle de toutes sortes de façons, en intervenant même de façon assez rude. Une fois la malade réveillée il exigea de savoir ce qu'il lui avait fait pendant qu'elle le croyait absent. Stupéfaite, elle lui répondit qu'elle n'en

Bernheim qu'est née la méthode dite des associations libres, laquelle va finalement mettre à découvert ce que l'hypnose et la technique suggestive avaient jusque-là dissimulée : les résistances et le caractère véritablement dynamique des mécanismes du refoulement. Six ans avant de forger le vocable de « psychanalyse », Freud était sur la voie de l'élaboration d'une nouvelle théorie du psychisme :

*« Mon attente fut comblée, je me dégageai de l'hypnose, mais, avec le changement de technique, le travail cathartique changea lui aussi de visage. L'hypnose avait dissimulé un jeu de forces qui se dévoilait maintenant, et dont la saisie donnait à la théorie un fondement sûr ».*<sup>28</sup>

### **Bernheim et la dynamique psychique**

Bernheim a indéniablement ouvert le chemin qui permettra à Freud de partir à la découverte de la dynamique psychique inconsciente, notamment en réaffirmant sans cesse la primauté de cette dynamique sur les phénomènes physiques ou physiologiques : « Comme je l'ai dit à la Société de biologie, la suggestion, c'est-à-dire la pénétration de l'idée du phénomène dans le cerveau du sujet, par la parole, le geste, la vue, l'imitation, m'a paru être la clef de tous les phénomènes hypnotiques que j'ai observés. Les phénomènes prétendus physiologiques ou physiques m'ont paru être, en grande partie sinon en totalité, des phénomènes psychiques »<sup>29</sup>.

Ce qui permet à Bernheim de dégager sur sa lancée une seconde conclusion non moins cruciale pour Freud et la future théorie psychanalytique, conclusion selon laquelle il n'existe pas de différence nette, tranchée, entre le pathologique et le normal :

---

savait rien. Sans renoncer, il lui affirma qu'elle se souviendrait de tout, et lui posa la main sur le front pour qu'elle réfléchisse. Elle finit alors par lui raconter ce qu'elle n'avait soi-disant pas perçu pendant son somnambulisme et qu'elle prétendait ignorer à l'état de veille. Cette expérience, à la fois étonnante et instructive, me servit de modèle » (Freud, [1895].

<sup>28</sup> Freud par lui-même, op. cit., p. 49.

<sup>29</sup> Bernheim, 1884, *De la suggestion dans l'état hypnotique*. Paris, O. Doin.

*« Les phénomènes suggestifs ont leurs analogues dans la vie normale et pathologique ; la nature les produit spontanément. Les paralysies, les contractures, l'anesthésie, les illusions sensorielles, les hallucinations, se réalisent dans le somnambulisme naturel, dans l'hystérie, dans l'aliénation mentale, dans l'alcoolisme, dans d'autres intoxications ; ils se réalisent chez nous tous dans le sommeil normal ; endormis naturellement, nous sommes tous suggestibles et hallucinables par nos propres impressions ou par les impressions venant d'autrui. M. Alfred Maury a bien étudié les hallucinations dites hypnagogiques, celles qui surviennent dans la période qui précède le sommeil ; quelques personnes continuent à en être obsédées dans la période qui suit immédiatement le réveil »<sup>30</sup>.*

Pour Bernheim, la suggestion n'est pas un phénomène pathologique, mais fait partie intégrante de la dynamique psychique. Mieux, il émet incidemment l'hypothèse que l'archétype de cette dynamique est constitutif de la toute première relation à la mère :

*« Une mère trouve son enfant endormi ; elle lui parle, l'enfant répond ; elle lui donne à boire, l'enfant boit, puis retombe dans son inertie et au réveil a tout oublié : l'enfant a été en réalité hypnotisé, c'est-à-dire en relation avec sa mère. Je crois que tous les hommes sont hypnotisables »<sup>31</sup>.*

Les observations et les conclusions empiriques de Bernheim sont d'une importance cruciale, notamment sur la voie du dégagement des phénomènes de la résistance et du transfert. En ce qui concerne le phénomène de la résistance, Bernheim le comprend là encore intuitivement, par exemple lorsqu'il est confronté à des sujets qui, après avoir été hypnotisés, se rebellent à leur réveil et contestent avoir été influencés. Soit parce qu'ils ont entendu, durant l'hypnose, la voix de l'hypnotiseur, soit qu'ils pensent ou ne savent pas, s'ils n'auraient pas tout simplement simulés de « bonne foi ». A cet égard Bernheim a cette remarque truculente : *« Il est quelquefois difficile de*

---

<sup>30</sup> *De la suggestion dans l'état hypnotique*, op. cit.

<sup>31</sup> *De la suggestion dans l'état hypnotique*, op. cit.

*leur démontrer à eux-mêmes qu'ils n'étaient pas libres de ne pas simuler »<sup>32</sup>.*

Sur cette voie, seul le transfert opère véritablement, et là encore, Bernheim effleure de près la notion, sans toutefois pouvoir clairement la dégager et, surtout, la nommer au niveau théorique. Bernheim anticipe cependant l'une des principales conclusions de Freud en la matière, en constatant que le thérapeute n'est pour rien dans la « guérison », du moins s'il ne réussissait à l'aide du transfert du patient, à lui faire surmonter la seule véritable difficulté de la cure thérapeutique, ses propres résistances à cette « guérison » : *« Il n'existe pas de magnétiseur ; [...]. Ni Donato, ni Hansen n'ont de vertus hypnotiques spéciales. Le sommeil provoqué ne dépend pas de l'hypnotiseur, mais du sujet : c'est sa propre foi qui l'endort ; nul ne peut être hypnotisé contre son gré, s'il résiste à l'injonction »<sup>33</sup>.*

En mettant en parallèle la suggestion et le sommeil, Bernheim défend finalement la même conception que Freud immortalisera, plus de vingt ans plus tard, par sa célèbre formule selon laquelle le moi n'est pas le maître dans sa propre maison :

*« Le somnambulisme provoqué montre les cas extrêmes, ceux où l'acte suggéré s'impose avec un empire irrésistible. Mais rien ne se fait à l'état de sommeil profond qui n'ait son analogue, son diminutif, si je puis dire, à l'état de veille. Le sommeil exagère l'automatisme physiologique ; il ne le crée pas. Entre la suggestion fatale et la détermination absolument volontaire, tous les degrés peuvent exister. Et qui pourrait analyser tous les éléments suggestifs qui interviennent à notre insu dans les actes que nous croyons issus de notre initiative ! Volonté, libre arbitre, responsabilité morale : graves et palpitantes questions ! Pénible doute philosophique qui étreint la conscience humaine ! »<sup>34</sup>.*

Si Bernheim n'était pas le théoricien que la future psychanalyse attendait, s'il s'arrête au sommeil et ne pousse pas jusqu'à une

---

<sup>32</sup> *De la suggestion dans l'état hypnotique*, op. cit.

<sup>33</sup> *De la suggestion dans l'état hypnotique*, op. cit.

<sup>34</sup> *De la suggestion dans l'état hypnotique*, op. cit.

« Science des rêves », c'est avant tout du fait de ses propres résistances. Il reste en effet perplexe devant l'interprétation théorique qu'il faut donner à cette extraordinaire dynamique psychique qu'il découvre, certes, mais devant laquelle il recule de peur de retomber dans le magnétisme animal. C'est pourtant là, très précisément, que Freud quant à lui, saura aller de l'avant, construire et surtout interpréter allant jusqu'à faire de ce « fluide » qui fait si peur à Bernheim, son innovation théorique majeure, en le rebaptisant théorie de la libido :

*« Aucune interprétation n'existe dans l'état actuel de la science. Si le fait se confirmait, il faudrait revenir à l'hypothèse d'un fluide, d'une émanation quelconque se dégageant de la main de l'opérateur et capable de traverser les enveloppes membraneuses et osseuses de l'encéphale ; il faudrait revenir au mesmérisme et admettre dans l'état hypnotique deux ordres de phénomènes absolument distincts : des phénomènes suggestifs, et ceux-ci sont plus faciles à concevoir ; des phénomènes fluidiques, et ceux-ci, d'une interprétation absolument impossible, ne pourraient nullement servir de base pour la conception des premiers. Nous n'avons étudié à Nancy que les phénomènes de la suggestion ».*

## Autre éloge nécrologique

Docteur Henri AIMÉ<sup>35</sup>

Le 2 août 1914, le regretté maître qui vient de s'éteindre et à qui, hélas, je n'ai pu rendre les derniers hommages, me faisait savoir sa joie d'entrer en convalescence après une opération qu'il avait dû subir. Malheureusement je ne pus, pour les raisons du devoir qui m'appelait, comme tant d'autres, à la frontière, de céder à sa suggestion amicale. Et je ne devais plus le revoir.

Alsacien, né à Mulhouse, élève brillant de Mathieu Hirtz, puis jeune agrégé (1869) de cette même Faculté de Strasbourg, où, pendant les journées du siège, il s'employa activement, Hippolyte Bernheim se fit remarquer de bonne heure par la sagacité de son esprit clinique. Ses thèses de doctorat et d'agrégation laissent déjà découvrir les qualités de clarté, d'observation et de dialectique qui, jointes à un sens psychologique inné, seront l'essence de son caractère et qui, dans la suite, lui permettront d'édifier l'œuvre originale à laquelle son nom reste attaché.

Le nom de Bernheim est, en effet, inséparable de celui de cette École de Nancy, dont il était l'avant-dernier survivant et dont il fut et reste le maître lumineux et incontesté. Suppléant de son maître Hirtz, dès 1872 (il fit alors une série de leçons de clinique médicale fort remarquées et restées classiques), puis professeur titulaire en 1879 de clinique médicale à la Faculté de Nancy, héritière de celle de Strasbourg, le jeune professeur, séduit par les recherches d'un modeste praticien de génie, Antoine Liébeault, sur l'hypnotisme et son application à la guérison des maladies, entreprit de poursuivre ces recherches, de concert avec ce dernier. Il établit que tout est suggestion, et que sur l'idée suggérée du sommeil comme de tout

---

<sup>35</sup> H. Aimé (1872-1942) fut un médecin spécialiste des maladies nerveuses (docteur en médecine à Nancy en 1897, il exerce à Paris en 1918) - texte publié dans *Paris médical : la semaine du clinicien*, 1919, 32, p. 81.

autre acte, si elle est acceptée par le cerveau du sujet, repose tout le mystère de l'hypnotisme dont Charcot faisait un état morbide particulier. Ceux de ma génération n'ont pas oublié les controverses qui s'ouvrirent à cette époque, notamment à propos d'un procès célèbre (affaire Gouffé, Gabrielle Bompard) entre les partisans du maître de la Salpêtrière et ceux de l'École de Nancy. Querelles ? Non pas, mais louable émulation scientifique, dont les résultats ont été acquis au progrès général. Il est presque vain de dire aujourd'hui que Bernheim, depuis lors, a vu triompher sa théorie de la suggestion, qu'il est à bon droit considéré comme le père de la psychothérapie.

A son premier ouvrage, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (1886), ont succédé d'autres livres : *Hypnotisme, Suggestion et psychothérapie* (1891), dont la 3<sup>ème</sup> édition (1901) remaniée contient un plaidoyer *pro domo* contre les tentatives du Docteur Dubois (de Berne), protagoniste de la « persuasion » substituée à la méthode suggestive. Leur type alerte, sobre et imagé n'a pas peu contribué à diffuser les conceptions logiques de l'auteur et à lui mériter une juste notoriété.

Son activité infatigable ne s'est jamais démentie, même après une carrière magistrale aussi bien remplie (1870-1910). Et durant ces huit années de retraite, le vieux maître nancéien tint à faire connaître la manière dont il résolvait le problème de l'hystérie. Prudemment il en réduisait la valeur tapageuse à la seule manifestation convulsive (*L'Hystérie*, 1913 : définition et conception, pathogénie, traitement).

L'an dernier encore parut une dernière œuvre : *Automatisme et suggestion*, sorte d'abrégé philosophique de doctrines uniquement fondées sur l'observation clinique.

Disciples et amis, tous ont goûté le charme de ses entretiens primesautiers, où tant de bonté indulgente et de compassion humaine s'associaient à une parfaite maîtrise des idées générales, et puisé dans son enseignement généreux, tempéré par un scepticisme clairvoyant, des ressources intellectuelles solides et fécondes.

## Nouveau regard sur l'École hypnologique de Nancy à partir d'archives inédites

Professeur Alexandre KLEIN<sup>36</sup>

En mars 1864, un certain Auguste Ambroise Liébeault (1823-1904), titulaire d'une thèse de médecine obtenue à Strasbourg en 1850, s'installait à Nancy, rue de Bellevue, sous l'enseigne : A. LIEBEAULT - GUERISSEUR. Il commençait alors à rédiger un traité sur sa méthode thérapeutique hypnotique qui parut en 1866 sous le titre *Du sommeil et des états analogues considérés surtout du point de vue de l'action du moral sur le physique* et dont il ne vendra qu'un seul exemplaire ! Vingt ans plus tard, en 1884, le professeur de clinique médicale de la faculté de médecine de Nancy, Hippolyte Bernheim (1840-1919) publiait un ouvrage intitulé *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, dans lequel il exposait la méthode de Liébeault et ses applications cliniques. Cet ouvrage connut une célébrité telle, dont témoigne sa traduction allemande faite par Sigmund Freud (1856-1939) en 1888, qu'il permit à Liébeault d'épuiser la première édition de son ouvrage de 1866, et qu'il est aujourd'hui considéré comme le départ officiel de l'École dite hypnologique ou neuropsychiatrique de Nancy.

La suite de cette histoire est bien connue : Bernheim, associé au physiologiste Henry Beaunis (1830-1921) et au juriste Jules Liégeois (1833-1908), s'attachèrent à prouver et à publiciser la méthode hypnotique de Liébeault consistant en un endormissement apte à la réalisation d'une suggestion pouvant permettre la guérison de divers maux. L'hypnose était désormais revendiquée, contre l'École de la Salpêtrière et son maître le célèbre Jean-Martin Charcot (1825-1893), comme une méthode thérapeutique applicable à tous et non seulement aux hystériques. Nancy devenait un pôle nouveau de

---

<sup>36</sup> A. Klein est docteur en philosophie et histoire des sciences - Texte publié dans *Le Pays Lorrain*, 2010, 91, 337-348 (à la mémoire de Cuvelier, médecin nancéien et précurseur des études sur l'École de Nancy), reproduit avec l'accord de la *Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée Lorrain*.

psychologie attirant des chercheurs du monde entier de Forel<sup>37</sup> à Freud en passant par Delboeuf<sup>38</sup>, et inscrivant pour toujours son nom dans l'histoire des sciences.



*Buste de Liébeault au parc Olry à Nancy*

Néanmoins, la période entre l'établissement de Liébeault à Nancy et la concrétisation de l'École de Nancy comme rivale de la Salpêtrière est mal connue. Comment s'est opéré le passage de l'invention d'une thérapeutique nouvelle par un guérisseur considéré par le monde médical nancéen comme un charlatan à sa défense et sa publicité internationale par un professeur de clinique ? Contrairement à ce qui fut longtemps admis, et ce qu'il défend parfois, Bernheim n'est pas le seul et unique acteur de la célébrité de la méthode de Liébeault. D'autres personnages, moins célèbres, voire jusqu'à aujourd'hui oubliés, interviennent dans cette genèse de l'École de Nancy, qui se révèle ainsi sous un jour nouveau. Loin d'être une école à proprement parler, l'École hypnologique de Nancy se révèle être une association, précaire et peu unifiée, de chercheurs visant chacun leurs intérêts propres. Elle se dévoile ainsi comme un mythe, sciemment constitué sous l'influence de Bernheim. C'est cette histoire nouvelle et

---

<sup>37</sup> Auguste Forel, né en 1848 à Morges dans le canton de Vaud et mort en 1931 à Yverne, est un entomologiste, neuroanatomiste, psychiatre et eugéniste suisse.

<sup>38</sup> Joseph Delboeuf, né en 1831 à Liège, et mort en 1896 à Bonn, est un mathématicien, philosophe et psychologue belge.

méconnue que nous souhaitons retracer, à partir d'archives nouvellement mises au jour<sup>39</sup> ; une histoire où les rôles de Bernheim, de Beaunis et de Liégeois se réorganisent, se redessinent, à l'aune de l'intervention de nouveaux personnages essentiels à la compréhension complète de cet épisode majeur de l'histoire de Nancy autant que de l'avènement de la psychologie au statut de science à part entière.

### **Professeur et guérisseur**

Le premier point litigieux à éclaircir porte sur la rencontre entre Bernheim et Liébeault. Car, si c'est la publication par Bernheim en 1884 de son ouvrage *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* qui marque le début officiel de l'École de Nancy, la question reste entière quant à la rencontre du professeur de clinique et du guérisseur.

Michel Laxenaire nous propose ce récit<sup>40</sup> : *« C'est en 1879 que se place la rencontre du médecin de campagne et du professeur de faculté. Un malade de Bernheim souffrait de sciatique. Une tradition veut que ce soit Bernheim lui-même qui ait eu cette sciatique. Toujours est-il que Liébeault « magnétise » le patient et, miracle, le guérit. Bernheim, très étonné du résultat, ose dépasser son scepticisme de scientifique, va trouver Liébeault et s'enquiert de sa méthode. La démarche vaut d'être citée car il n'est pas fréquent de voir ainsi un maître de la faculté aller puiser une connaissance nouvelle auprès d'un obscur praticien de campagne. Bernheim revient enthousiasmé de sa confrontation avec Liébeault et décide d'appliquer dans son service la méthode hypnotique. »*

---

<sup>39</sup> Ces nouvelles archives ont été mises à jour dans le cadre du programme de recherche « *Histoire de la psychophysiologie en Lorraine* », dirigé par le Professeur Andrieu et financé par le Conseil régional de Lorraine au sein de l'axe 2 « Histoire et Philosophie des Sciences du LHSP » Archives H. Poincaré (Nancy université) et des Archives A. Binet. Nous adressons nos plus vifs remerciements au personnel de la bibliothèque municipale de Nancy, des archives départementales de Meurthe-et-Moselle, des archives municipales de Nancy, au Professeur Floquet du Musée de la Faculté de médecine, ainsi qu'au personnel de tous les centres d'archives municipales qui nous aider dans ce travail de recherche.

<sup>40</sup> Texte dans l'ouvrage.

Bernheim aurait ainsi dépassé son scepticisme pour appliquer cette nouvelle méthode à ses malades. Mais alors pourquoi attendre 1882 pour présenter cette méthode devant la Société de médecine de Nancy et, de plus, pourquoi ne pas le faire lui-même ? Bernheim au-delà du grand scientifique et médecin qu'il fut n'était pas homme à se fier au praticien ou au guérisseur.

Il faut en effet se rappeler que le contexte de l'époque ne favorisait pas la bonne entente entre les professeurs d'université et les médecins de campagne, voire, pire, les guérisseurs. Avant la loi Chevandier du 30 novembre 1892, le monde médical français était séparé en deux types de praticiens, les médecins et les officiers de santé. Or, les années 1880, qui précède ce renversement d'une dichotomie établie en 1803, les tensions sont vives : les médecins se réunissent en association pour défendre leurs droits face à leur crainte de surpopulation médicale. Les temps sont durs pour les officiers de santé comme pour les petits praticiens de campagne. Le monde médical est en marche pour sa professionnalisation et son unification et mène donc une guerre acharnée contre les autres acteurs de santé. Ainsi, les professeurs de médecine défendent leur rang et marquent dès qu'ils le peuvent leur différence avec les autres praticiens. Ils sont les tenants de la doctrine scientifique, les tenants de l'université et de la médecine officielle française. Bernheim n'échappe pas à cette règle, comme le révèle deux documents jusqu'alors inédits.

En 1882, à l'occasion d'une réforme des études médicales, les professeurs de Nancy doivent exposer leur point de vue sur la circulaire ministérielle précédant la réforme du régime des écoles de plein exercice et des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie. Une commission est donc constituée avec le doyen Gabriel Tourdes (1810-1900), le Professeur Charles Morel (1822-1884), le Professeur Frédéric Gross (1844-1927), le Professeur Henri Chrétien (1845-1923)<sup>41</sup> et dont Bernheim est rapporteur. Le rapport de cette commission, écrit de la main Bernheim, laisse apparaître l'image que les professeurs de médecine, lui y compris, se font du praticien :

---

<sup>41</sup> On trouvera leurs éloges dans *Les professeurs de médecine de Nancy de 1872 à 2022*, B. Legras, 2022.

*« Le médecin praticien, quelque distingué qu'il soit, dont l'esprit et le temps sont absorbés par la clientèle, fera bien, avec des livres, un cours d'histologie ou de physiologie : il ne saurait faire un enseignement pratique, professionnel d'histologie ou de physiologie<sup>42</sup> ».*

Bien que le texte soit une demande officielle, et qu'il soit donc dans l'intérêt de Bernheim, pour obtenir plus de moyens, d'insister sur la distinction entre praticiens et professeurs, nous pouvons néanmoins affirmer que ce texte trahit une idée profondément ancrée chez Bernheim comme chez les professeurs de son époque. Les praticiens sont moindres, ils ne sont ni totalement praticiens, ni totalement scientifiques, rien à voir avec le professeur d'université représentant par excellence, en ces temps de fort positivisme, de la Science. Cette opinion, à laquelle adhère Bernheim, est confirmée par un autre texte inédit postérieur. Aux alentours de 1894, à la mort d'Auguste-Marie Langlois (1839-1894), médecin chef de la division des hommes à Maréville, Bernheim demande à la faculté la création d'une clinique des maladies mentales dans cet asile. Le rapport de cette demande de création précise l'opinion de Bernheim sur les praticiens : *« Les médecins des asiles, bien que très expérimentés, très versés dans l'art de diagnostiquer et de traiter les maladies mentales, peuvent n'avoir pas les connaissances théoriques nécessaires au professorat. Un excellent médecin peut être un professeur très insuffisant. L'enseignement de la psychiatrie dans une faculté de médecine ne saurait être confié à un praticien quel qu'excellent qu'il soit, si ce praticien n'est pas doublé d'un homme de science, qui doit outre sa pratique des aliénés, connaître à fond l'anatomie et physiologie des centres nerveux, qui doit être neuropathologies consommé... »*

Or la plupart des médecins d'asile n'ont pas fait cet apprentissage pratique de laboratoire qui n'est pas nécessaire pour être un bon médecin aliéniste, pour cela il suffit de diagnostiquer et de traiter, mais qui est nécessaire au professeur, car il doit démontrer aux élèves non seulement le malade, mais la maladie elle-même, dans son

---

<sup>42</sup> Rapport sur la réorganisation des centres d'enseignement médical, 1882, manuscrit des archives du Musée de la Faculté de médecine de Nancy. Je remercie ici le Professeur Floquet pour m'avoir permis de consulter à ma guise ces documents.

essence et son évolution biologique. L'enseignement des maladies mentales entre les mains d'un aliéniste qui ne serait pas doublé d'un neuropathologiste, fera de bons spécialistes empiriques; elle ne fera pas de psychiatres capables de faire progresser la science ce qui est le rôle de l'enseignement supérieur<sup>43</sup>.

Ni apte à l'enseignement théorique, ni apte à l'enseignement pratique, le praticien semble uniquement bon à « soigner » le peuple, étranger qu'il est à l'avancée de la Science. Pour Bernheim, seul le professeur d'université représente la Science, et il se sent, lui-même, très investi dans cette mission. Il est et reste un grand professeur d'université et possède les traits de caractère correspondants à cette position, ainsi que l'indique le médecin hollandais Frederik Van Eeden (1860-1932) dans une lettre à Henry Beaunis : *Je ne veux pas vous cacher que j'ai reçu une impression un peu désagréable de la clinique de M. Bernheim. Pour le dire en deux mots. Si M. Liébeault agit un peu trop en patriarche, M. Bernheim agit trop en dompteur*<sup>44</sup>.

Le portrait d'un Bernheim humble et ouvert aux guérisseurs et autres médecins de campagne et qui aurait admis sans réserve la méthode Liébeault semble difficilement défendable. Surtout que si c'était le cas, pourquoi se réunirent Beaunis et Liégeois pour examiner en 1882, trois ans après la supposée rencontre avec Liébeault, la méthode qu'il aurait déjà mis en application dans son service ? C'est simplement que Bernheim en 1879 ne connaissait pas Liébeault et ne connaissait pas sa méthode. Loin de s'intéresser à l'hypnose, Bernheim s'inscrit alors dans la voie de celui qui deviendra officiellement son ennemi, Jean Martin Charcot, dont il reprend et valide les analyses quant à la magnétothérapie. En 1882 paraît, dans la *Revue Médicale de l'Est*, la suite<sup>45</sup> de son important mémoire sur l'histoire et l'avenir de la

---

<sup>43</sup> Rapport adressé à la Faculté sur la création d'une clinique de maladies mentales à l'asile de Maréville, manuscrit des archives du Musée de la Faculté de médecine de Nancy.

<sup>44</sup> Beaunis, *Souvenirs*, XII<sup>ème</sup> partie, p. 418, repris dans Andrieu, (dir.), *Henry Etienne Beaunis à Nancy*, Nancy, PUN, 2008.

<sup>45</sup> Bernheim, 1881, *Nouvelles observations de magnétothérapie*, *Revue médicale de l'Est*, n° du 15 octobre 1882, tome XIII, 1882, 626-632 et n° du 1<sup>er</sup> novembre 1882, *Ibid.*, 662-666.

magnétothérapie<sup>46</sup>, présenté le 16 mars 1881 à la *Société de médecine de Nancy* puis dans les colonnes de la revue. Bernheim y reprend les analyses de Charcot pour les appliquer à ses patients. L'absence d'intérêt de Bernheim pour l'hypnose à ce moment est confirmée par le cours de clinique médicale qu'il donne en 1880-1881 à la Faculté de médecine. Ce cours, auquel nous avons accès aujourd'hui, grâce à un cahier de notes d'un de ses étudiants, un certain Jean-Paul Vuillemin (1861-1932), futur botaniste et mycologue de renom<sup>47</sup>, se fonde sur la clinique de Bernheim à l'hôpital et ne laisse apercevoir aucune trace de l'hypnose. Au contraire, dans ce cahier, où Vuillemin note scrupuleusement le cours du maître, on s'aperçoit que lors des leçons du 20 et 21 octobre 1880, à propos de l'amblyopie, Bernheim se rapporte encore aux analyses de Charcot et à sa magnétothérapie. Loin d'imaginer le rôle de l'hypnose, il admet et enseigne ce qu'il critiquera vivement quelques années plus tard, l'importance de l'aimant dans le transfert.

La rencontre mythique du professeur et du guérisseur, témoignant de l'humilité de Bernheim, ne paraît pas pouvoir être confirmée au vu des éléments que nous possédons. Bien au contraire, les archives comme les textes de l'époque nous racontent une tout autre histoire.

### **La rencontre de deux mondes**

La rencontre entre Bernheim et Liébeault est bien plus tardive et ne se réalise que par l'intermédiaire de deux personnages centraux que nous découvrons dans le récit d'un fervent admirateur de Liébeault, le Docteur Albert van Renterghem (1846-1939), qui vint chez Liébeault en avril 1887 : « *Dans le cours de l'année 1880, il [Liébeault] reçut la visite d'un ancien ami d'études, du docteur Lorrain de Strasbourg en passage à Nancy, qui était très frappé des effets produits et des*

---

<sup>46</sup> Magnétothérapie, *Revue Médicale de l'Est*, numéro du 15 mai 1881, tome XIII, 305- 308 ; *Magnétothérapie. Historique et faits nouveaux*, *Revue Médicale de l'Est*, numéro du 15 septembre 1881, *Ibid.*, 547-553 ; n° du 1er octobre 1881, *Ibid.*, p. 579-588 ; n° du 15 octobre 1881, *Ibid.*, 620-628 ; n° du 1er novembre 1881, *Ibid.*, 654-659 ; n° du 15 novembre 1881, *Ibid.*, 688-695 ; n° du 1er décembre 1881, *Ibid.*, 728-731.

<sup>47</sup> Il est entre autres l'inventeur en 1889 du concept d'« antibiose » qui mènera Fleming sur la voie de la découverte des antibiotiques.

*résultats obtenus dans une séance d'hypnothérapie chez Liébeault. Il pria son confrère de lui permettre d'amener à une prochaine séance une personne de ses connaissances de Nancy qui certainement, il n'en douta pas, prendrait un grand intérêt à ces phénomènes. Un des jours suivants le docteur Lorrain amena avec lui monsieur Dumont, chef des travaux physiques à la faculté de Nancy. Ce monsieur vint à contre-cœur et simplement pour faire plaisir à son ami craignant de se compromettre en rendant cette visite. Monsieur Dumont ne tarda pas longtemps d'être pris et sa première visite fut bientôt suivie d'autres qui le convainquirent absolument de la vérité des phénomènes et le gagnèrent à la cause. Le préjugé contre Liébeault et sa thérapie était si grand que le nouvel adepte cacha quelque temps encore son jeu mais après un an il n'y tint plus et ayant communiqué les faits vus et vécus au docteur Sizaret, directeur de l'asile d'aliénés de Maréville près de Nancy, celui-ci lui donna l'occasion d'appliquer la méthode thérapeutique de Liébeault sur quelques hystériques. Dans cet asile, M. Dumont donna depuis avec la collaboration du docteur Sizaret des séances d'hypnotisme qui firent tant sensations que tout Nancy s'y rendit. Il fit plusieurs guérisons, entre autres celle d'une contracture de la jambe droite datant de trois ans et il délivra une hystérique de ses accès qui se produisirent quatre à six fois par jour. Les séances de Maréville d'une part et d'autre part la guérison d'une sciatique invétérée datant de six ans obtenue par Liébeault, alors que la malade avait été traitée en vain pendant six mois par le docteur Bernheim, portèrent celui-ci à aller rendre visite à la polyclinique de Liébeault. Cette visite, un véritable évènement pour l'humble médecin eut lieu au commencement de 1882. Sceptique, incrédule, le professeur de la faculté de médecine fut témoin d'une première séance. La manière de faire de Liébeault lui sembla d'abord si étrange, si naïve qu'il avait quelque peine à réprimer un sourire. Bernheim ne tarda pas cependant à s'intéresser et à se trouver gagné aux pratiques de son confrère. L'incrédulité et le scepticisme changèrent en admiration. Il multiplia les visites et devint bientôt un élève zélé et un ami véritable pour ce savant méconnu et méprisé. Après quelques tâtonnements et hésitations, ayant constaté des faits certains, frappants, Bernheim n'a pas hésité à appliquer ouvertement l'hypnotisme sur les malades de sa clinique.<sup>48</sup> »*

---

<sup>48</sup> Albert van Renterghem, 1896-1897, *Liébeault et son École*, *Zeitschrift für*

Outre certaines erreurs de détails et une admiration profonde de Renterghem pour Liébeault, ce récit semble digne de foi, surtout qu'il correspond parfaitement au compte rendu de la séance du 10 mai 1882 paru dans les *Mémoires de la Société de médecine de Nancy* et au récit que donne le Docteur Edgar Bérillon (1859-1948) dans son hommage à Liébeault en 1906<sup>49</sup>. C'est bien Dumont qui, fort de son expérience accumulée en matière d'hypnotisme à Maréville, présente des résultats de Liébeault qu'il a contrôlés ainsi que le résultat d'autres expériences qu'il a lui-même menées, avant 1882, et dont plusieurs membres de la Société ont déjà été témoin à Maréville. La facilité avec laquelle Dumont et Sizaret parviennent à endormir leurs sujets témoigne de leurs grandes expériences en la matière. On perçoit déjà dans ce compte-rendu leur importance dans l'histoire de l'hypnose. Le passage de la méthode de Liébeault à Bernheim par la médiation de Dumont et Sizaret explique pourquoi ce n'est qu'en 1884 que Bernheim publie son traité et pourquoi en 1882 il ne présente pas lui-même la méthode de Liébeault. Il ne l'a pas encore expérimenté. Au contraire, comme l'affirme Beaunis dans ses Souvenirs, ce n'est qu'« à la suite de cette communication [que Bernheim] voulu constater la réalité des faits avancés et les étudier de plus près ; il en fut de même de Monsieur Liégeois, professeur à la faculté de droit et je me mis à mon tour à étudier ces phénomènes ». Dumont et Sizaret sont donc les maillons essentiels de la genèse de l'École de Nancy, comme le confirme d'ailleurs Bernheim lui-même dans la réédition de 1886 de son traité de 1884 : « Il y a 5 ans, M. Dumont, chef des travaux de la faculté de Médecine, ayant suivi des consultations de M. Liébeault, fut convaincu de la réalité des phénomènes observés ; il expérimenta avec succès à l'asile de Maréville. A ma demande, il présenta le 10 mai 1882 à la Société de Médecine de Nancy, 4 sujets sur lesquels se produisit un certain nombre d'expériences qui frappèrent vivement les membres de la Société<sup>50</sup> ».

---

*Hypnotismus*, 4, 333–375 ; 5, 46–55 et 95–127 ; 11–44, ici, 338–339.

<sup>49</sup> Edgar Bérillon, 1906, *L'œuvre psychologique du Dr Liébeault*, Inauguration du buste du Dr Liébeault à l'École de psychologie le 1er février 1906, *Revue de l'hypnotisme*, Paris.

<sup>50</sup> Bernheim, 1886, *De la suggestion et de ses applications thérapeutiques*. Paris, O. Doin, I-II.

Le cœur de l'histoire de ce qui allait devenir l'École de Nancy se trouve donc chez Dumont et Sizaret. Mais qui sont-ils ?

### **Les médiateurs oubliés**

#### **a. Paul-Charles Jacquot dit Dumont (1850-1933)**

On savait simplement de Dumont qu'il était en 1882, chef de travaux de physiques à la Faculté. Mais de nouvelles recherches nous ont permis de découvrir derrière ce simple titre, un personnage atypique.

Né à Nancy le 1<sup>er</sup> juillet 1850 à 21 heures, au 9 rue Stanislas à Nancy, de Jean-Baptiste Jacquot, coiffeur, et de Pauline Masson son épouse, il se nomme alors Paul-Charles Jacquot. C'est le 30 juin 1873, suite à sa demande faite le 21 janvier 1872 que Paul Charles Jacquot devient en fait Dumont. Si on ne connaît pas les raisons de ce changement, on sait seulement que son père et son oncle ont également changé de nom. Paul-Charles est à cette date étudiant en droit. Licencié ès lettres à Paris en 1872, il a soutenu une thèse pour la licence de droit le 22 janvier 1872 à Nancy sous la direction du Professeur Eugène Lederlin (1831- 1912) intitulée *Ad Senatus Consultum Velleianum : Des obligations qui naissent du mariage : des droits et des devoirs respectifs des époux*. Le 13 avril 1872, il prête serment et est admis avocat par la chambre civil de la cour d'appel de Nancy. En 1874, il publie avec N. Michaud, un *Nouveau cours de version latine à l'usage des classes supérieures et des candidats aux Baccalauréats ès lettres et ès sciences*. Le 9 décembre 1876 à 16 heures, il soutient finalement sa thèse de doctorat de droit intitulée *Du serment considéré surtout comme mode de preuve*, toujours sous la direction du Professeur Lederlin. Il entreprend alors, pour des raisons encore inconnues, des études de médecine, auprès du Docteur Paul Spillmann (1844-1914). Une chose est sûre, il intervient le 16 décembre 1878 devant la Société des sciences de Nancy pour présenter un microphone de son invention qui par la facilité avec laquelle il est impressionné à distance s'avère plus efficace. Ainsi commence la carrière « médicale » de Dumont, qui bien qu'il ne soutienne jamais de thèse de médecine, va présenter de nombreux travaux de physique et d'instrumentations médicales à la Société de médecine et à la Société des sciences de Nancy.

En février 1880, il rentre en tant que chargé des travaux de physique à la faculté de médecine. Il est déjà très compétent dans son nouveau domaine puisqu'il est présenté dès juin 1880, dans un rapport confidentiel du doyen Tourdes comme « *docteur en droit, licencié ès lettres, aptitudes très variées, bon préparateur de physique, instruments perfectionnés par lui* ». Il quitte finalement définitivement l'ordre des avocats au cours de l'année 1882, sans que nous puissions en connaître le motif. Le 10 mai 1882, il présente devant la Société de médecine de Nancy, avec Sizaret, la célèbre communication sur la méthode de Liébeault, mais très vite il retourne à ses travaux de physique. Le 16 avril 1883, il expose à la Société des sciences les résultats d'une expérience sur les perturbations téléphoniques attribuées à l'induction développée par le voisinage d'une ligne télégraphique. Il faut attendre le 3 juillet 1883, pour le voir s'intéresser à nouveau à l'hypnose : il présente, toujours à la Société des sciences, un appareil à *braidiser*, instrument permettant d'obtenir facilement l'état hypnotique chez l'homme. Le 16 mars 1885, il y présente différents types d'obturateurs instantanés ainsi qu'un photomètre photographique. Le 16 juillet 1886, c'est sur certains mouvements provoqués des corps légers qu'il intervient. Le 20 février 1888, il présente des photographies de différentes phases de deux éclipses lunaires.

Il occupe son poste à la faculté de médecine jusqu'en 1891 où il rentre comme sous-bibliothécaire de l'Université de Nancy. En 1893, il remplace finalement le docteur Netter comme bibliothécaire en chef, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1916. Entre temps, il publie en 1905 chez Berger Levraut un court fascicule sur *La vipère dans nos pays*. Il meurt le 26 janvier 1933 à l'âge de 83 ans.

Ce parcours atypique fait de lui un personnage central de l'École de Nancy. Chargé des travaux de physique, Dumont est en charge des instruments des laboratoires, il devait donc connaître Beaunis et son laboratoire dont les instruments demandaient à être adaptés et créés puisqu'ils avaient été achetés par Gréhan avant que Beaunis ne fut nommé à sa place. Dumont connaissait également Liégeois, dont il fut l'élève et qu'il côtoyait également à la cour d'appel. Enfin, sa présence à la Société de médecine dès 1879 témoigne de sa connaissance de Bernheim qui devint membre en 1972. Il est donc central dans

l'histoire de l'École de Nancy, comme le reconnaît Beaunis dans ses mémoires : « *Grâce à Dumont, Bernheim, Liégeois et un peu à moi, [Liébeault] a pu, avant sa mort, jouir d'un triomphe et son buste s'élève sur une des places de Nancy* ». Bernheim le reconnaîtra en 1907 en faisant de Dumont, le « premier révélateur » de l'œuvre de Liébeault<sup>51</sup>.

Mais malgré des qualités évidentes, Dumont reste un touche-à-tout et de ce fait il ne s'investit jamais réellement dans l'étude de l'hypnotisme, ce qui favorisa son oubli par l'histoire. Le belge Joseph Delboeuf nous narre ainsi sa rencontre avec Dumont : « *J'ai entrevu M. Dumont, celui qui a fait connaître M. Liébeault et a converti au magnétisme M. Beaunis et Bernheim. Il est docteur en droit et assistant d'un cours de médecine. Tout le monde m'a parlé de lui comme d'une intelligence extraordinairement douée. Il comprend tout, s'assimile tout et pénètre tout. Malheureusement, ajoutait-on, M. Dumont, incomparable comme initiateur et propagateur, est changeant, et ne mène les choses que jusqu'à mi-chemin. Chacun s'étonne qu'ayant abordé toutes les sciences, il ait eu la persévérance de poursuivre jusqu'au bout ses études de droit.*<sup>52</sup> »

Grâce à son ami, le docteur Célestin Lorrain<sup>53</sup>, son destin a finalement pris une tournure exceptionnelle, permettant à son nom de ressurgir aujourd'hui des tréfonds de l'histoire. Il est officiellement le premier membre de la faculté de médecine à pratiquer l'hypnose, et ce grâce au Docteur Sizaret, autre personnage atypique.

---

<sup>51</sup> Bernheim, 1907, *le Dr Liébeault et la doctrine de la suggestion*, *Revue Médicale de l'Est*, n°2, 36-51 et n°3, 70-82, ici, p. 82.

<sup>52</sup> Joseph Delboeuf, 1888-1889, *Le magnétisme animal : A propos d'une visite à l'École de Nancy*, Paris, Alcan. Reproduit dans Serge Nicolas, 2004, *L'hypnose : Charcot face à Bernheim : l'école de la Salpêtrière et l'école de Nancy*, Paris, L'Harmattan, 77-120, ici, 93-94.

<sup>53</sup> Nous savons peu de chose sur le docteur Lorrain et les liens qu'il entretenait avec Liébeault et Dumont. Nous supposons que le docteur Lorrain dont parle Renterghem est bien Célestin Lorrain, seul médecin de ce nom à habiter à Strasbourg en 1880. Il y est venu en 1877 depuis Lunéville. S'il est un compagnon d'études de Liébeault, c'est certainement dans ces jeunes années, puisqu'il n'a pas soutenu sa thèse à Strasbourg.

### ***b. Charles Sizaret (1834-1905)***

Fils de Joseph Sizaret (1806-1899), marchand épicier, et de Marguerite Dupré, Charles Sizaret né à Nancy le 21 avril 1834. A sa majorité, il entame des études à l'École de médecine de Nancy, dont il sortira lauréat. Interne tout d'abord à l'hôpital St Charles, il entre le 13 décembre 1855 (nomination le 4 décembre) comme élève interne à Maréville pour 600 francs par an. Il en sort le 31 octobre 1856 pour poursuivre ses études à Strasbourg. Il soutient sa thèse le vendredi 30 mars 1860 à Strasbourg autour « *De l'anesthésie musculaire* ». Il revient s'installer à Epinal comme médecin. Il se marie le 29 mai 1861 avec Marie-Pauline Gabrielle Oury à Docelles dans les Vosges où elle réside. Mais dès le 11 juin 1867, Sizaret est nommé médecin préposé responsable du quartier d'aliéné de l'hospice de Pontorson (Manche), il entre en fonction le 28 juin suivant. Il gagne alors 4000 F tout en étant logé. Ici commence l'aventure de celui qui restera toute sa vie un aliéniste voyageur. Car en 1872, il quitte la Manche pour le Jura. Le 27 octobre 1872, il est nommé médecin-chef à l'asile d'aliénés de Dole, poste qu'il exerce jusqu'au 25 mars 1874. Il est ensuite nommé à Fains comme médecin chef, poste qu'il occupe du 3 avril 1874 au 10 janvier 1876. Deux jours plus tard, le voici déjà de retour à Maréville comme médecin chef du service des femmes, payé cette fois, 4000f par an. En 1877, il devient membre de la Société de médecine de Nancy. Le 2 octobre 1889, il quitte Maréville pour partir à Clermont dans l'Oise où il entre le 29 novembre 1889 comme médecin chef. Il y reste jusqu'au 21 décembre 1894. Il prend ensuite sa retraite à Paris. Néanmoins en 1896, le 9 mars, il postule au remplacement du docteur Lemoine à Pontorson, certainement pour des raisons financières. Il est élu avec trois voix contre deux pour le docteur Bailleul, son ancien médecin adjoint. Il repart donc pour Pontorson où il reste de 1896 à 1905 comme médecin préposé responsable. Il meurt le 3 novembre 1905, très probablement à Pontorson, même s'il n'y est pas inhumé.

Tout comme Dumont, Sizaret est un personnage en marge de la grande histoire de la médecine. Il est de ces ouvriers silencieux de l'histoire, médecin sans être professeur, soignant sans être un obscur guérisseur, il était avec Dumont, les mieux placés pour assurer le passage de la méthode de Liébeault vers Bernheim. Mais ils sont aussi

de ces personnages dont le statut n'est pas reconnu : participant actif de la constitution de la Science, ils appartiennent pourtant à cette catégorie que Bernheim dénigre. Sizaret était un collègue de Langlois, celui que Bernheim avait si vivement critiqué alors que les rapports du doyen Heydenrich à son propos sont élogieux. Il n'est donc pas difficile d'imaginer comment Bernheim pouvait considérer Dumont, simple chef de travaux, et Sizaret, médecin d'asile.

### **Liébeault, scientifique et chef d'école**

Liébeault avait donc toutes les cartes, avec l'aide de Dumont et Sizaret, en main pour devenir un scientifique de renom et inscrire son nom dans l'histoire. Mais son intérêt était tout autre. Ayant tout sacrifié à sa foi : fortune, considération, bien-être, Liébeault ne se souciait guère des honneurs mais bien plus de la guérison de ces malades qu'il soignait, faut-il le rappeler, gratuitement. Il n'était pas de ceux qui briguent les honneurs, il était un praticien avant d'être un professeur. Il était aussi humble que méprisé. Il fut, pendant près de vingt ans, considéré par les autres médecins de Nancy comme un fou ou un charlatan. A peine, pendant les dix années de la clinique de M. Liébeault est-il venu deux ou trois professeurs de la faculté et encore une seule fois. Liébeault était considéré comme un charlatan, le pire des désaveux dans le monde médical de l'époque. Il faut dire que les apparences jouaient contre lui.

*« La première impression était mauvaise : malheureusement la vue du Docteur n'était pas pour faire revenir sur cette impression. Ce brave Docteur ne posait pas pour la galerie. Avec ses vieilles pantoufles, sa robe de chambre usée jusqu'à la corde, sa cravate tortillée autour d'un col fripé, ses cheveux en broussaille, il avait plutôt l'air d'un cordonnier que d'un médecin... Sous ces dehors un peu frustes, sous ces apparences bonhomme, on découvrait bien vite un savoir étendu, une intelligence puissante, une volonté énergétique. On sentait dans ses paroles l'honnêteté scientifique, une conviction inébranlable et une foi profonde dans ses idées, foi qu'il savait faire passer chez les autres. Il suffisait de considérer avec attention ce front sillonné de rides dues*

*plutôt à la méditation qu'à l'âge, ces yeux vifs et pénétrants, pour savoir de suite qu'on n'était pas en présence d'un homme ordinaire*<sup>54</sup> ».

Liébeault n'était pas un chef d'école, au sens institutionnel du terme, il n'avait « rien de ce qu'il faut pour cela » comme le rapporte Delboeuf. Certes, son caractère n'était pas celui d'un patriarche, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut le considérer comme un obscur guérisseur de campagne comme le demande à juste titre le Docteur Bérillon. Pour ce dernier, Liébeault est le modèle de l'homme de science, « *savant modeste, doué au plus haut degré de cette puissance d'observation, de cette ingéniosité, de cette sincérité profonde, de cette largeur de vues qui constituent le véritable homme de science* »<sup>55</sup>. Il a bien créé une méthode nouvelle et a fait en ce sens progresser la science. Formant de nombreux étudiants à sa méthode, Liébeault est ainsi qualifié de « véritable chef d'école », mais son École, n'est pas l'École de Nancy, mais une École internationale de psychothérapie dont les membres nombreux et éminents apparaissent dans *l'Album Liébeault*<sup>56</sup>. Seulement son intérêt premier était la guérison de ses malades et non la célébrité et la renommée.

Alors qu'il était dans l'intérêt de Bernheim de se mettre en avant dans cette histoire. Bien que clinicien reconnu, même après son transfert à Nancy<sup>57</sup>, Bernheim semblait destiné à une carrière d'organiciste sans histoire. Or, en arrivant à Nancy, il se sent investi d'une mission. Son Alsace natale qu'il chérit est aux mains de la Prusse, et Nancy reste le dernier bastion de l'orgueil français. Lorsque Bernheim découvre le

---

<sup>54</sup> Joseph Delboeuf, 1888-1889, *op. cit.*, dans S. Nicolas, 2004, *op. cit.*, p. 80.

<sup>55</sup> Edgar Bérillon, 1906, *op. cit.*, p. 34.

<sup>56</sup> Offert en cadeau, cet Album contient des photos, souvent dédiées, de tous les chercheurs qui se revendiquent alors de l'enseignement de Liébeault et qui souhaite lui rendre hommage alors qu'il prend sa retraite. Il réunit 64 noms du monde entier (respectivement 4 Allemagne, 2 Autriche, 4 Belgique, 1 Brésil, 1 Canada, 1 Espagne, 3 Etats-Unis, 13 France, 18 Grande Bretagne-Irlande, 5 Hollande, 2 Italie, 4 Russie, 3 Suède, 2 Suisse), témoignant de l'influence de Liébeault sur le monde scientifique de son époque et ce dès 1891. Il a été entièrement republié par B. Andrieu, 2008, *Album Liébeault*, Nancy, PUN.

<sup>57</sup> Le 9 novembre 1872, la Faculté de Médecine de Nancy est installée solennellement à Nancy et la rentrée a lieu le lendemain. Voir à ce propos, G. Grignon, *Lettres de l'association des amis du musée*, n°5-6, 1998-1999.

procédé de Liébeault, il envisage immédiatement l'intérêt de cette thérapeutique, tout comme il conçoit l'opposition avec Charcot dont il a suivi les cours. Certainement a-t-il vu dans la défense de cette thérapie nouvelle le moyen de devenir célèbre, profitant de la nouveauté du procédé autant que de la demande de la nation française de faire de Nancy un pôle scientifique pouvant narguer à quelques dizaines de kilomètres seulement la puissance allemande. C'est en tout cas ce que semble confirmer un document d'archives exceptionnel : les *Souvenirs* d'Henry Beaunis<sup>58</sup> qui retrace, entre autres moments de sa vie, son passage à Nancy et la constitution de l'École de Nancy. On peut suivre sous sa plume la naissance de l'École de Nancy, le rôle de chacun dans cette aventure, et surtout découvrir, au plus près de ce qu'il était, le Professeur Bernheim.

### **Les Souvenirs de Beaunis et le rôle de Bernheim**

Ainsi, Beaunis nous apprend que, dans un premier temps, Bernheim est assez réticent face aux travaux de Liébeault et que c'est au contraire Jules Liégeois qui croit le plus en la nouvelle méthode : *« Dans cette période initiale à laquelle je viens de faire allusion, Liégeois a été l'ouvrier de la première heure, le plus ferme, le plus militant, le plus convaincu. Il a apporté à l'œuvre commune, l'appui de son autorité morale, de son caractère, de sa foi robuste et active qui n'a jamais fléchi un instant et grâce à lui la législation criminelle a dû compter et comptera encore de plus en plus avec les phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion. »*

Mais Liégeois n'était pas médecin et Beaunis pour sa part ne voyait dans l'hypnose qu'un outil intellectuel de constitution de son rêve : *la psychologie expérimentale*<sup>59</sup>.

Ainsi très vite les rôles furent répartis :

---

<sup>58</sup> Les *Souvenirs* de Beaunis ont été entièrement retrouvés par B. Andrieu dans le musée de la faculté de médecine de Nancy avec l'aide du Professeur Floquet. Un court passage des six tomes est en cours de publication par Andrieu aux Presses Universitaires de Nancy sous le titre *Henry Etienne Beaunis à Nancy*.

<sup>59</sup> Ce qu'il réalisera plus tard avec Alfred Binet en créant le laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne et l'Année psychologique.

*« M. Bernheim s'occupait surtout du côté thérapeutique, M. Liégeois envisageait les phénomènes au point de vue du droit civil et criminel. Je voulus de mon côté les étudier au point de vue physiologique et psychologique. »*

*Je recherchais aussi les modifications produites par le sommeil hypnotique dans le pouls, la respiration, la force musculaire, les sensations, le temps de réaction des sensations. Mais ce qui m'intéressait le plus c'était le côté psychologique de la question. Je voyais dans l'hypnotisme non seulement une étude des phénomènes psychologiques du somnambulisme provoqué mais j'y vois surtout un procédé d'expérimentation directe sur les phénomènes de l'intelligence, une véritable méthode de psychologie expérimentale, elle me semblait devoir être pour le philosophe ce la vivisection est pour le physiologique. »*

Il fallait donc quelqu'un pour représenter cette École de Nancy. Bernheim était parfait dans ce rôle. Il était habitué à jouer de son aura de « patron » de l'hôpital public de Nancy et de son image de thaumaturge. En tant que professeur d'université, il sera le principal acteur de la construction du « mythe » de l'École de Nancy :

*« C'est qu'en effet à cause de la situation de M. Bernheim, de son autorité, de sa fonction même de professeur de clinique qui le mettait plus en vue, il a fini par incarner pour ainsi ce qu'on a appelé à tort l'École de Nancy. »*

A tort, car l'École de Nancy n'avait en fait rien d'une École, chacun y travaillait dans son propre intérêt et il ne s'entendait pas sur grande chose, en fait sur deux choses :

*« En effet il n'y pas eu d'École de Nancy à proprement parler, car le mot École implique un corps de doctrine cohérent et coordonné dans lequel tout se tient en collectivité en un mot dans laquelle tous les membres partagent les mêmes idées. Or il n'y a rien de semblable. MM Liébeault, Bernheim, Liégeois et moi ne nous accordions que sur deux points, une négation et une affirmation : la négation, la non réalité des phénomènes observés par Charcot et décrits par l'École de la Salpêtrière. Ces phénomènes n'étaient pour nous que dus à des*

*suggestions inconscientes ; une affirmation, la puissance de la suggestion et son emploi en thérapeutique. »*

École sans doctrine donc parce qu'école désunie. Derrière l'image de fraternité et d'unité, chacun avait en fait sa propre opinion, souvent divergente, sur l'hypnose et la suggestion.

*« Pour presque tout le reste nos idées variaient et ici je parlerai que des miennes en opposition avec M. Bernheim. [...] Or voici les points sur lesquels je diffère absolument de M. Bernheim. Pour lui, il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion. Pour moi je crois qu'il y a autre chose que la suggestion et que la suggestion seule ne suffit pas à expliquer tous les phénomènes. En effet : La suggestion seule, sans hypnotisme, ne suffit pas pour expliquer des phénomènes comme la vérification par exemple. Encore moins, comme on le verra plus loin, est-elle impuissante à expliquer les faits de visions à distance dont j'ai cité un exemple dont je parlerai plus loin. Pour ma part j'admets un état cérébral particulier dans lequel l'innervation cérébrale est profondément modifiée sans qu'on sache au juste qu'elle est cette modification. Je crois du reste et malgré toute l'autorité de Bernheim que les recherches faites dans les hôpitaux sont assez sujettes à caution et ne doivent être utilisées qu'avec beaucoup de réserves, en dehors du but thérapeutique<sup>60</sup>. »*

Bernheim le reconnaît lui-même en 1890 : « A Nancy, M. Liébeault, M. Beaunis, M. Liégeois et moi-même nous opérons par suggestion... chacun à sa manière »<sup>61</sup>. C'est en ce sens que l'on peut qualifier l'École de Nancy de mythe. Certes, il y a eu une École de psychothérapie, que l'on peut nommer École de Liébeault, mais l'École de Nancy, telle qu'on la connaît habituellement, n'a jamais existé en tant que telle.

### **Le mythe de l'École de Nancy**

C'est donc bien un mythe que cette École de Nancy, mais non un mythe constitué par des historiens peu attentifs aux contextes desquels sont issues leurs sources, mais parce que dès le départ on a

---

<sup>60</sup> Beaunis, *op. cit.*, p. 418.

<sup>61</sup> Bernheim, 1890, *Hypnotisme, Suggestion et Psychothérapie*. Paris, O. Doin, p. 92.

constitué l'histoire de l'École de Nancy comme le mythe positiviste de la victoire de la Science et de la méthode expérimentale sur les puissances obscures. L'hypnose était le meilleur objet pour cela, sa maîtrise scientifique et son utilisation thérapeutique marquait la victoire de la rationalité sur ce qui passait quelques dizaine d'années auparavant comme une manifestation quasi surnaturelle ou mystique. L'École de Nancy est le pur produit d'une histoire positiviste des sciences visant à mettre en avant le progrès de la raison dans l'histoire et le progrès de la Nation. Et, à l'instar de cette forme spécifique d'histoire des sciences, largement dénoncée depuis l'École des Annales, l'histoire mythique de l'École de Nancy prit véritablement son envol avec la mort de ses acteurs. Comme l'a montré Simone Mazauric, l'histoire des sciences comme histoire des victoires de la rationalité est une histoire d'éloge funèbre<sup>62</sup>. C'est bien ce qui se passe dans la construction du mythe de l'École de Nancy. Suivons encore Henry Beaunis :

*« Le 18 février 1904, Liébeault mourait dans sa quatre-vingt unième année. A la nouvelle de cette mort, un des médecins étrangers qui avait adopté sa méthode proposa d'ouvrir une souscription dans le but d'élever un monument à sa mémoire. Ici commence un exemple de ce qu'on peut appeler la comédie humaine. L'homme simple, modeste, qui détestait le fla-fla et vivait retiré du monde se voit tout à coup l'objet des honneurs et de tout le tam-tam officiel ; on l'accapara si bien qu'il servit de tremplin à un certain nombre de notabilités plus ou moins scientifiques qui arborèrent son nom comme étiquette à leur chapeau, de façon qu'on put se demander un instant si tout Paris ne faisait pas partie de cette pauvre École de Nancy si décriée qui se limitait avant la mort de Liébeault à quatre personnalités. [...] Le 14 août 1908, Liégeois se promenant dans le parc de Bains-les-Bains fut écrasé par une automobile. Il fallut près d'une demi-heure pour le dégager, agonie atroce sous les yeux de sa femme. Il se renouvela pour Liégeois, sur de moindres proportions ce qui avaient eu lieu pour Liébeault. Attaqué et conspué pendant sa vie, il fut élevé sur le pavois après sa mort. Comme pour Liébeault, on fit pour lui, sur l'initiative du même savant étranger*

---

<sup>62</sup> Mazauric, Fontenelle et *l'invention de l'histoire des sciences*, 2007, Paris, Fayard.

*le Docteur Van Renterghem, une souscription pour lui élever un buste à Bains. »*

A l'instar de cette comédie humaine, Bernheim s'est attaché à laisser son nom dans cette histoire. Il a tenu à ce qu'on n'oublie pas qu'il a révélé, développé et vulgarisé l'œuvre de Liébeault dans le monde médical, il tient à appartenir à cette histoire ainsi qu'en témoigne une petite phrase acerbe dans son article de 1907. Constatant que la cérémonie de 1906 en l'honneur de Liébeault à la société d'hypnologie et de psychologie de Paris s'était déroulé sans nancéiens, il s'étonne surtout d'avoir été oublié<sup>63</sup> et écrit : « *Le nom de celui qui revendique l'honneur d'avoir révélé Liébeault au monde médical, d'avoir vulgarisé et développé sa doctrine, fut passé sous silence par je ne sais quel mot d'ordre, et effacé de leur histoire* »<sup>64</sup>.

Cette réclamation trahit bien l'opinion de Bernheim sur son propre rôle dans cette histoire puisque dans la même communication il affirme sans détour que : « *La doctrine de Liébeault a subi, par mon influence, une évolution qu'elle contenait en germe* ». C'est donc grâce à ses propres travaux et ses propres affirmations que Bernheim s'est forgé l'image de chef de l'École de Nancy. Il n'avait pas de concurrent, entre le guérisseur Liébeault, le juriste Liégeois qui en fut professeur qu'en 1895 et Beaunis qui avait d'autres intérêts, moins publicitaire qu'épistémologique. Il est le seul à avoir, toute sa vie, poursuivi les travaux sur l'hypnose et la suggestion, changeant certes d'opinion au cours du temps, mais publiant abondamment sur cette École de Nancy. Bernheim s'imposa donc comme le représentant de l'École de Nancy, son principal animateur, alors même que ses collègues doutaient de ses expérimentations. Sans remettre en cause la qualité scientifique de Bernheim, dont les idées sur l'idéo-dynamisme sont à l'origine de la psychosomatique moderne, il nous faut néanmoins prendre du recul sur l'histoire de l'École de Nancy telle qu'il aimait à la conter et telle qu'elle nous est parvenue. Bernheim fut un publicitaire de talent de la méthode de Liébeault, il lui a permis de s'imposer en France et à l'étranger, hier comme aujourd'hui. Mais, reste à ne pas

---

<sup>63</sup> Dans son hommage, le docteur Bérillon parle de Beaunis, de Liégeois, de Sizaret et de Dumont, mais ne cite jamais Bernheim, faisant au contraire de Beaunis l'acteur de la scientification de la méthode de Liébeault.

<sup>64</sup> Bernheim, 1907, *op. cit.*, p. 81.

oublier, qu'il n'était qu'un rouage d'une dynamique innovante qui est parvenue à maturité sans lui. Bernheim est un élément du devenir historique de l'École de Nancy comme mythe historico-scientifique, mais, comme l'a montré Bernard Andrieu, à la suite de Bérillon, c'est bien plus dans l'association de Liébeault et de Beaunis<sup>65</sup> que se trouvent les fondements scientifiques de ce qui apparut alors comme une véritable révolution scientifique.

## Conclusion

Si beaucoup d'informations nous manquent encore quant aux liens entre Dumont et Lorrain, Dumont et Sizaret, Lorrain et Liébeault, l'École de Nancy apparaît déjà sous un autre jour à l'aune de la prise en compte des médiateurs.

L'École de Nancy n'a jamais existé, elle est le fruit d'une construction historique, en grande *partie a posteriori*, d'une relecture des événements à l'aune d'intérêts scientifiques et patriotiques de l'ordre de l'idéologie scientifique. Certes des travaux fondamentaux sur l'hypnose, la suggestion ont bien eu lieu à Nancy, permettant tant le déploiement de la psychologie expérimentale que de la psychothérapie. Mais la seule École qui puisse être appelé de ce nom fut celle de Liébeault. L'École de Nancy, défendue par Bernheim, est un mythe. Mais comme tous les mythes, celui-ci a son intérêt, il a permis l'affirmation de la puissance de la méthode expérimentale en sciences humaines et l'intérêt de l'interdisciplinarité dans l'étude des phénomènes humains.

Mais sa construction sur les hommages funèbres de ces membres a également participé à son oubli dès les débuts du XX<sup>ème</sup> siècle, faisant passer cette formidable aventure du champ de la science innovante à celui des livres d'Histoire. C'est ainsi que Freud classe sans regret les travaux sur l'hypnose, de Nancy comme de Paris d'ailleurs, dans les prémices historiques de son propre travail, favorisant ainsi l'oubli des Nancéiens au profit du déploiement de la psychanalyse dans le monde.

---

<sup>65</sup> Andrieu, *Liébeaunis*, Alexandre Klein (dir.), 2010, *L'École de Nancy : pour une nouvelle histoire*, PUN.

Ainsi se devait-on de faire redécouvrir cette histoire de l'École de Nancy, histoire qui ne fait sens que si tous les acteurs y trouvent leur place. Sans Bernheim, Liébeault serait resté dans l'ombre, mais sans Dumont, Bernheim aurait ignoré l'existence même de Liébeault. Seulement, sans Sizaret, Dumont n'aurait pu mener ses expériences d'hypnose, se faire la main et ainsi pouvoir convaincre Bernheim. De même que sans l'enthousiasme de Liégeois, Beaunis et Bernheim ne se serait certainement pas penché sur ces phénomènes, et sans Beaunis et son intérêt pour la psychologie, l'organiciste Bernheim n'aurait peut-être jamais défendu le versant psychologique de l'hypnose contre l'explication physique de Charcot. Tout comme des voix se sont élevés tout au long du XXème siècle pour que l'on n'oublie pas le génial Liébeault, il était temps aujourd'hui de faire sortir de l'oubli les autres artisans de cet épisode majeur de l'histoire des sciences et de l'histoire de Nancy.

## De l'hypnose à la suggestion : Bernheim et le mythe de « l'École » de Nancy

Professeur Serge NICOLAS<sup>66</sup>

Le professeur Bernard Legras a rassemblé avec bonheur dans ce livre un ensemble de textes historiquement majeurs sur Hippolyte Bernheim, les faisant précéder de deux conférences du médecin nancéen qui permettent de mettre en valeur sa vision de la clinique médicale. Dans le dernier texte de ce recueil d'articles sur Bernheim, une attention toute particulière doit être accordée à l'écrit d'Alexandre Klein qui nous offre une nouvelle lecture historique de grande qualité sur l'origine de l'École hypnologique de Nancy, en soulignant au passage le fait que l'École dite de Nancy ne peut être considérée comme une « école » à proprement parler s'appuyant sur un corps de doctrine cohérent. En ce sens, elle est plutôt le fruit d'une construction historique aboutissant à un mythe que l'on a opposé<sup>67</sup> cette fois-ci à une véritable École de pensée, celle de la Salpêtrière, ayant à sa tête le grand neurologue parisien Jean-Martin Charcot (1825-1893), un spécialiste mondialement reconnu de la question de l'hypnose et de l'hystérie. Le groupe de Nancy ne s'accordait en effet que sur deux points. Le premier était celui de l'irréalité des phénomènes observés par Charcot et décrits par l'École de la Salpêtrière (les phénomènes observés n'étaient dus qu'à des suggestions inconscientes). Le second était celui de la puissance de la suggestion et son emploi en thérapeutique. À défaut de parler d'école de Nancy, on peut cependant considérer que s'est rassemblé dans cette ville de province au début des années 1880, autour de Bernheim, un petit groupe d'universitaires, avec notamment Jules Liégeois et Henry Beaunis, qui revendiqueront d'avoir vulgarisé et développé la

---

<sup>66</sup> Professeur à l'Université Paris Cité. Il enseigne la psychologie cognitive expérimentale et l'histoire de la psychologie. Auteur de notamment : « *La psychologie cognitive* », 2003 ; « *Histoire de la psychologie scientifique* », 2008 ; « *La mémoire* », 2016 ; « *Histoire de la psychologie* », 2021.

<sup>67</sup> Nicolas, 2004, *L'hypnose : Charcot face à Bernheim. Les écoles de la Salpêtrière et de Nancy*. Paris, L'Harmattan.

doctrine<sup>68</sup> du médecin nancéen Ambroise Auguste Liébeault en matière d'hypnose et de suggestion.

### **L'origine de « l'école » de Nancy : le rôle de Bernheim**

La rencontre de ces quatre personnages a été rendue possible par les conséquences des tragiques événements de la défaite française contre la Prusse en 1871. Après la défaite, la question du rétablissement en France de la Faculté de médecine de Strasbourg va se poser. En effet, quand Strasbourg cessa d'appartenir à la France, plusieurs villes demandèrent à devenir le nouveau siège de la Faculté de médecine disparue. En 1871, Bernheim, ancien étudiant en médecine<sup>69</sup> formé à Strasbourg affirme la nécessité du rétablissement de la Faculté de médecine quelque part en France dans une série d'articles<sup>70</sup> publiés dans la *Gazette médicale de Strasbourg*. Il est particulièrement soucieux de cette question puisqu'avant-guerre il était professeur agrégé à la Faculté de médecine de Strasbourg, mais il n'était pas question pour lui de résider dans une Alsace maintenant allemande. Bon nombre de ses collègues ne vont pas accepter la proposition des autorités allemandes d'intégrer la nouvelle université allemande de Strasbourg et vont décider de quitter la ville pour revenir en France. Parmi ces enseignants on trouve le médecin militaire Henry Beaunis, futur physiologiste de renom, qui allait jouer un rôle important ultérieurement dans l'histoire de la psychologie française<sup>71</sup>.

Le décret du 1<sup>er</sup> octobre 1872 transférait officiellement la Faculté de médecine de Strasbourg à Nancy. Face à la nouvelle université allemande de Strasbourg se dressait maintenant la nouvelle université de Nancy, qui jadis sans attrait allait devenir avec Paris l'un des centres

---

<sup>68</sup> Liébeault, 1866, *Du sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique*. Paris :Masson.

<sup>69</sup> Bernheim, 1866, *De la myocardie aigüe (Thèse de médecine)*. Strasbourg – Bernheim, 1869, *Des Fièvres typhiques en général (Thèse de concours pour l'Agrégation en médecine)*. Strasbourg.

<sup>70</sup> Bernheim, 1871, Du rétablissement en France de la Faculté de médecine de Strasbourg. *Gazette Médicale de Strasbourg*, vol. 31, n° 14 & n° 15, 19 pages.

<sup>71</sup> Nicolas, 1995, Henry Beaunis (1830-1921) : Directeur-fondateur du laboratoire de Psychologie Physiologique de la Sorbonne. *L'Année Psychologique*, vol. 95, 267-291.

académiques français les plus en vue. Le corps professoral de la nouvelle Faculté de médecine était maintenant important (17 professeurs titulaires, 9 professeurs adjoints, et 8 professeurs agrégés). C'est ainsi que Beaunis, ancien professeur agrégé de l'école de santé militaire de Strasbourg, sera nommé professeur titulaire de la chaire de physiologie dès la fondation de la nouvelle université. De son côté, Bernheim restera un temps professeur agrégé avant de devenir professeur suppléant (1874) de clinique médicale inaugurant son cours par une fameuse conférence dont le texte est reproduit dans ce livre. Il y soulignera que la médecine clinique n'est pas un art mais une science, et finira par la représenter officiellement quatre ans plus tard en devenant professeur titulaire de la chaire en question en remplacement de Mathieu Hirtz. Mais outre la Faculté de médecine, il y avait à Nancy d'autres facultés plus anciennes : la Faculté des lettres (créée en 1854), la Faculté des sciences (créée en 1854) et la Faculté de droit (créée en 1864) où professait depuis quelques années Jules Liégeois, professeur de droit administratif. Ce sont ces trois professeurs de Nancy dont nous venons de parler, Bernheim, Beaunis et Liégeois, qui vont être à l'origine de la fondation d'une nouvelle école hypnotique au début des années 1880 après leur rencontre avec Liébeault qu'ils vont considérer comme leur mentor et l'initiateur de la fameuse et controversée « école » de Nancy.

Bernheim semble avoir été tout d'abord un peu réticent face au succès de la pratique thérapeutique de Liébeault, bien qu'il se soit intéressé quelques années auparavant à la magnétothérapie<sup>72</sup>. Il écrit ainsi à ce propos : « *J'ai moi-même expérimenté depuis cette époque, avec un grand scepticisme, je l'avoue, au début ; et après quelques tâtonnements et hésitations, je n'ai pas tardé à constater des résultats certains, frappants, qui m'imposent le devoir de ne pas garder le silence.* »<sup>73</sup>. C'est plutôt un de ses confrères de l'Université, Jules Liégeois, qui crut d'abord en cette méthode. Si Liégeois va envisager

---

<sup>72</sup> Bernheim, 1881, Magnétothérapie (Société de médecine de Nancy, séance du 9 février 1881). *Revue Médicale de l'Est*, vol. 13, n° 18, 547-553 ; n° 19, 579-588 ; n° 20, 620-628 ; n° 21, 654-659 ; n° 22, 688-695 ; n° 23, 728-731. ; Bernheim, 1882, Nouvelles observations de magnétothérapie. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 14, n° 20, 626-632 ; n° 21, 662-666.

<sup>73</sup> Voir Bernheim, 1884, *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*. Paris, O. Doin.

l'hypnose au point de vue du droit civil et criminel, et Beaunis du point de vue physiologique et psychologique, Bernheim va surtout la considérer du point de vue thérapeutique. C'est ainsi qu'au cours des années qui suivirent les trois universitaires vont en quelque sorte se répartir la tâche. Mais Bernheim va rapidement être celui qui va représenter « l'école » de Nancy et en devenir le chef de file. « *C'est qu'en effet à cause de la situation de M. Bernheim, de son autorité, de sa fonction même de professeur de clinique qui le mettait plus en vue, il a fini par incarner pour ainsi dire ce qu'on a appelé [...] l'école de Nancy* » (in *Mémoire inédits* de Beaunis). Mais dans le cours de son œuvre, Bernheim a toujours rendu hommage<sup>74</sup> au travail de Liébeault, il écrit ainsi dès son premier ouvrage sur le sujet intitulé « *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* » : « *C'est à M. Liébeault, docteur en médecine à Nancy, que je dois la connaissance de la méthode que j'emploie pour provoquer le sommeil et certains effets thérapeutiques incontestables. Depuis plus de 20 ans, ce confrère, bravant le ridicule et le discrédit attachés aux pratiques de ce qu'on appelle le magnétisme animal, poursuit ses recherches et se voue avec désintéressement au traitement des maladies par le sommeil.* ». Mais Bernheim sera néanmoins considéré comme le chef incontesté de cette école qu'il va contribuer à faire connaître en France et à l'étranger.

### **Bernheim publie en 1884 l'ouvrage fondateur de « l'école » dite de Nancy**

Par ailleurs, il est communément admis, comme on le constate à la lecture des différents chapitres de ce livre, que l'ouvrage de Bernheim « *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* » publié d'abord sous forme d'articles indépendants dans la *Revue Médicale de l'Est* (1883)<sup>75</sup> puis sous la forme d'un volume (1884)<sup>76</sup> à

---

<sup>74</sup> Cf. par exemple : Bernheim, 1904, Le docteur Liébeault et sa doctrine. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 36, n° 12, 349-361. – Bernheim, 1907, Le docteur Liébeault et la doctrine de la suggestion (Conférence faite à Nancy, le 12 décembre 1906). *Revue Médicale de l'Est*, vol. 39, n° 2, 36-51 ; n° 3, 70-82.

<sup>75</sup> Bernheim, 1883, De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 15, n° 17, 513-520 ; n° 18, 545-559 ; n° 19, 577-592 ; n° 20, 610-619 ; n° 21, 641-658 ; n° 22, 674-685 ; n° 23, 712-721.

part chez l'éditeur parisien Octave Doin, constitue l'acte de naissance du groupe de Nancy. Ces écrits avaient été précédés par une conférence<sup>77</sup> donnée le 20 août 1883 lors du Congrès de l'*Association Française pour l'Avancement des Sciences* (AFAS) qui traitait de la suggestion à l'état de veille. Mais c'est bien l'ouvrage de 1884 qui va faire date dans l'histoire de la psychologie car, comme il l'écrira lui-même quelques années plus tard, dans sa préface à la seconde édition : « *la première édition de ce livre a été une vraie révélation, je n'hésite pas à le dire, pour beaucoup de médecins qui ont bien voulu expérimenter à leur tour* » (1888)<sup>78</sup>. Dans cet ouvrage (1884), Bernheim expose d'abord la méthode employée pour provoquer l'hypnotisme et les diverses manifestations qu'on peut déterminer chez les sujets hypnotisés. Ensuite, il donne un court aperçu historique de la question en examinant les vues théoriques émises à ce sujet puis expose ses opinions personnelles sur le mécanisme psychologique des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion.

Il définit la suggestion comme l'acte par lequel l'opérateur impose une idée à son sujet, par la parole ou par des gestes ; un phénomène suggéré est donc un phénomène qui a une cause psychique, qui est précédé par une opération psychique. Il met ainsi en lumière le rôle essentiel de la suggestion dans la production et dans le développement des états mentaux si curieux qui constituent l'hypnotisme à ses divers degrés. Il n'attribue aucune importance à l'existence des phénomènes somatiques décrits par Charcot et ses émules à la Salpêtrière qui ne sont, pour lui, que l'œuvre de la suggestion. Bernheim considère en fait que la suggestion est la clé de toutes les manifestations de l'hypnotisme. S'appuyant sur ses observations qui lui ont montré que dans le sommeil profond l'affaiblissement de la conscience et de la volonté ne sont pas nécessaires à la manifestation des phénomènes de suggestion, il nie que l'hypnotisé ne soit qu'un automate, chez lequel l'influence

---

<sup>76</sup> Bernheim, 1884, *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*. Paris, O. Doin.

<sup>77</sup> Bernheim, 1884, De la suggestion à l'état de veille. In *Association française pour l'avancement des sciences. Compte rendu de la 12<sup>e</sup> session de 1883 tenue à Rouen* (séance du 20 août 1883, 755-759). Paris.

<sup>78</sup> Bernheim, 1888, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (2<sup>e</sup> édition). Paris, O. Doin.

modératrice des centres cérébraux supérieurs est momentanément supprimée. Il pense qu'il existe seulement chez les sujets hypnotisés « *une aptitude particulière à transformer l'idée reçue en acte* » ; qu'il y a chez eux une « *exaltation de l'excitabilité idéo-motrice qui fait la transformation inconsciente, à l'insu de la volonté, de l'idée en mouvement* », et que le mécanisme de la suggestion ne consiste que dans « *l'accroissement de l'excitabilité réflexe idéo-motrice, idéo-sensitive, idéo-sensorielle* ». Le mécanisme de la suggestion présente de fait pour lui deux étapes successives : l'acceptation de l'idée qui nécessite une attitude du psychisme qualifiée par Durand de Gros (1826-1900) de « *créditivité* » et l'accomplissement de la suggestion qui nécessite le phénomène idéo-dynamique. Pour finir, il examine dans son livre d'une façon générale les applications de la doctrine de la suggestion à la psychologie, à la médecine légale, et à la thérapeutique. Bernheim termine en effet son livre en disant : « *Il me reste à étudier la doctrine de la suggestion appliquée à la thérapeutique ; c'est le point de vue que comme médecin et professeur de clinique, j'ai le devoir d'étudier d'une façon spéciale. Existe-t-il une thérapeutique suggestive ? Je n'hésite pas, m'appuyant sur de nombreux faits, à répondre affirmativement sans vouloir dire que cette thérapeutique soit toujours applicable, ni toujours efficace. Ce n'est pas dans un but oiseux, ce n'est même pas dans le seul but de satisfaire une vaine curiosité scientifique, que j'ai abordé cette étude, et que je l'ai poursuivie rigoureusement, malgré bien des sourires. Mes observations de thérapeutique suggestive feront l'objet d'un mémoire ultérieur.* » C'est en effet dans ses ouvrages ultérieurs<sup>79</sup> que sera développée la question thérapeutique.

### **Critique de Charcot et de l'École de la Salpêtrière**

La première édition de l'ouvrage aura un succès immédiat si l'on en juge par la réédition corrigée du texte d'origine qui va changer de titre deux ans plus tard (1886). « *La première partie de ce livre a été publiée en 1884. Je l'ai remanié, ajoutant de nouveaux faits, de nouvelles considérations, et répondant aux critiques qui m'ont été adressées. La*

---

<sup>79</sup> Bernheim, 1886, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (2<sup>e</sup> édition en 1888 ; 3<sup>e</sup> en 1891). – Bernheim, 1891, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, études nouvelles* (2<sup>e</sup> édition en 1903 ; 3<sup>e</sup> en 1910).

*seconde partie, entièrement nouvelle, a pour objet la thérapeutique suggestive. J'intitule ce livre : De la suggestion. Le mot magnétisme, né d'une interprétation erronée des phénomènes, n'a plus de raison d'être. C'est la suggestion qui domine la plupart des manifestations de l'hypnose ; les prétendus phénomènes physiques ne sont, suivant moi, que des phénomènes psychiques. C'est l'idée conçue par l'opérateur qui, saisie par l'hypnotisé, est acceptée par son cerveau, réalise le phénomène, à la faveur d'une suggestibilité exaltée, produite par la concentration d'esprit spéciale de l'état hypnotique. La suggestion est la clé du braidisme.* » (Bernheim, 1886, p. I). De fait, il s'agit d'un tout autre ouvrage et Bernheim en change en effet le titre : *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*<sup>80</sup> (1886). Ce volume comprend maintenant 428 pages et c'est celui-ci qui va être sous le feu de ses détracteurs et sceptiques, car Bernheim, sûr de son fait, et, pour la première fois, y donne une critique explicite et sévère dirigée contre l'école de la Salpêtrière.

Les cinq premiers chapitres de la première partie du livre n'ont subi que peu de changements par rapport à l'édition originale de 1884. Par contre, le chapitre VI est nouveau. Il est consacré à une « réponse à quelques critiques » et est dirigé en grande partie contre Charcot et les élèves de son école. Bernheim refuse de prendre pour type de l'hypnotisme le grand hypnotisme décrit par Charcot qui est, selon lui, une création purement artificielle, et se propose de montrer pourquoi les résultats qu'il a obtenus diffèrent de ceux de la Salpêtrière. Le pourquoi est très simple, et Bernheim le trouve tout de suite : c'est que Charcot et ses élèves se sont trompés. Tout d'abord, il constate qu'il n'a pas pu « *par ses observations confirmer l'existence des trois phases de l'hypnotisme, telles que Charcot les a décrites* » (p. 93) et qui, comme on le pense bien, ont grand besoin de confirmation. On pourrait s'imaginer peut-être que cette différence des résultats tient à une différence des lieux. Vaine objection. Bernheim a eu l'occasion d'opérer à Paris, et pas plus à Paris qu'à Nancy, il n'a pu réaliser ce qu'il appelle « les trois phases de la Salpêtrière » qui, donc, « *n'existent pas* » (p. 93). Bernheim a cependant trouvé une fois « *un sujet qui réalisait à la perfection les trois périodes, mais cette personne*

---

<sup>80</sup> Bernheim, 1886, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (2<sup>e</sup> édition). Paris, O. Doin.

*avait passé trois ans à la Salpêtrière ; elle avait appris par suggestion à imiter les phénomènes qu'elle voyait se produire chez les autres somnambules de la même école ; elle était dressée par imitation ; ce n'était plus une hypnotisée naturelle ; c'était bien une névrose hypnotique suggestive. »* À ce moment Bernheim découvre la cause de l'erreur dans laquelle Charcot est tombé avec toute son école : « *Tout s'explique quand on sait que la suggestion est la clef de tous les phénomènes hypnotiques* » (p. 96). Ainsi l'école de la Salpêtrière a été le jouet de la suggestion.

C'est à cette époque que l'opposition à sa doctrine va commencer à se manifester de manière de plus en plus marquée. Dans un article<sup>81</sup> publié dans la *Revue de l'hypnotisme*, Bernheim établira la liste des différences les plus essentielles qui existent entre les conceptions défendues à Nancy et l'école de la Salpêtrière : « 1° *Nous n'observons jamais les trois phases, léthargie, catalepsie, somnambulisme. Les trois prétendues phases de l'état hypnotique sont suggérées.* 2° *Chez les grandes hystériques, l'hypnose est ce qu'elle est chez les autres sujets.* 3° *L'hystérie n'est pas un bon terrain pour l'étude de l'hypnotisme.* 4° *L'état hypnotique n'est pas une névrose ; les phénomènes qui le constituent sont naturels et psychologiques ; ils peuvent être obtenus chez beaucoup de sujets dans leur sommeil naturel.* 5° *L'état hypnotique n'est pas particulier aux névropathes, ni même plus facile à obtenir chez les névropathes.* 6° *Nous ne prétendons pas que tous les somnambules sont de purs automates mus par la volonté de l'opérateur.* 7° *Tous les procédés d'hypnotisation se réduisent à la suggestion.* 8° *La suggestion est la clé de tous les phénomènes hypnotiques. Les trois célèbres phases de ce qu'on appelle "la grande hypnose de la Salpêtrière", n'ont jamais été observées à Nancy, pas même chez les hystéro-épileptiques.* » Telle fut sa profession de foi sommaire en la matière.

### **La réception des conceptions de Bernheim par Alfred Binet (1886) et Sigmund Freud (1888)**

---

<sup>81</sup> Bernheim, 1888, L'hypnotisme et l'école de Nancy. *Revue de l'Hypnotisme Expérimental et Thérapeutique*, vol. 2, 322-325.

Cette critique de l'École de la Salpêtrière va faire réagir les collaborateurs de Charcot à cette époque, notamment le jeune psychologue Alfred Binet (1857-1911), connu plus tard pour avoir été l'inventeur du premier test d'intelligence. Il est vrai que les travaux de la Salpêtrière et notamment ceux de Binet avaient été écornés dans le livre de 1886 et ce dernier décida de s'occuper personnellement de présenter un article critique de l'ouvrage qui sera publié<sup>82</sup> dans la *Revue Philosophique de la France et de l'Etranger* dirigé par le philosophe Théodule Ribot (1839-1916), le fondateur de la psychologie française.

Binet souligne d'entrée : « *On sait que M. Bernheim n'emploie et ne connaît que la suggestion.* » Mais qu'a bien pu apporter Bernheim de nouveau à cette question ? « *Ce qui appartient en propre à M. Bernheim, c'est d'avoir, comme M. Beaunis, illustré par des exemples nouveaux ces faits connus. Mais qu'il y a loin de ses recherches aux ingénieuses expériences de M. Beaunis, qui est vraiment un expérimentateur de race ! M. Bernheim n'a pas su renouveler la méthode.* » Ainsi Binet fait le reproche à Bernheim de s'être approprié les descriptions de Beaunis et de Liébeault, ou, du moins, de n'avoir pas rapporté à chaque auteur la paternité de ses œuvres. Il n'aurait fait qu'illustrer par des exemples nouveaux des faits connus. De plus, Bernheim ne donne que des observations dont le moindre défaut est de manquer de preuve, et propose « *une théorie de la suggestion poussée si loin qu'elle finit par se détruire elle-même* ». Mais c'est le nouveau chapitre VI du livre de Bernheim qui attire plus spécifiquement la critique de Binet car il est dirigé en grande partie contre Charcot et lui-même. En effet, Bernheim soutient que Charcot et ses élèves se sont trompés. Binet lui répond alors : « *Au lieu d'affirmer avec vivacité que l'École de la Salpêtrière a été le jouet de la suggestion, l'auteur aurait mieux fait de commencer par reproduire, avec cette suggestion qu'il manie si bien, tous les phénomènes physiques des trois états, hyperexcitabilité, plasticité cataleptique avec les caractères que l'on sait, léthargie associée à la*

---

<sup>82</sup> Binet, 1886, Revue de l'ouvrage de H. Bernheim : De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique. Un vol. in 8°, 428 p. avec figures dans le texte. Paris, O. Doin, 1886. *Revue Philosophique de la France et de l'Etranger*, vol. 22, 557-563.

*catalepsie ou au somnambulisme, etc. ; et quand ce résultat aurait été complètement obtenu, il aurait été temps de se demander si à la Salpêtrière la suggestion avait joué un rôle quelconque et si l'existence de la suggestion exclut nécessairement tous les autres procédés. »* Bernheim avait affirmé que tous les sujets restent conscients à tous les degrés de l'hypnotisation, même à l'état de léthargie, et donc qu'il n'y a d'inconscience nulle part, une conclusion inadmissible pour Binet.

Bernheim<sup>83</sup> va répondre à la revue critique de Binet en soulignant habilement que *« l'appréciation de M. Binet sur mon livre De la suggestion et de ses applications thérapeutiques émane d'une plume irritée ; les lecteurs de la Revue philosophique ont dû s'en apercevoir. Sa mauvaise humeur a écarté notre honorable contradicteur des voies de l'impartialité que le vrai philosophe ne devrait jamais abandonner. »* Bernheim va se défendre en soulignant qu'il a attribué à chacun ce qui lui revient, avec une scrupuleuse conscience. *« Je n'aime pas parler de moi. Mais puisque M. Binet me reproche de me parer des plumes du paon en rééditant ce qui a été dit, sans y avoir rien ajouté, je suis bien obligé de répondre et d'affirmer ce que j'ai fait. »* C'est ainsi que face aux accusations de Binet, Bernheim affirme :

*« 1° J'ai fait connaître l'œuvre de M. Liébeault, et, ce faisant, je n'ai pas fait un anachronisme ; car aucun des auteurs qui ont écrit avant moi sur l'hypnotisme ne connaissait les travaux de notre si modeste et si méritant confrère. Mon livre l'a révélé ; je suis heureux d'avoir appelé l'attention sur son œuvre ; »*

*« 2° J'ai signalé la méthode suggestive de M. Liébeault pour provoquer l'hypnose ; j'ai réduit à sa plus simple expression cette méthode qui permet d'influencer la majorité des sujets. »*

*« 3° Avec Braid, Liébeault et Richet, j'ai montré, contrairement à ce qu'avait paru affirmer l'École de la Salpêtrière, que l'hypnose n'est pas l'apanage des névropathes et des hystériques, mais qu'elle peut être réalisée sur un grand nombre d'hommes,*

---

<sup>83</sup> Bernheim, 1887, Réponse à l'article de M. Binet sur le livre de M. Bernheim : De la suggestion et de ses applications thérapeutiques. *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 23, 93-98 ; et *Revue de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique*, vol. 1, 213-218.

*adultes, enfants, vieillards, parfaitement sains de corps et d'esprit ; »*

*« 4° Comme M. Liébeault, j'ai établi, contrairement à ce qui était admis, que le sommeil hypnotique n'est pas une névrose voisine de l'hystérie, n'est pas un sommeil pathologique, mais un sommeil normal ne différant en rien du sommeil naturel ; »*

*« 5° J'ai confirmé l'existence des divers degrés de sommeil, ou, je dirai plutôt, d'influence hypnotique, tels qu'ils ont été établis par M. Liébeault, depuis l'engourdissement simple jusqu'à la modification profonde de l'état de conscience avec amnésie au réveil. Avant M. Liébeault on ne connaissait que ce dernier ou somnambulisme ; on ne connaissait pas les différents degrés d'hypnose légère ; »*

*« 6° Les divers types de somnambules dont j'ai tracé l'histoire, en établissant leurs caractères différents suivant les individualités diverses, constituent un appoint réel et nouveau, sur lequel je pourrai insister, à la symptomatologie du sommeil provoqué ; »*

*« 7° Avec M. Liébeault, j'ai établi que la catalepsie des hypnotisés est purement suggestive. Le premier, j'ai montré les différentes variétés de cette catalepsie, ses degrés progressifs s'accroissant avec l'intensité croissante de l'influence hypnotique, sa ressemblance avec la catalepsie spontanée et celle que manifestent certains états cérébraux, par exemple certains typhiques ; »*

*« 8° J'ai appelé l'attention sur les phénomènes de suggestion à l'état de veille, que personne ne connaissait, quand je les ai signalés au congrès de Rouen. Il est vrai, et je l'ai dit, qu'après les avoir découverts, je les ai trouvés signalés par Braid ; M. Liébeault aussi avait cité des faits de ce genre. Mais j'ai montré la fréquence remarquable de ces phénomènes, la facilité avec laquelle ils se produisent chez beaucoup de sujets, et j'ai démontré le premier la possibilité de faire chez quelques-uns, par simple affirmation, de l'analgésie avec anesthésie complète ; »*

*« 9° J'ai étudié mieux qu'on ne l'avait fait avant moi les hallucinations post-hypnotiques et à longue échéance ; j'ai montré le premier, je crois, la possibilité de provoquer chez certains somnambules, par affirmation pendant le sommeil,*

*jusqu'à trois scènes hallucinatoires complexes consécutives, après le réveil ; »*

*« 10° J'ai signalé le premier le phénomène des hallucinations rétroactives (mot que j'ai créé, et qui, plus heureux que celui d'hallucinations négatives, a trouvé grâce devant MM. Binet et Féré) ; j'ai insisté sur l'importance majeure de ce phénomène au point de vue médico-légal. M. Liégeois, professeur à la Faculté de droit de Nancy, a de son côté et par ses expériences personnelles, par une heureuse coïncidence, constaté le même phénomène ; »*

*« 11° J'ai établi que l'état de conscience existe à tous les degrés du sommeil provoqué, et j'ai découvert ce fait important : que, lorsqu'un somnambule a oublié au réveil tout ce qui s'est passé pendant son sommeil et que le souvenir incapable de se réveiller spontanément paraît éteint sans retour, on peut toujours (et cela chez tous les somnambules) réveiller tous ces souvenirs par simple affirmation, c'est-à-dire en affirmant au sujet qu'il va tout se rappeler ; »*

*« 12° J'ai donné une interprétation théorique psychophysiologique, nouvelle en bien des points, de l'hypnose et de ses principales manifestations ; j'ai émis le premier une interprétation rationnelle sur les phénomènes de suggestion à longue échéance ; »*

*« 13° J'ai appliqué, après M. Liébeault, la suggestion à la thérapeutique ; j'ai exposé le mécanisme psychique par lequel le cerveau, incité par la suggestion, fait l'inhibition et la dynamogénie nécessaires à l'action thérapeutique ; »*

*« 14° J'ai établi que la suggestion est la clé du braidisme, que la plupart des phénomènes décrits comme physiques sont d'ordre essentiellement psychique ; »*

*« 15° J'ai démontré que la cécité suggérée (et je pourrais ajouter la surdité suggérée) est une simple illusion négative, c'est-à-dire une neutralisation de l'image par l'imagination. Ce symptôme n'est localisé ni dans la rétine, ni dans le centre sensoriel cortical, mais uniquement dans l'imagination du sujet ; j'ai démontré qu'il en était de même, au moins dans les cas que j'ai étudiés, dans l'amaurose hystérique. »*

Telles étaient, selon Bernheim, ses contributions principales à l'étude de l'hypnotisme ; elles n'étaient pas minces. Ce second livre de Bernheim (1886)<sup>84</sup> eut une autre édition<sup>85</sup> sous le même titre en 1888 qui ne fut pas une simple reproduction de l'ancienne. Par exemple, Liébeault avait proposé une classification de l'hypnose à laquelle Bernheim avait adhéré dans un premier temps : 1° *engourdissement* ; 2° *catalepsie suggestive* ; 3° *automatisme rotatoire* ; 4° *relation auditive du sujet avec l'opérateur seul* ; 5° *somnambulisme léger* ; 6° *somnambulisme profond*. L'édition de 1888 contenait une nouvelle classification des divers états en degrés de l'hypnose, proposée l'année précédente (1887)<sup>86</sup>, classification qui est en même temps une conception nouvelle et comme il le souligne « une démonstration lumineuse de la nature psychique des phénomènes ». Selon la classification de l'auteur : A – Avec souvenir au réveil : 1° *suggestibilité pour certains actes seuls* ; 2° *impossibilité d'ouvrir les yeux* ; 3° *catalepsie suggestive avec possibilité de la rompre* ; 4° *catalepsie irrésistible* ; 5° *contracture suggestive* ; 6° *obéissance automatique* ; B. Sans souvenir au réveil ou somnambulisme : 7° *sans hallucinabilité* ; 8° *avec hallucinabilité pendant le sommeil* ; 9° *avec hallucinabilité hypnotique et post-hypnotique*. Elle contenait de plus une étude plus complète sur un phénomène de la plus haute importance au point de vue social et juridique, celui des hallucinations rétroactives que Bernheim avait le premier signalé et dont il avait donné une étude l'année précédente (1887)<sup>87</sup>. Elle contient enfin un très grand nombre d'observations nouvelles de thérapeutique suggestive. Il souligne à la fin de la préface à la nouvelle édition de son livre « *que c'est l'école de Nancy qui, plaçant l'étude de l'hypnotisme sur sa véritable base, la suggestion, a créé cette application, la plus utile, la plus féconde, celle qui est la raison d'être de ce livre. (...) L'évidence des faits finira par s'imposer aux plus récalcitrants et la thérapeutique suggestive,*

---

<sup>84</sup> Bernheim, 1886, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*. Paris, O. Doin.

<sup>85</sup> Bernheim, 1888, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (2<sup>e</sup> édition). Paris, O. Doin.

<sup>86</sup> Bernheim, 1887, De l'influence hypnotique et de ses divers degrés. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 19, 97-105.

<sup>87</sup> Bernheim, 1887, Des hallucinations rétroactives provoquées sans hypnotisme et des faux témoignages. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 19, 481-492.

*acceptée et pratiquée par tous, sera une des plus belles conquêtes de la médecine contemporaine ».*

Bernheim avait permis l'ouverture de l'interprétation psychologique de l'hystérie qui s'opposait à l'interprétation physiologique de Charcot. Cette opposition va également être soulignée par Sigmund Freud (1856-1939) qui s'engage au cours du premier semestre 1888 dans la traduction de la seconde édition du dernier livre de Bernheim *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (1888)<sup>88</sup>. C'est le semestre suivant de cette même année que paraît la traduction allemande<sup>89</sup> de l'ouvrage de Bernheim (1888) par Freud. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque Freud utilise l'hypnose comme technique thérapeutique après avoir effectué un stage en 1885 dans le service de Charcot à la Salpêtrière. Il découvre alors l'ouvrage polémique de Bernheim qui critique les expériences faites à la Salpêtrière. Il annonce à son ami Fliess en ces termes la nouvelle : « *Quant à moi, je me suis jeté, ces dernières semaines, sur l'hypnose et j'ai obtenu toutes sortes de succès, petits mais surprenants. Je projette aussi de traduire le livre de Bernheim sur la suggestion. Ne me le déconseillez pas puisque mon contrat est déjà signé* » (lettre du 28 décembre 1887). À cette époque une polémique s'était engagée en Allemagne sur la question de la thérapie par l'hypnose. Le 2 novembre 1887, Theodor Meynert (1833-1892), un opposant à la technique hypnotique, avait soutenu lors d'une réunion à la Société de médecine de Berlin que la suggestion était plus difficile à réaliser à Berlin qu'en France, parce que les Français sont particulièrement épuisés et névropathes, y ajoutant même que le succès facile de l'hypnose à Nancy tient à une contagion psychique de la population. Il réitérera son opposition à l'hypnose lors d'une communication à la Société de médecine de Vienne le 2 juin 1888<sup>90</sup> dont le texte sera publié dans le *Wiener klinische Wochenschrift* [La gazette clinique hebdomadaire viennoise]. Entre temps, Un nouveau converti à l'école de Nancy, Auguste Forel (1848-1931),

---

<sup>88</sup> Bernheim, 1888, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (2<sup>e</sup> édition). Paris, O. Doin.

<sup>89</sup> Bernheim, 1888, *Die Suggestion und ihre Heilwirkung* (Autorisierte deutsche Ausgabe von Dr. Sigm. Freud, Docent für Nervenkrankheiten an der Universität in Wien). Leipzig & Wien : Franz Deuticke.

<sup>90</sup> Meynert, 1888, Über hypnotische Erscheinungen. *Wiener Klinische Wochenschrift*, vol. 1, n° 22, 475-476 ; n° 23, 498-503 ; n° 24, 522-524.

défendra la doctrine de Bernheim dans un article<sup>91</sup> paru dans le *Münchener medicinische Wochenschrift* [La gazette médicale hebdomadaire munichoise] de janvier 1888 et de septembre 1889<sup>92</sup> et dans un ouvrage spécial<sup>93</sup> dont Freud soulignera la qualité<sup>94</sup>. Un premier extrait de cette traduction tirée du premier chapitre du livre de Bernheim (1888)<sup>95</sup> intitulé *Hypnose durch Suggestion*<sup>96</sup> [L'hypnose par suggestion] va paraître le 30 juin 1888 dans le *Wiener medizinische Wochenschrift* [La gazette médicale hebdomadaire viennoise]. L'ouvrage de Bernheim<sup>97</sup> dans sa traduction allemande par Freud paraît au second semestre de la même année sous le titre *Die Suggestion und ihre Heilwirkung*<sup>98</sup> [La suggestion et son effet curatif]. Dans la préface qu'il donne au livre, datée d'août 1888, Freud va néanmoins essayer de défendre l'école de la Salpêtrière. Il écrit à Fliess : « *Je ne partage pas les opinions de Bernheim qui me semblent par trop unilatérales et j'ai cherché, dans l'avant-propos, à défendre*

---

<sup>91</sup> Forel, 1888, Einige Bermerkungen über den gegenwärtigen Stand der Frage des Hypnotismus nebst eigenen Erfahrungen. *Münchener Medizinische Wochenschrift*, vol. 35, n°5, 31 janvier, 71-76.

<sup>92</sup> Forel, 1888, Zu den Gefahren und dem Nutzen des Hypnotismus. *Münchener Medizinische Wochenschrift*, vol. 36, n°38, 646-649. « Meynert nennt die hypnose einen "künstlich erzeugten Blödsinn". Zum Glück befinden sich die vielen Hunderten und Tausenden "Blösinnigen", welche die Schüler Nancy's schon erzeugt haben, alle sehr wohl und im vollsten Besitz ihrer Geisteskräfte" (p. 649).

<sup>93</sup> Forel, 1889, *Der Hypnotismus, seine Bedeutung und seine Handhabung*. Stuttgart : F. Enke.

<sup>94</sup> Freud, 1889, Referate und literarische Anzeigen. Forel, *Der Hypnotismus, seine Bedeutung und seine Handhabung*. Stuttgart : F. Enke. *Wiener Medizinische Wochenschrift*, vol. 39, n° 28, 1097-1100 ; n° 47, 1892-1896.

<sup>95</sup> Bernheim, 1888, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (2<sup>e</sup> édition). Paris, O. Doin.

<sup>96</sup> Bernheim, 1888, *Hypnose durch Suggestion*. *Wiener Medizinische Wochenschrift*, 38, n° 26, 898-900.

<sup>97</sup> Dans la troisième et dernière édition du livre publiée en 1891 (608 pages), il souligne que « *nul ne peut être hypnotisé s'il n'a l'idée qu'il va l'être* ». La même année (1891), il fait paraître un nouveau livre : « *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie – Nouvelles études* ».

<sup>98</sup> Bernheim, 1888, *Die Suggestion und ihre Heilwirkung* (Autorisierte deutsche Ausgabe von Dr. Sigm. Freud, Docent für Nervenkrankheiten an der Universität in Wien). Leipzig & Wien : Franz Deuticke.

*les points de vue de Charcot. J'ignore si je l'ai fait adroitement, mais je sais que ce fut sans succès. La théorie suggestive, c'est-à-dire introsuggestive, de Bernheim agit sur les médecins allemands à la façon d'un sortilège banal. Ils n'auront pas beaucoup de chemin à faire pour passer de la théorie de la simulation, à laquelle ils croient actuellement, à celle de la suggestion » (lettre du 29 août 1888).*

Dès les premières lignes de son introduction<sup>99</sup>, Freud souligne en effet que l'ouvrage, déjà recommandé par le P<sup>r</sup> Forel de Zurich, constitue une excellente introduction à l'étude de l'hypnotisme que les médecins ne peuvent plus négliger. Il rappelle que Bernheim et ses collègues de Nancy ont cependant réussi à dépouiller les manifestations de l'hypnotisme de leur étrangeté en les rattachant à des phénomènes bien connus de la vie psychologique normale. Pour Freud, la valeur essentielle de ce livre réside, « *dans la preuve qu'il apporte des relations qui unissent les manifestations hypnotiques aux processus ordinaires de la veille et du sommeil, et dans la découverte de lois psychologiques valables pour les deux séries de manifestations. C'est ainsi que le problème de l'hypnose est entièrement déplacé sur le terrain de la psychologie et que la « suggestion » est présentée comme le noyau et la clé de l'hypnotisme.* » Se référant ensuite à la seconde partie du livre, il souligne que « *l'emploi de la suggestion hypnotique offre au médecin une puissante méthode thérapeutique qui semble même être la plus appropriée dans la lutte contre certains troubles nerveux et la plus adéquate à leur mécanisme.* » Ainsi l'hypnose, comme la suggestion hypnotique, est applicable non seulement aux hystériques et aux névropathes graves, mais à la plupart des sujets normaux.

Après avoir noté les nombreuses réticences envers la pratique hypnotique, Freud rappelle qu'il existe des divergences dans les explications que l'on peut donner du phénomène. « *Les uns, dont M. Bernheim apparaît ici comme le porte-parole, soutiennent que les manifestations de l'hypnotisme proviennent toutes de la même origine, à savoir d'une suggestion, d'une représentation consciente introduite*

---

<sup>99</sup> Pour les citations : Freud, 1888, *Hypnotisme et suggestion* (trad. par M. Borch-Jacobsen, P. Koepfel & F. Scherrer). *L'écrit du temps*, 1984, n° 6, 87-97.

*dans le cerveau de l'hypnotisé par une influence extérieure et qui a été acceptée par lui comme s'il s'agissait d'une représentation surgie spontanément. Tous les phénomènes hypnotiques seraient par conséquent des manifestations psychiques, des effets de suggestions. »* Alors que les autres, par contre, *« maintiennent que le mécanisme d'au moins certaines manifestations hypnotiques repose sur des modifications physiologiques, c'est-à-dire sur des déplacements de l'excitabilité dans le système nerveux sans participation des parties travaillant consciemment, et ils parlent de ce fait des phénomènes physiques ou physiologiques de l'hypnose. »* Freud souligne que la polémique porte principalement sur le « grand hypnotisme » c'est-à-dire sur les manifestations décrites par Charcot chez des hystériques hypnotisés. Si les partisans de la suggestion sont dans le vrai alors toutes ces observations faites à la Salpêtrière sont sans valeur, bien plus, *« elles se transforment en erreurs d'observation. »* Mais Freud pense qu'il n'est pas difficile de démontrer point par point l'objectivité de la symptomatologie hystérique même s'il est possible que la critique de Bernheim soit parfaitement justifiée en ce qui concerne des expériences comme celles de Binet et Féré. L'École de la Salpêtrière devra cependant prouver que les trois stades de l'hypnose hystérique peuvent être établis avec évidence également chez un sujet d'expérience fraîchement arrivé. *« Il y a donc des phénomènes physiologiques au moins dans le grand hypnotisme hystérique. Mais dans le petit hypnotisme normal, dont la signification est plus grande pour la compréhension du problème, ainsi que le souligne fort justement Bernheim, toutes les manifestations naîtraient par voie de suggestion, par voie psychique ; le sommeil hypnotique lui-même est un effet de la suggestion. Il intervient à cause de la suggestibilité normale de l'homme, parce que Bernheim éveille l'attente du sommeil. Mais en d'autres occasions, le mécanisme du sommeil hypnotique semble néanmoins être différent. »* Freud souligne alors, en prenant l'exemple du sommeil naturel, qu'il y a des phénomènes psychiques et physiologiques dans l'hypnotisme (l'hypnose elle-même peut être induite de l'une ou l'autre manière). Mais il considère que chez Bernheim le partage des manifestations hypnotiques en phénomènes physiologiques et phénomènes psychiques laisse une impression de complète insatisfaction.

Freud croit qu'on doit rejeter la question de savoir si l'hypnose présente des phénomènes psychiques ou physiologiques et faire dépendre la décision dans chaque phénomène particulier d'une investigation spécifique. Bien que la description de l'hypnotisme par Bernheim sous l'angle de la suggestion se montre riche en enseignement et de grande portée, Freud se propose d'établir une articulation entre les phénomènes psychiques et physiologiques de l'hypnose. Il pense d'abord que l'emploi confus et équivoque du mot « suggestion » donne l'illusion que les oppositions sont plus tranchées qu'elles ne le sont en réalité. On entend sous ce terme une forme d'influence psychique qui se distingue des autres formes d'influence psychique (commandement, instruction, etc.) en ceci qu'elle éveille dans un second cerveau une représentation dont l'origine n'est pas vérifiée, *« mais qui est acceptée telle quelle, comme si elle avait surgi spontanément dans ce cerveau. »* Par exemple, si la catalepsie ou la paralysie survient chez l'hypnotisé après une injonction, elle peut aussi se produire sans aucune injonction comme l'a montré Bernheim. Il faut établir une différence entre la suggestion et l'incitation à l'autosuggestion, laquelle, *« comme chacun peut le constater, inclut un moment objectif, indépendant de la volonté du médecin et révèle une relation entre des états différents d'innervation et d'excitabilité du système nerveux. »* Freud souligne alors que Bernheim fait le plus large usage de suggestions indirectes de ce genre, c'est-à-dire d'incitations à l'autosuggestion. *« Son procédé d'endormissement, tel qu'il le décrit dans les premières pages de ce livre, est essentiellement mixte, c'est-à-dire que la suggestion enfonce les portes qui s'ouvrent déjà lentement d'elles-mêmes à l'auto-suggestion. »* Les suggestions indirectes sont encore des processus psychiques, mais *« elles ne reçoivent plus la pleine lumière de la conscience qui éclaire les suggestions directes. »* Pour Freud les suggestions indirectes ou autosuggestions doivent être qualifiées de phénomènes à la fois physiologiques et psychologiques. *« Le terme « suggérer » devient synonyme du déclenchement réciproque d'états psychiques selon les lois de l'association. »* Par exemple, la fermeture des yeux entraîne le sommeil parce qu'elle est associée à sa représentation. La représentation du sommeil peut ainsi entraîner par association les sensations de fatigue des yeux et des muscles, ainsi que l'état correspondant des centres nerveux. Mais

Freud ne réimprimera pas sa préface de 1888 dans la seconde édition allemande du livre de Bernheim qu'il donnera en 1896<sup>100</sup>. Entretemps il avait rencontré personnellement l'auteur à Nancy (1889), et réalisé la traduction d'un autre ouvrage de Bernheim (1892)<sup>101</sup> sans donner cependant d'introduction à ce dernier travail portant sur l'œuvre du médecin français.

Comme le raconte dans ce livre Christophe Bormans, c'est à l'occasion de la tenue à Paris du premier Congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique (8 au 12 août 1889) que Freud va rendre visite à Bernheim à Nancy, accompagnée de l'une de ses patientes, Anna von Lieben (alias Cécilie M.) (1847-1900). Freud écrira plus tard à ce propos : *"Je suis allé à Nancy à l'été 1889. J'y ai passé plusieurs semaines. J'ai été témoin des étonnantes expériences effectuées par Bernheim sur ses patients hospitalisés. C'est là que j'ai eu les impressions les plus fortes sur l'utilisation possible de puissants processus psychiques cachés de la conscience humaine. J'ai eu beaucoup de discussions intéressantes avec lui et j'ai entrepris de traduire en allemand ses deux ouvrages<sup>102</sup> sur la suggestion et ses*

---

<sup>100</sup> Il s'explique de cette décision dans sa nouvelle et courte préface de juin 1896 : « Les doutes concernant la réalité des phénomènes hypnotiques se sont tus (...) Ce n'est précisément pas le moindre mérite de ce livre que d'avoir contribué à cette transformation en défendant avec brio, conviction et énergie, la cause de l'hypnotisme scientifique. » Freud déplore néanmoins encore l'absence complète, dans les exposés plus récents de Bernheim, de l'idée selon laquelle la réalisation de la suggestion est un phénomène psychique pathologique, dont l'accomplissement nécessite des conditions particulières. Il fustige Bernheim d'expliquer tous les phénomènes de l'hypnotisme par la suggestion, alors que la suggestion elle-même reste totalement inexpliquée.

<sup>101</sup> Bernheim, 1891, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, études nouvelles*. Paris, O. Doin. (2<sup>e</sup> édition en 1903 ; 3<sup>e</sup> en 1910). Traduction allemande d'après l'édition originale : Bernheim, 1892. *Neue Studien ueber Hypnotismus, Suggestion und Psychotherapie*. Leipzig & Wien : Franz Deuticke.

<sup>102</sup> Bernheim, 1888, *Die Suggestion und ihre Heilwirkung* (Autorisirte deutsche Ausgabe von Dr. Sigm. Freud, Docent für Nervenkrankheiten an der Universität in Wien). Leipzig & Wien : Franz Deuticke. – Bernheim, 1892, *Neue Studien ueber Hypnotismus, Suggestion und Psychotherapie*. Leipzig & Wien : Franz Deuticke.

*effets thérapeutiques*". Ce Congrès va être dominé par la forte présence des membres de « l'école » de Nancy. En effet, Bernheim présentera le 9 août un rapport<sup>103</sup> sur la valeur relative des divers procédés destinés à provoquer l'hypnose et à augmenter la suggestibilité au point de vue thérapeutique. Apprécié par Forel, le rapport sera critiqué par Gilles de la Tourette (1857-1904), un proche de Charcot, qui lui dira se « *faire une tout autre idée de l'hypnotisme, véritable névrose provoquée, qui a ses lois parfaitement constatables et constatées, qui, en un mot, est soumise fatalement à un déterminisme comme peut l'être l'hystérie ou tout autre affection parallèle. Ce déterminisme, je le trouve justement dans ces stigmates physiques immuables, dans ces diverses formes de l'hyperexcitabilité neuromusculaire, si justement mises en lumière par MM. Charcot et Paul Richer et qui sont à l'hypnotisme ce qu'est la fièvre à la pneumonie sans que la suggestion ait à intervenir en quelque façon que ce soit dans la circonstance. Tout est suggestion dit M. Bernheim... Je le répète, il y a dans l'hypnotisme un ensemble de stigmates physiques et c'est sur eux que devra se fonder le critérium de l'hypnose car leur constatation permet seule de déjouer la simulation.* ». Bernheim répondra à son contradicteur, qui lui reproche en outre de ne pas apporter des faits en faveur de sa théorie de la suggestion, en lui disant que « *tout le monde est libre de venir se renseigner aux sources et assister aux nombreuses expériences que je fais chaque jour et depuis longtemps dans ce service* [de l'hôpital civil de Nancy]. ». Il affirmera à nouveau, à l'occasion de la discussion de l'intervention de son collègue de Nancy Jules Liégeois sur les rapports de la suggestion et du somnambulisme avec la jurisprudence et la médecine légale<sup>104</sup>, contre Gilles de la Tourette, qu'il n'y a aucun rapport entre l'hypnotisme et l'hystérie. Il est vrai qu'à l'époque la question de la suggestion hypnotique dans ses rapports avec le droit était très

---

<sup>103</sup> Bernheim, 1890, Valeur relative des divers procédés destinés à provoquer l'hypnose et à augmenter la suggestibilité au point de vue thérapeutique. In E. Bérillon (Ed.), *Premier Congrès International de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique* (9 août 1889, 79-98). Paris, O. Doin.

<sup>104</sup> Liégeois, 1890, Rapports de la suggestion et du somnambulisme avec la jurisprudence et la médecine légale. – La responsabilité dans les états hypnotiques. In E. Bérillon (Ed.), *Premier Congrès International de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique* (12 août 1889, 244-264). Paris, O. Doin.

débatue<sup>105</sup>. Cette opposition va se cristalliser en 1890 lors du procès retentissant<sup>106</sup> Eyraud-Bompard concernant l'affaire du meurtre de l'huissier Gouffé où Bernheim interviendra par voie de presse<sup>107</sup>. La position de Bernheim sur les suggestions criminelles sera présentée officiellement à Moscou lors du XII<sup>e</sup> Congrès international de médecine dans un long rapport<sup>108</sup> sur la question.

Jusqu'à la fin de sa vie Bernheim s'est intéressé à la question de l'hypnotisme<sup>109</sup> et de la suggestion<sup>110</sup>. Lors de son jubilé en 1911, dont le texte est reproduit dans ce livre, il souligne que la passion dominante de sa vie de professeur a été la clinique comme le prouvent d'ailleurs la publication de divers articles parus notamment dans la *Revue Médicale de l'Est* en collaboration avec Paul Simon (voir ce

---

<sup>105</sup> Liégeois, 1884, De la suggestion hypnotique dans ses rapports avec le droit civil et le droit criminel. *Compte Rendu des Séances et Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, vol. 122, 155-240. – Liégeois, 1889, *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale*. Paris, O. Doin. – Tourette, de la, 1887, *L'hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal*. Paris, E. Plon. – Tourette, de la, 1889, *L'hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal* (2<sup>e</sup> édition). Paris, E. Plon.

<sup>106</sup> Nicolas, 2002, L'école de Nancy et l'école de la Salpêtrière en 1890 à l'occasion du procès Eyraud-Bompard. *Bulletin de Psychologie*, vol. 55, 409-420.

<sup>107</sup> Bernheim, 1890, Les suggestions criminelles. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 22, 554-561 ; 595-604 ; 613-618. – Bernheim, 1891, Hypnotisme et suggestion : Doctrine de la Salpêtrière et doctrine de Nancy. *Le Temps*, supplément du 29 janvier.

<sup>108</sup> Bernheim, 1897, *L'Hypnotisme et la suggestion dans leurs rapports avec la médecine légale*. Paris, O. Doin.

<sup>109</sup> Bernheim, 1911, Définition et valeur thérapeutique de l'hypnotisme. *Revue de Psychiatrie et de Psychologie Expérimentale*, 7<sup>e</sup> série, 15<sup>e</sup> année, vol. 15, n° 10, 402-415. – Bernheim, 1913, Question de l'hypnotisme. Ses évolutions diverses. Son état actuel. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 45, n° 16, 577-584.

<sup>110</sup> Bernheim, 1911, *De la suggestion*. Paris : Albin Michel. – Bernheim, 1912, De l'auto-suggestion. *Revue de Psychiatrie et de Psychologie Expérimentale*, 8<sup>e</sup> série, 16<sup>e</sup> année, vol. 16, n° 7, juillet, 266-270. – Bernheim, 1917, *Automatisme et suggestion*. Paris : F. Alcan.

volume) et ses livres<sup>111</sup> sur le sujet. Néanmoins, on se souvient encore aujourd'hui de lui comme un psychothérapeute de renom qui a dégagé la suggestion du mysticisme et de l'occultisme qui l'obscurcissaient, depuis l'ancien magnétisme, jusqu'à l'hypnotisme de Braid<sup>112</sup>, et même jusqu'au sommeil provoqué de Liébeault. « *Toute idée évoquée dans le cerveau qui l'accepte est une suggestion ; telle est ma formule*, dit-il lors de son jubilé. *J'ai cherché aussi à dégager la thérapeutique suggestive de l'ancien hypnotisme, j'ai créé la psychothérapie à l'état de veille, par les divers procédés de suggestion, parmi lesquels la persuasion verbale*<sup>113</sup>, *et j'établis que cette thérapeutique ne s'adresse qu'à l'élément psycho-nerveux, au dynamisme psychique si fréquent dans les maladies. Aujourd'hui l'ancien hypnotisme de la salpêtrière a fait son temps. Cependant, on n'accepte pas encore sans réserve ma conception de la suggestion (...)* *On accepte bien ma psychothérapie, mais on ne veut plus que j'en sois l'initiateur* ». La défiance envers Bernheim et sa thérapeutique suggestive persistaient encore à cette époque.

L'hommage rendu par le professeur Legras à travers la reproduction de plusieurs textes sur Bernheim nous rappelle l'importance de ce médecin nancéen dans l'histoire de la médecine clinique et de la psychologie.

---

<sup>111</sup> Bernheim, 1877, *Leçons de clinique médicale*. Paris : Berger-Levrault & Cie ; Paris : J. B. Baillière et fils. – Bernheim, & Simon, 1890, *Recueil de faits cliniques, 1883-1886*. Paris, O. Doin.

<sup>112</sup> Braid, 1843, *Neurypnology; or, The rationale of nervous sleep, considered in relation with animal magnetism. Illustrated by numerous cases of its successful application in the relief and cure of disease*. London : J. Churchill.

<sup>113</sup> Bernheim, 1905, Suggestion et persuasion. *Revue Médicale de l'Est*, vol. 37, n° 7, 193-211 ; n° 8, 236-247. – Bernheim, 1905, Psychothérapie : Suggestion et persuasion. *Revue scientifique*, 5<sup>e</sup> série, vol. 3, n° 8, 225-230 ; n° 9, 260-266.

## **ANNEXES**



## **Œuvres de Bernheim<sup>114</sup>**

### ***Ouvrages***

- Des Fièvres typhiques en général (1868)
- Leçons de clinique médicale (1877)
- De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille (1884)
- De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique (1886)
- Recueil de faits cliniques, 1883-1886 (1890)
- Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, études nouvelles (1891)
- L'Hypnotisme et la suggestion dans leurs rapports avec la médecine légale (1897)
- Le Docteur Liébeault et la doctrine de la suggestion (1907)
- De la suggestion (1916)
- Automatisme et suggestion (1917)
- L'Hystérie : Définition et conception, pathogénie, traitement (1913)

### ***Articles généraux***

- Leçon sur l'organisme humain (1875)
- Leçons cliniques sur la fièvre typhoïde (1892)
- La suggestion thérapeutique (1895)
- Discours d'ouverture du 4ème congrès français de Médecine, Montpellier (1898)
- Conception générale de la maladie (1900)
- De la psychothérapie dans les impotences et aberrations génésiques (1903)
- Conception du mot hystérique (1904)
- Suggestion et persuasion (1905)

---

<sup>114</sup> De nombreux textes ont été consacrés à Bernheim. On les retrouve aisément sur Internet. Parmi eux, on peut signaler l'ouvrage écrit par Cathy Bernheim, arrière-petite-nièce du célèbre médecin : *Hippolyte Bernheim, un destin sous hypnose* (Ed. JBZ, 2011).

- Doctrine de l'aphasie - conception nouvelle (1906)
- Le docteur Liébeault et la doctrine de la suggestion (1907)
- Neurasthénies et psychonévroses (1908)
- Myélites et névrites d'origine émotive (1912)
- Sommeil et somnambulisme (1912)
- Psychothérapie dans les psychoses (1912)
- La question de l'hypnotisme (1913)

## Le musée de la santé de Lorraine

### ***A l'origine : le musée de la Faculté de médecine de Nancy***

Le doyen Beau a été à l'origine du premier musée d'histoire de la médecine. Il y était entouré des professeurs Larcan, Streiff et Percebois. Situé dans l'ancienne Faculté, rue Lionnois, à l'étage, cette structure, un peu confidentielle, était de ce fait réservée à un public limité.

Après la disparition du doyen A. Beau, le flambeau a été repris par le doyen G. Grignon qui orchestra son transfert vers la nouvelle Faculté de médecine, sur le site de Brabois. Il en fut longtemps le conservateur. Il y était aidé par deux amis de longue date, le professeur J. Floquet et le docteur J. Vadot. Le musée s'est développé vers plus d'ouverture au public, avec sa galerie historique située dans la salle du conseil de la Faculté, et de nombreux tableaux exposés dans les deux salles de thèse et dans d'autres salles de réunion. Des panneaux explicatifs ont été réalisés pour chaque période présentée.

La Faculté de médecine peut ainsi s'enorgueillir de pouvoir exposer une histoire de l'enseignement médical en Lorraine depuis ses origines en 1598 et jusqu'à nos jours à travers une riche collection de portraits des professeurs qui ont enseigné à la Faculté de Pont-à-Mousson puis à celle de Nancy, à l'École de médecine et de pharmacie du XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à l'actuelle Faculté, en ayant traversé l'époque de Stanislas et du Collège royal de médecine, la période révolutionnaire et la société de santé, puis le dix-neuvième siècle, avant d'accueillir en 1872, les enseignants de la Faculté de Strasbourg refusant de servir à l'Université<sup>115</sup>.

---

<sup>115</sup> Œuvres présentées dans l'ouvrage : *Les portraits peints, dessinés ou gravés à la Faculté de médecine de Nancy* (J. Floquet, J. Vadot et B. Legras, 2020) ainsi que dans : *Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy* (A. Larcan, J. Floquet, P. Labrude et B. Legras, 2014).

### ***L'Association des amis du musée***

L'Association a été créée à la fin de l'année 1996 sous l'impulsion de trois personnes : le professeur Grignon qui deviendra le secrétaire de l'association, le professeur Floquet qui en sera le trésorier, et le docteur Vadot qui sera le premier président. Ils seront rapidement rejoints par le professeur J-L. Schmutz, le professeur C. Perrin, le médecin principal des armées E. Salf, de Metz, le docteur A. Saidou et Mme M. Glock, conservateur des monuments historiques, qui constitueront le premier conseil d'administration.



*Quelques tableaux du musée dans la salle du conseil<sup>116</sup>*

---

<sup>116</sup> Il faut mentionner que le doyen Jacques Roland (1993-2003) a été à l'initiative de la modification de la salle du conseil avec cette présence des tableaux et l'aile consacrée à l'histoire de la Faculté. Il s'est battu pour avoir les financements et c'est aussi à cette époque que l'amphithéâtre Le Pois a été créé.

A l'automne 1997 paraît la première *Lettre du Musée*. Depuis, cette publication est publiée chaque trimestre, et, l'année suivant leur parution, les textes<sup>117</sup> sont placés sur le site internet du musée<sup>118</sup>.

En 2019, l'Association est devenue « *Association des amis du musée de la santé de Lorraine* » après l'arrivée en 2018 des Facultés d'odontologie et de pharmacie sur le plateau de Brabois, en lien étroit avec le CHU, constituant un « Pôle Santé ». L'actuel président en est le professeur P. Labrude, professeur honoraire de la Faculté de pharmacie ; le conservateur est P. Wernert, ancien directeur des hôpitaux de Brabois au CHU de Nancy.

Depuis l'arrivée des deux facultés sur le site et la mise à sa disposition d'une vaste salle d'exposition, le musée a beaucoup changé. Il était autrefois, dans le cadre des salles de la Faculté de médecine, essentiellement un musée d'histoire par suite du fait qu'il ne disposait pas d'une salle pour présenter ses collections. Aujourd'hui, avec cette mise à disposition d'espace, il est aussi devenu un « musée d'objets » et nombre d'objets médicaux sont maintenant exposés.

---

<sup>117</sup> Un recueil de 188 pages, rassemblant les textes des *Lettres* des dix premières années de l'association, est paru à la fin de l'année 2006. Un second ouvrage, de 202 pages, a été publié en 2017. Il regroupe les *Lettres* de la seconde décennie, de 2007 à 2016.

<sup>118</sup> Site [www.musee-sante-nancy-lorraine.fr](http://www.musee-sante-nancy-lorraine.fr) créé par l'auteur qui fait partie du conseil d'administration.



## Les ouvrages historiques de l'auteur<sup>119</sup>

- Leçons inaugurales et discours, EIP<sup>120</sup>, 2023
- Théodore Guilloz, 2023
- Les cent cinquante ans de la faculté de médecine de Nancy
  - volume 1 : De sa renaissance en 1872 jusqu'à l'aube du 21ème siècle, EIP, 2022
  - préfaces* de Klein (maire de Nancy), des doyens Braun, Roland et Sibilia (Strasbourg), du professeur Rabaud
    - volume 2 : Les professeurs décédés : 1872-2022, EIP, 2022
  - préfaces* de Hénart (ancien maire de Nancy) et du professeur Schmitt
- Les enseignants de la Faculté de médecine de Nancy à l'origine, EIP, 2022
- Les professeurs de médecine de Nancy de 1872 à 2022 - Ceux qui nous ont quittés, EIP, 2022
- préface* du professeur Rabaud
- In memoriam : les professeurs de médecine disparus de 2014 à 2019, EIP, 2020
- préface* du professeur Schmutz
- Les professeurs de médecine de Nancy de 1872 à 2013 - Ceux qui nous ont quittés, Ed. Euryuniverse, 2014
- préface* du doyen Coudane
- Les professeurs de médecine de Nancy de 1872 à 2010 - Ceux qui nous ont quittés, Ed. Euryuniverse, 2010
- préface* du professeur Larcen
- Les professeurs de la Faculté de médecine de Nancy de 1872 à 2005 - Ceux qui nous ont quittés, Ed. Bialec, 2006<sup>121</sup>
- préfaces* des professeurs Roland, Royer et Larcen
- Les médecins de la Faculté de Nancy - Le livre souvenir, Ed. G. Louis, 2006

---

<sup>119</sup> L'auteur a écrit également des ouvrages religieux et artistico-religieux. Ils sont tous consultables sur son site : [www.bernard-legras-nancy.fr](http://www.bernard-legras-nancy.fr)

<sup>120</sup> Ed. *Independently published*.

<sup>121</sup> Prix 2006 de la Société française d'histoire de la médecine.

*préface* de Rossinot (ancien maire de Nancy)

***Ouvrages cosignés***

- Les portraits peints, dessinés ou gravés à la Faculté de médecine de Nancy (avec J. Floquet et J. Vadot), EIP, 2020
- La Faculté de médecine et l'École de pharmacie de Nancy dans la Grande Guerre (avec P. Labrude), Ed. G. Louis, 2016

*préfaces* des doyens Paulus et Roland

- Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy (avec A. Larcen, J. Floquet et P. Labrude), Ed. G. Louis, 2014

*préface* de Rossinot (ancien maire de Nancy)

- Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes (avec A. Larcen), Ed. G. Louis, 2009

*préface* de Rossinot (ancien maire de Nancy)



Professeur honoraire à la faculté de  
médecine de Nancy

L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage plusieurs textes sur le célèbre professeur de médecine de Nancy, Hippolyte Bernheim qui a porté très haut le renom de la ville : deux discours prononcés au début de sa carrière (leçon d'ouverture) et à la fin (jubilé), ainsi que des articles de référence écrits par D. Barrucand, P. Kissel, M. Laxenaire, P. Louyot, P. Simon, J. Schmitt, tous anciens professeurs de médecine à Nancy. D'autres textes dont celui du nancéien A. Klein et du parisien S. Nicolas complètent l'ensemble consacré à Bernheim mais aussi au docteur Liébeault et à l'École hypnologique de Nancy.